VIE

DE

MADAME DE KRUDENER

PAR

CHARLES EYNARD

TOME PREMIER

PARIS

CHERBULIEZ, LIBRAIRE, 6, PLACE DE L'ORATOIRE

LIBRAIRIE, 2, RUE TRONCHET

LAUSANNE

G. BRIDEL, LIBRAIRE

GENÈVE

CHERBULIEZ, LIBRAIRE

1849

VIE

DE

MADAME DE KRUDENER

TOME I

PAU, IMPRIMERIE DE É. VIGNANCOUR.

VIE

DE

MADAME DE KRUDENER

PAR

CHARLES EYNARD

TOME PREMIER

PARIS

CHERBULIEZ, LIBRAIRE, 6, PLACE DE L'ORATOIRE

LIBRAIRIE, 2, RUE TRONCHET

LAUSANNE

G. BRIDEL, LIBRAIRE

GENÈVE

CHERBULIEZ, LIBRAIRE

1849

A MES AMIS

ALFRED DE FALLOUX

ET

ALBERT DE RESSÉGUIER.

Dieu m'est témoin que je vous chéris d'une affection cordiale en Jésus-Christ et ce que je demande dans mes prières, c'est que votre amour abonde de plus en plus, avec la connaissance et toute sorte d'intelligence, pour bien discerner les choses les meilleures, afin que vous vous conserviez purs et sans broncher pour le jour de Jésus-Christ, étant remplis des fruits de justice qui sont par le moyen de Jésus-Christ, à la gloire et à la louange de Dieu.

Ep. de saint Paul aux Philippiens.
(I. 8—11.)



PRÉFACE.

Quelque grande que soit la distance qui peut séparer en ce monde un homme d'un autre homme, les inégalités de la naissance et de l'éducation, de la fortune et de l'intelligence, s'effacent toujours devant une similitude d'origine et de destinée. De notre grandeur périssable ou de nos infortunes d'un jour, de notre orgueilleuse science ou de notre pauvreté d'esprit, que nous restera-t-il à l'heure suprême

de la mort? — Ce qui vit en nous, ce qui seulement nous distingue de l'être pour qui tout finit ici-bas : — cette âme faite à l'image de Dieu, mais dégradée et incapable de s'affranchir à elle seule de la servitude du péché : — ce cœur où la superbe misère de l'homme est sans cesse aux prises avec l'inépuisable miséricorde de Dieu.

On ne voit trop souvent dans la vie humaine que des détails mesquins et sans importance ; mais pour le chrétien, tout est grand, tout est solennel dans cette lutte qui captive l'attention des Anges dans les cieux.

L'histoire de l'âme, l'étude de ses rapports avec Dieu, tel est, je crois, l'intérêt principal d'une biographie, et c'est à ce point de vue que j'ai essayé de me placer en racontant la vie de Madame de Krüdener.

La première pensée de ce travail me vint à Genève en 1837, lorsque parurent les mémoires de Mademoiselle Cochelet sur la reine Hortense. Ils contiennent plusieurs lettres de Madame de

Krüdener et entr'autres, celle dont M. Sainte-Beuve disait plus tard, en parlant de ces mémoires : « On peut voir au tome second, » et se détachant sur des pages fort plates, » une admirable lettre d'elle, datée de Riga, » décembre 1809, qui marque parfaitement » le point où se trouvait portée alors, cette » âme merveilleuse. »

Ces lettres, expression d'une grande et noble vie, révélation d'une âme merveilleuse, comme l'appelle M. Sainte-Beuve, me donnèrent la plus grande envie de la connaître davantage. Je reconstruisais involontairement avec ce fragment de vie, tout l'être moral de Madame de Krüdener. Le vif désir de mettre mes prévisions et mes hypothèses en contact avec les faits, me conduisit un jour chez M. le pasteur Empaytaz, qui a vécu pendant quelques années dans l'intimité de cette femme remarquable.

En apprenant l'objet de ma visite, il se montra fort étonné, — « Je ne le suis pas » moins, lui dis-je, que vous ayez laissé la » génération présente dans l'ignorance de cette

» vie dont une seule page m'a causé de si pro-
» fondes impressions. »

Il me donna pour raisons de son silence : — la difficulté d'évoquer les souvenirs profondément refoulés de son activité passée ; — sa répugnance à occuper de lui-même ceux auxquels il n'aurait voulu parler que de Dieu ; — l'impossibilité de faire accepter à Genève les récits et les expériences d'un mysticisme peu en harmonie avec le mouvement calviniste et l'attitude un peu raide de notre réveil religieux ; — le danger de n'être pas compris et de fournir un aliment aux imaginations vives et portées à la recherche de l'extraordinaire, danger d'autant plus réel que la vie de Madame de Krüdener avait jeté de célestes lueurs à l'époque de ses plus grandes excentricités. — Il m'alléguait, enfin, la délicatesse de sa santé et ses occupations nombreuses qui lui interdisaient tout travail littéraire.

Je combattis ces raisons ; M. Empaytaz ne céda point, mais il m'encouragea à entreprendre moi-même cette biographie, pour laquelle il

voulait bien me fournir tous les renseignements qu'il possédait.

Je me mis en devoir de les compléter. A force de perquisitions dans les livres, les journaux, les collections d'autographes ; à force de correspondances et de relations avec les personnes qui ont connu Madame de Krüdener et dont plusieurs sont devenues pour moi des amis précieux, je me confirmai dans l'opinion que sa vie n'était point suffisamment connue du public. Le plus fidèle et le plus distingué des biographes qui l'aient décrite en est lui-même convenu. M. Sainte-Beuve a mis la note que voici en tête du portrait de Madame de Krüdener. *

« Comme biographie, ce simple pastel, dans » lequel on s'est attaché à l'esprit et à la » physionomie, plus encore qu'aux faits, laisse » sans doute à désirer : un de nos amis, M. » Charles Eynard, à qui l'on doit déjà une vie » du célèbre médecin Tissot, prépare depuis

* Portraits de femmes, édition Charpentier 1844.

» long-temps une biographie complète de Ma-
» dame de Krüdener. Renseignements intimes,
» lettres originales, rien ne lui aura manqué,
» surtout pour la portion religieuse ; nous hâ-
» tons de nos vœux cette publication. »

C'est, en effet, la portion religieuse de la vie de Madame de Krüdener, qui, jusqu'ici a été la moins comprise, mais c'est précisément aussi pour la bien connaître que j'ai dû m'enquérir, avec le plus grand soin, de ce qu'avait été sa vie mondaine.

Je l'ai d'abord peinte légère, distraite, entraînée par les plaisirs, attentive par moments à sa grande et véritable destination, détournée de nouveau, relevée dans ses chutes, corrigée dans ses écarts, soudainement éclairée par un effet de la grâce. Dès-lors elle s'efforce de marcher au but de la vocation céleste ; mais les souvenirs d'un monde qu'elle a trop aimé, les séductions de la vanité, les pièges de l'orgueil, les dangers de la bonne et de la mauvaise renommée ; les alternatives de la pauvreté et de la richesse, de la faveur et de la dis-

grâce, de la santé et de la maladie, sont autant d'occasions de reconnaître le grand travail opéré dans cette âme.

Du jour où elle a connu Dieu, Madame de Krüdener ne ferme les yeux ni sur les sources de bonheur qu'Il a laissées ouvertes dans la vie humaine, ni sur les sources d'amertumes que le péché fait déborder à larges flots sur toutes les existences. Les unes lui mettent au cœur un cantique d'actions de grâces, dont rien ne vient jamais étouffer l'harmonie, les autres font appel à sa compassion, et elle répond à cet appel; autant sa reconnaissance se plait à énumérer les bienfaits de l'Eternel, autant elle s'empresse à faire le compte des misères qui l'entourent. La charité étend sa vue, donne de la profondeur à son regard. Elle voit partout la souffrance, suite du péché, elle la devine plus encore qu'elle ne l'aperçoit : compatissante pour le malheur qu'elle soutient par l'espérance, elle l'est aussi pour le bonheur dont elle pressent les mécomptes, et son infatigable ardeur à soulager les maux de l'humanité ne

connaît point de limites. Par la force toute puissante de Dieu, elle accomplit de grandes choses, elle résiste à de rudes épreuves; elle est réduite à de dures extrémités, mais elle remporte la couronne de justice. Elle a *combattu le bon combat; elle a gardé la foi.*

C'est là ce qu'il faut raconter à la gloire de Celui qui a opéré ces merveilles dans le cœur d'une pauvre pécheresse.

On le comprend, la vérité doit être le premier et le seul mérite de ce travail. Je n'ai point voulu faire un panégyrique, et je ne propose point la vie de Madame de Krüdener à l'imitation des hommes. Notre modèle c'est Jésus-Christ, je n'en reconnais point d'autre; mais je me réjouis de retrouver quelques traits de ce divin Modèle dans la vie que je vais raconter : toutefois, l'erreur et la malveillance l'ont si souvent défigurée que j'ai été forcé, pour rétablir les faits, d'entrer, plus d'une fois, dans des détails qui ne sont point à sa louange. Pour avoir le droit de la défendre contre d'injustes attaques, j'ai été obligé de jeter la plus

grande lumière sur sa vie intime : je ne l'aurais point osé, si elle-même ne m'avait tracé la route.

Son amie Madame Armand, lui ayant exprimé l'admiration des personnes auxquelles elle avait communiqué ses lettres, Madame de Krüdener lui répondait :

« Ma tendre amie, oubliez donc la créature,
» ne m'aimez point, je vous en conjure, com-
» me s'il y avait en moi quelque chose d'aimable.
» Dites-vous souvent que ma vie ne fut qu'un
» tissu d'horribles péchés ; que personne ne fut
» plus favorisée; que personne ne fut plus indi-
» gne : je vous demande expressément si vous
» lisez ma lettre à vos amies de leur lire ce pas-
» sage. N'écoutez point une vaine amitié; rendez
» gloire et honneur à Celui à qui gloire appar-
» tient. Il s'agit bien de ce que cette misérable
» créature qui n'a mérité que d'être rejetée,
» soit estimée, choyée et montrée agréable-
» ment ! Non, mon amie, il s'agit de glorifier
» Celui qui bâtit sur le néant et qui appelle les
» plus indignes ; il s'agit de faire adorer ses

» voies, de montrer sa profonde miséricorde, » de consoler ceux qui se sentent affligés de » leur misère. Il s'agit d'aimer et de faire aimer » le plus aimable, le meilleur, le plus tendre » des Pères qui nous parle et nous appelle sans » cesse. Il s'agit de nous laisser tellement pé- » nétrer d'amour et de reconnaissance que nous » ne fassions autre chose que de penser comment » nous glorifierons Jésus-Christ, et comment » nous travaillerons à avancer ce règne de » bonheur et de gloire qui se prépare. »

Telle est aussi la pensée qui nous a dicté ce livre, puissions-nous n'être pas resté au-dessous de notre tâche !

Pau, 10 Avril 1849.

VIE DE MADAME DE KRUDENER.

CHAPITRE I.

1764. — 1786.

La Livonie et la Russie. — La famille Wietinghoff. — Le Conseiller privé de Wietinghoff. — Madame de Wietinghoff et le maréchal Munich. — Naissance de Barbe-Julie de Wietinghoff. — Voyage à Spa et à Paris. — Portrait de Mademoiselle de Wietinghoff à l'âge de 13 ans. — Les Encyclopédistes. — Vestris. — Voyage en Angleterre. — Demandes en mariage. — Le baron de Krüdener — Gellert. — J.-J. Rousseau. — Sentimens de Mademoiselle de Wietinghoff. — La générale de Mayendorff. — Théâtre de société. — Le comte et la comtesse du Nord à Mittau. — Naissance du baron Paul de Krüdener. — M. de Krüdener, ambassadeur à Venise. — Départ de Mittau. — Saint-Pétersbourg et Vienne. — Arrivée à Venise. — Le corps diplomatique. — La comtesse Brenner. — Théâtre de société. — Le duc de Fleury et le comte Brenner. — M. de Krüdener, jugé par sa femme. — Détails d'intérieur. — Séjour à la Mira. — L'orage. — Alexandre de Stakieff. — Bienfaisance de Madame de Krüdener. — M. de Krüdener est nommé ambassadeur en Danemarck. — Voyage en Italie. — Angélica Kaufman.

—

Il existe sur les rives de la mer Baltique une population que sa faiblesse numérique laisserait presque inaperçue en Russie, si elle n'avait fourni, proportion gardée, un plus grand nombre d'hommes distingués qu'aucune autre province de ce vaste Empire. Répandue en Livonie, en Esthonie, en Courlande, on l'a souvent assimilée à

la race Germanique, dont elle parle aussi la langue, mais en réalité elle se compose de Finnois et de Lettes. Elle fut soumise tour à tour à l'ordre Teutonique, à la Suède et au Danemarck, et n'a de commun avec la nation allemande qu'une civilisation plus avancée, suite du développement de l'individualisme et de l'affranchissement de la pensée religieuse. L'agriculture est la part du grand nombre. La bourgeoisie active et commerçante occupe Saint-Pétersbourg et les villes des provinces Baltiques, tandis que la noblesse sert l'Etat. A la tête de celle-ci se placent les Benkendorff, les Budberg, les Buxhoewden, les Essen, les Kaiserlingk, les Korff, les Krüdener, les Lieven, les Mayendorff, les Medem, les Pahlen, les Sacken, les Sievers, les Stackelberg, les Tiesenhausen, les Toll, les Ungern-Sternberg, etc., etc. Les Münich, les Nesselrode, les Witgenstein sont d'origine allemande, ainsi que les Wietinghoff, aïeux de Madame de Krüdener.

Arnold de Wietinghoff fut maître de l'ordre Teutonique de 1360 à 1364, et Conrad de Wietinghoff de 1401 à 1413. Leur famille retirée en Livonie ne put y soutenir cette haute position ; mais, au milieu du siècle dernier, peu d'années après la mort de Pierre-le-Grand, un de ses membres lui rendit son premier éclat. Plein d'énergie, de courage et doué d'un esprit inventif, il se jeta de bonne heure dans les spéculations industrielles, et ses premières opérations lui valurent une fortune considérable.

En peu d'années il se trouva possesseur d'un palais à Saint-Pétersbourg, d'un grand et somptueux hôtel à Riga et des terres seigneuriales de Kosse, près Werro en Livonie, de Jungfernhof et de Marienbourg, berceau de l'impératrice Catherine I.re, et l'une des plus belles résidences de la Russie. Il devint aussi conseiller privé et sénateur. (*)

Monsieur de Wietinghoff aimait le faste et la représentation, et entretenait à ses frais un théâtre qu'il consentit à vendre à la ville de Riga, avec la portion de son hôtel contenant les salons de réception; mais il se réserva la jouissance perpétuelle d'une grande et d'une petite loge qui communiquaient avec ses appartemens. Eblouis par tant de magnificence, les nobles Livoniens, comptant bientôt égaler celui dont ils enviaient la prospérité, se précipitèrent dans les entreprises industrielles; mais ce fut la ruine d'un grand nombre.

Monsieur de Wietinghoff avait le ton, les manières et la fierté d'un grand seigneur, sans en porter les titres. « Je suis Wietinghoff, dit-il en se frappant la poitrine, quand on voulut les lui donner. » Il avait épousé la dernière fille de ce maréchal Münich, que l'exil montra plus grand encore que la faveur. Le jour où le maréchal reçut, en Sibérie, l'ukase qui le

(*) 3.e grade dans la hiérarchie du tchinn qui divise tous les Russes en 14 classes. Le titre de Conseiller privé équivaut à celui de lieutenant-général.

rendait à sa patrie, il en prit lecture au moment de commencer le *culte de famille*. Rien dans la figure, dans le ton, dans l'extérieur du vénérable Münich ne trahit son émotion, et sa famille ne reçut la nouvelle de la délivrance que par l'action de grâce qu'il joignit à sa prière.

La fermeté et la persévérance que Madame de Wietinghoff tenait de son père la secondaient bien dans la grande tâche qu'elle s'efforçait de remplir. Belle sans avoir l'air de le savoir et pleine de dignité dans le monde, elle voulait y briller sans renoncer aux vertus de la femme forte. Dès six heures du matin, elle inspectait sa vaste maison et distribuait à chacun la besogne de la journée; quelques heures étaient consacrées aux enfans, mais le soir, Madame de Wietinghoff n'était plus qu'une femme à la mode, élégante, mondaine, faisant avec grâce les honneurs de son salon et donnant au jeu tout le temps que ne réclamait pas la conversation.

Monsieur et Madame de Wietinghoff eurent cinq enfans, deux fils et trois filles. L'aîné des fils mourut en bas âge. La fille aînée était sourde et muette. La seconde, est celle dont nous racontons l'histoire.

Barbe-Julie de Wietinghoff, naquit à Riga, le 21 novembre 1764. Elle apprit, dès son enfance, le français et l'allemand. Du reste, son instruction fut très-négligée, quoiqu'en aient dit les biographes. Le séjour de Kosse et de Marienbourg, où ses parens passaient

quelques mois d'été, développa de bonne heure chez elle le goût de la nature, des plaisirs simples et des beautés sauvages auxquelles elle fut toujours profondément sensible. Elle a décrit avec bonheur ces impressions de son enfance : « La solitude des mers,
» leur vaste silence ou leur orageuse activité, le vol
» incertain de l'alcyon, le cri mélancolique de l'oi-
» seau qui aime nos régions glacées, la triste et douce
» clarté de nos aurores boréales, tout nourrissait les
» vagues et ravissantes inquiétudes de ma jeunesse. »

Dans l'été de 1777, Monsieur et Madame de Wietinghoff emmenèrent leur fille aînée à Hambourg pour l'y placer dans un institut de sourds-muets, et se rendirent ensuite, avec la seconde, aux eaux de Spa, rendez-vous élégant de l'aristocratie européenne.

Barbe-Julie, alors âgée de 13 ans, ne ressemblait guère aux portraits de fantaisie qu'on a tracés d'elle. Elle était grande; elle avait le teint brouillé, le nez gros et les lèvres avancées, mais les yeux grands et bleus et les cheveux charmans; ses bras étaient aussi d'une véritable beauté. On ne pouvait citer d'elle ni réparties, ni saillies remarquables, mais aux yeux du monde elle avait bien mieux que cela, c'était une riche héritière : à ce titre, elle obtint vite la bienveillance générale et s'y habituait déjà lorsque ses parens la conduisirent à Paris au commencement de l'hiver.

La *Biographie Universelle* prétend que le goût des

arts et des sciences lia Monsieur de Wietinghoff avec Buffon, Diderot, d'Alembert, Grimm, en un mot, l'élite des hommes célèbres et des philosophes : nous avons quelque raison d'en douter. Les affaires étaient la spécialité de Monsieur de Wietinghoff qui ne possédait d'autres connaissances en chimie que ce qu'il en fallait pour la fabrication de l'eau-de-vie de grain, source de sa fortune. En général, la noblesse Livonienne était peu sensible au mérite littéraire ; Monsieur et Madame de Wietinghoff ne faisaient point exception. Cependant, comme il était de bon ton de recevoir des savans à souper, peut-être se soumirent-ils quelquefois à cette mode ; mais leur société habituelle, celle qu'ils recherchaient de préférence, c'était celle des cordons bleus, des grands seigneurs de la cour de Versailles, où brillaient d'un dernier éclat cette politesse si renommée, cette galanterie chevaleresque et ces vices dorés qui, tous ensemble, allaient bientôt disparaître.

Un auteur qui conduit Mademoiselle de Wietinghoff à Paris dès l'âge de neuf ans, s'est trop arrêté sur les dangers que courait cette enfant dans la société des Encyclopédistes. « L'immoralité qu'on y » professait avec cynisme, dit-il, était d'autant plus » séduisante, que quelques-uns de ces hommes pro- » fessaient leurs opinions avec éloquence, etc. » Comme nous l'avons dit, elle échappa à ces dangers et si elle vit le monde, ce ne fut que chez la

duchesse de la Vallière, qui réunissait dans son salon la société la plus aimable et la plus brillante de Paris. Toutefois, ce n'est point là non plus qu'elle pouvait acquérir le développement intellectuel qu'on lui prête à cette époque. Le seul maître qu'elle eût à Paris, était Vestris, et encore, il faut le dire, elle ne lui donna pas la moindre satisfaction. Aussi quelques années plus tard, cet homme qui s'appelait modestement le *Diou* de la danse, ne pouvait-il assez s'étonner de la grâce exquise que mettait son ancienne élève jusque dans ses moindres mouvemens.

Au printemps de 1778, Monsieur et Madame de Wietinghoff firent un voyage en Angleterre et séjournèrent dans les châteaux de leurs anciennes connaissances de Spa. C'était bien la vie qui leur convenait. Ils avaient emmené une gouvernante française pour achever l'éducation de leur fille. Mademoiselle Lignol parlait bien sa langue maternelle, avait un bon maintien et faisait du filet; c'est à-peu-près tout ce qu'elle savait et tout ce qu'elle pouvait enseigner. Il n'en fallait pas d'avantage pour que son élève fût à son retour en Livonie la merveille de Riga.

Mais encore ici, nous devons retablir la vérité mal comprise ou mal exprimée par la *Biographie Universelle* lorsqu'elle dit de Mademoiselle de Wietinghoff, âgée de quatorze ans : « Douée à un très-» haut degré de l'instinct religieux, et sentant pro-

» fondément que l'homme doit tomber aux genoux » de la divinité, elle se posait involontairement di» vinité elle-même, et trouvait simple qu'on tombât, » qu'on languit à ses pieds. Elle le méritait autant » qu'une autre, etc. » A quatorze ans, Mademoiselle de Wietinghoff n'en savait pas si long.

Cependant à seize ans elle attirait tous les regards et elle fut demandée en mariage par le baron de P****, dont les terres touchaient à celles de Monsieur de Wietinghoff. Le parti fut jugé convenable, et sans autre information, sans consulter le goût de la jeune fille, le mariage fut décidé. En vain manifestait-elle une vive répugnance pour cette union; on n'y avait aucun égard. Dans sa détresse, elle pria Dieu de tout son cœur pour la première fois de sa vie, et le conjura de faire échouer ce dessein. Peu après elle fut atteinte de la rougeole, et pendant plusieurs jours on craignit de la perdre. Long-temps sa figure conserva les traces de cette maladie et soit par cette raison, soit que dans son délire il lui fût échappé quelques expressions peu flatteuses pour son fiancé, le baron de P**** retira sa parole; cette nouvelle acheva sa guérison.

Deux années s'écoulèrent et à l'âge de dix-huit ans, Mademoiselle de Wietinghoff fut recherchée par le baron de Krüdener.

Bourkard-Alexis-Constantin baron de Krüdener, né le 24 juin 1744, avait fait de brillantes et solides études à Leipsick, sous le savant moraliste

Gellert. Il avait montré de si vifs regrets en le quittant, que Gellert touché de tant d'affection, sollicita et obtint des parens de son élève une prolongation de séjour. Le jeune Krüdener se faisait remarquer à l'Université par son goût et son application à l'étude. Il visait à la perfection en toutes choses et ses camarades lui avaient décerné par estime le surnom de *savant.*

Au sortir de l'Université, le baron de Krüdener fut attaché à l'ambassade de Russie en Espagne. Outre l'ambassadeur comte de Stackelberg, il y avait encore à la cour de Madrid des diplomates célèbres tels que Florida Bianca et Aranda. En quittant Madrid, Monsieur de Krüdener fit un séjour à Paris pendant lequel il se lia avec J.-J. Rousseau, qui eut le temps de l'aimer, mais non de se brouiller avec lui.

De Paris, il rejoignit le comte de Stackelberg à l'ambassade de Varsovie; mais il n'y séjourna que quelques mois, Catherine II l'ayant appelé à la mission fort délicate de ministre en Courlande. Il ne s'agissait de rien moins que de préparer la réunion du duché de Courlande à la Russie. Le baron de Krüdener sut concilier dans ses fonctions les intérêts de sa souveraine avec les exigeances d'une conscience délicate et obtint l'estime de tous les partis.

Monsieur de Krüdener avait été marié et avait divorcé deux fois : il souffrait de son isolement. Une fille de neuf ans réclamait des soins que le caractère sérieux et les oc-

cupations de Monsieur de Krüdener ne lui permettaient pas de donner à cette enfant. Sa sœur aînée, la générale de Mayendorff, marraine de Mademoiselle de Wietinghoff habitait Riga et se chargea de la négociation auprès des parens de sa filleule, dont l'inclination ne fut pas plus consultée que la première fois. Mais au moins le parti qu'on lui offrait n'excitait point en elle de répugnances et elle se disait : « Qu'on
» me donne celui que j'aimerai ou pourrai aimer,
» mais si l'on ne consulte pas mon cœur, que je
» trouve au moins dans mon mari tout ce qui peut
» occuper ma tête et satisfaire ma vanité au défaut
» de mon cœur (*). »

Avec de telles prétentions, une jeune fille élevée pour le monde et dans le monde ne pouvait guère rencontrer mieux que le baron de Krüdener. Comment refuser à dix-huit ans un établissement brillant qui l'introduisait dans une société dont l'unique affaire était de s'amuser sans cérémonie, sans façon et partout où l'occasion s'en présentait ?

Les noces se célébrèrent au château de Ramkau chez la Présidente de Budberg, mère du baron de Krüdener ; les nouveaux époux y passèrent quelque temps avec Madame de Mayendorff. Les deux belles-sœurs, dans une relation toute de respect de la part

(*) Lettre à Bernardin de Saint-Pierre, communiquée par M. Aimé Martin.

de la filleule à l'égard d'une marraine plus âgée qu'elle de trente-quatre ans, ne franchirent point des limites posées dès-long-temps. L'étiquette obligeait Madame de Mayendorff à nommer Madame de Krüdener *Votre excellence* en échange du titre de *Madame ma sœur* qu'elle en recevait; l'intimité des deux belles-sœurs en souffrit peut-être : cependant Madame de Mayendorff était bonne et pleine d'affection pour sa jeune belle-sœur. Délicate de santé dès son enfance et sans fortune, la générale était pénétrée de reconnaissance pour son mari, « cet excellent général, disait-elle, commandant supérieur » de la province et décoré du grand cordon de Sainte- » Anne, qui a daigné penser à une pauvre demoi- » selle comme moi qui n'avais guère que la robe » que je portais » et ses yeux étaient humides de larmes toutes les fois qu'elle en parlait. Quelquefois elle se plaignait de cet excellent mari. Elle lui reprochait de ne pas prendre assez de soin de sa toilette et de porter un uniforme trop rapé. « Mais quelle sottise, » répondait-il, ma chère enfant, ne voyez-vous pas » que toutes mes économies n'ont d'autre but que » de vous laisser quelque fortune après ma mort! » Tel était l'intérieur patriarcal où Madame de Krüdener passa les premiers mois de son mariage. Encore enfant par l'absence de culture et l'inapplication, elle annonçait pourtant une vive intelligence. Son mari désirait suppléer aux lacunes de son éducation et,

frappé de la nécessité de ne pas effaroucher son élève en se montrant un mentor austère, pour lui rendre l'étude attrayante, il entreprit avec elle la lecture de quelques romans choisis. La danse fut reprise ainsi que la musique. Le théâtre de société, où il remplissait avec elle les premiers rôles, parut à Monsieur de Krüdener offrir aussi quelques avantages au point de vue de l'éducation. On joua plusieurs proverbes et le drame d'Eugénie. Les acteurs étaient Monsieur et Madame de Krüdener, le Comte et la Comtesse de Mengden, MM. de Bodelschwingk et de Korff, et Madame de Schoping; une grossesse de Madame de Krüdener vint mettre un terme à ces divertissemens.

Le comte et la comtesse du Nord, depuis l'empepereur Paul et l'impératrice Marie, à leur retour de France, s'arrêtèrent quelque temps à Mittau chez l'ambassadeur : c'était en décembre 1783. Malgré la rigueur de la saison, la maison de Monsieur de Krüdener, transformée en serre chaude, était devenue un véritable bosquet de roses. Le 31 janvier 1784 naquit le baron Paul de Krüdener, dont le grand-duc Paul fut le parrain.

Au printemps une riante maison de campagne offrit aux deux époux le chant de ses rossignols et le parfum de ses bouleaux; mais à peine en goûtaient-ils les charmes, que le baron de Krüdener fut appelé à l'ambassade de Venise; il emmena sa femme à Saint-Pétersbourg, où il allait prendre les ordres du gouvernement.

Madame de Krüdener fut présentée à la grande Catherine et vit sa cour dans tout son éclat.

Au milieu de l'automne 1784 Monsieur de Krüdener partit pour la Pologne. Quelques mots des souvenirs de sa fille serviront à faire connaître les difficultés de la route. « Nous voyagions en deux berlines attelées ordinairement de six, quelquefois de huit ou
» même dix chevaux. C'étaient de pauvres haridelles
» sans apparence et sans force pour lutter contre les
» sables des forêts que nous traversions. Outre un lit
» complet emballé dans un sac de peau, six casserol-
» les, theière, cafétière, assiettes, en un mot, des
» services complets, nous transportions des sacs de riz,
» d'orge mondé, du café, des bouteilles de vin. Sitôt
» arrivés chez des Juifs, seuls aubergistes du pays, on
» faisait la chasse aux poules et aux coqs; on tuait
» la volaille nécessaire; on balayait la chambre; on
» dressait les lits après avoir étendu de la paille ou
» de l'herbe fraîche sur le plancher. Pendant ce
» temps on faisait réquisition dans la ville ou le vil-
» lage, de tout ce qui pouvait se trouver en œufs,
» lait, crème, etc. Douze années plus tard, tout cela
» était fort changé...... »

A Varsovie et à Vienne, où Joseph II accomplissait d'utiles et périlleuses réformes, Monsieur et Madame de Krüdener virent tout ce que la société allemande du XVIII.e siècle avait alors d'illustrations. Ils arrivèrent à Venise à l'entrée de l'hiver.

Madame de Krüdener a dépeint dans Valérie le mouvement de cette antique cité dont le nom devait bientôt s'effacer du rôle des nations. C'est sa propre vie qu'elle a décrite dans les lignes suivantes : « Venise est le séjour de la mollesse et de l'oisiveté. » On est couché dans des gondoles qui glissent sur les » vagues enchaînées ; on est couché dans ces loges où » arrivent les sons enchanteurs des plus belles voix de » l'Italie. On dort une partie de la journée ; on est la » nuit, ou à l'Opéra, ou dans ce qu'on appelle ici » des Cazins. La place de Saint-Marc est la capitale de » Venise, le salon de la bonne compagnie la nuit, » et le lieu du rassemblement du peuple le jour. Là » les spectacles se succèdent, les cafés s'ouvrent et » se referment sans cesse : les boutiques étalent leur » luxe. L'Arménien fume silencieusement son cigare, » tandis que voilée et d'un pas léger, la femme du » noble Vénitien, cachant à moitié sa beauté, et la » montrant cependant avec art, traverse cette place » qui lui sert de promenade le matin, et le soir la » voit, resplendissante de diamants, parcourir les » cafés, visiter les théâtres et se réfugier ensuite dans » son cazin pour y attendre le soleil. »

Le corps diplomatique offrait quelques ressources. Monsieur de Krüdener reprit ses plans d'éducation et une troupe d'acteurs de société fut montée avec plus de soin encore qu'à Mittau. La comtesse Brenner, femme de l'ambassadeur d'Autriche, était la personne la

plus remarquable de la société diplomatique. Voici son portrait, tracé par Mademoiselle Sophie de Krüdener :

« La comtesse Brenner avait dû être fort belle » femme, ses traits étaient fins et réguliers, mais » elle mettait du blanc et du rouge : ce dernier » n'était nullement de mode chez les dames Véni- » tiennes. Plusieurs mettaient du blanc et les femmes » du peuple se poudraient légèrement le visage pour » se faire paraître plus blanches. La comtesse Brenner » portait un chapeau à trois cornes et un habit » d'homme en drap rose, bleu céleste ou vert » céladon, mais je l'ai vue plus souvent en rose. Elle » avait une veste de drap d'argent et une jupe faisant » queue en drap couleur de l'habit; ses cheveux, » en ailes de pigeons, étaient renfermés par derrière » dans une bourse. Un jabot et des manchettes en » point d'Angleterre complétaient son costume. Elle » jouait très-joliment du violon et conduisait l'orches- » tre du théâtre de société. »

Sa sœur, la comtesse de Hartig, Monsieur et Madame de Krüdener, le marquis de Hautefort, le comte d'Aleth et la comtesse de Rosemberg, jouaient les premiers rôles. L'*Enfant Prodigue*, *l'Anglais à Bordeaux*, *la Gageure imprévue*, furent au nombre des pièces représentées chez M. de Krüdener devant un public choisi. La noblesse vénitienne, à laquelle la politique ombrageuse du Sénat interdisait tout rapport avec

le corps diplomatique était admise masquée et par des entrées séparées. A l'une de ces représentations, le jeune comte Brenner, nouvellement arrivé de l'Université, devait se précipiter aux genoux d'une des actrices. On avait fait plusieurs répétitions dans lesquelles le jeune comte avait très-bien couru, mais toujours au moment décisif, il s'arrêtait court et s'agenouillait avec un flegme germanique qui consternait les assistans. Un jour le duc de Fleury, n'y pouvant plus tenir, s'élança de sa loge sur le théâtre et d'un bond vint tomber aux genoux de l'actrice, puis saluant gravement le comte stupéfait : « C'est comme cela, Monsieur le comte! » et il retourna dans sa loge accompagné des bravos et des éclats de rire de l'assemblée.

David, Pacchieriotti, la Banti, étaient alors dans tout l'éclat de leur talent et de leur renommée, et donnaient au théâtre de Venise une juste célébrité. Madame de Krüdener jouissait vivement des beautés de l'harmonie musicale sans être musicienne elle-même. Son mari aurait voulu lui faire apprendre la harpe ; mais toute la patience d'un excellent maître et de l'élève ne parvint pas à faire franchir à Madame de Krüdener les premières difficultés.

Madame de Krüdener à Venise n'était plus la jeune fille sans grâces que nous avons décrite. Les quelques années écoulées depuis le voyage de Paris, lui avaient donné, sinon une beauté régulière, au moins l'agrément d'une jolie femme. Elle était entourée, ad

mirée, encensée dans le monde, mais sans s'en apercevoir. Une seule pensée la dominait : l'affection qu'elle portait à Monsieur de Krüdener. Voici en effet comment elle le dépeignait :

« On ne sait d'abord ce qu'on aime le plus en lui,
» ou de sa figure noble et élevée, ou de son esprit,
» qui est toujours agréable et qui s'aide encore d'une
» imagination vaste et d'une extrême culture; mais
» en le connaissant davantage on n'hésite pas; c'est
» ce qu'il tire de son cœur qu'on préfère; c'est quand
» il s'abandonne et se livre entièrement qu'on le
» trouve si supérieur. Il sait tout, il connait tout,
» et le savoir en lui n'a pas émoussé la sensibilité.
» Jouir de son cœur, aimer et faire du bonheur des
» autres le sien propre; voilà sa vie. »

Un aimable et spirituel critique s'est trompé en affirmant que Madame de Krüdener ne s'occupa jamais de son époux que pour tracer ce portrait.

Quelques années plus tard, en effet, elle écrivait à Bernardin de Saint-Pierre :

« Je suis unie à l'homme le plus estimable, le
» plus jaloux de mon bonheur et le plus digne de
» votre amitié. »

Tel il paraissait aux yeux de Madame de Krüdener, et les comparaisons qu'elle en pouvait faire dans le monde tournaient toujours à l'avantage de son époux.

« J'aurais voulu être tout pour lui, » écrivait-

elle à Bernardin de Saint-Pierre. « Non, vous n'ima-
» ginerez jamais combien je l'aimais et ce que le
» désir de lui plaire pouvait me faire faire. »

Sans cesse occupée de lui, elle passait sa vie à lui prouver sa tendresse par des attentions infructueuses à force de délicatesse. Elle entreprenait des courses lointaines et fatigantes pour lui procurer des fleurs et des fraises dans leur primeur. D'autres fois, la vue d'un danger, les caprices d'un cheval fougueux que son mari se plaisait à monter lui causaient de si vives terreurs, qu'elle en perdait connaissance. Mais dès qu'elle pouvait s'associer à ses périls, elle savait dominer sa sensibilité, et souvent, pour ne point se séparer de lui, elle affronta dans une frêle embarcation la mer qu'elle redoutait extrêmement, sans que la moindre émotion trahît cette crainte. Le soir dans son salon, au milieu d'une brillante société, réunie pour assister à la lecture de quelqu'un des chefs-d'œuvres de la littérature française ou allemande, ne voyant et n'entendant que Monsieur de Krüdener, elle ne prenait qu'un faible intérêt à la lecture.

Quant à lui, tout entier aux graves responsabilités de la diplomatie, il n'avait pas toujours pour les faiblesses de sa jeune compagne la compassion qu'elles réclamaient : non qu'il ne l'aimât, et ne cherchât à la comprendre et à la rendre heureuse autant qu'il était en lui, mais vingt années de plus, et les habitudes de son esprit, le rendaient malhabile à une tâche si

délicate. Toujours avide d'un sourire, d'une marque d'attention, ou d'un regard de tendresse, Madame de Krüdener étudiait l'expression de son mari avec une curiosité pleine d'anxiété dès qu'il paraissait dans le salon. Croyait-elle remarquer en lui quelque chose de plus sérieux que de coutume, elle cherchait aussitôt à chasser ce nuage par quelques paroles pleines de grâce. Souvent elle y réussissait; mais plus souvent encore, les soucis et les préoccupations politiques l'emportant, Monsieur de Krüdener semblait peu touché de ces prévenances et une légère impatience, se trahissant dans son regard ou dans son geste, venait bouleverser l'âme de sa femme. Sa douleur s'épanchait en larmes amères qui tiraient Monsieur de Krüdener de sa concentration, et il se hâtait de lui en demander pardon. Souvent elle-même le prévenait et s'humiliait de sa trop grande susceptibilité. Monsieur de Krüdener en voulant renfermer cette nature tendre et enthousiaste dans les bornes qu'il imposait à sa propre tendresse, ne lui accordait pas assez en certains momens. Il ne comprenait guère cette expression mélancolique d'une âme tendre qui cherche sa pareille en pleurant, et brisait involontairement les cordes de cette lyre dont il eût pu tirer de si douces mélodies.

Aux premières approches du printemps, Monsieur et Madame de Krüdener quittèrent Venise pour s'établir à la Mirà, charmante villa située sur les bords de la Brenta et décrite plus tard dans *Valérie*.

Un jour, le baron de Krüdener était allé faire une visite à la campagne. Seule et tristement assise dans son fauteuil, Madame de Krüdener comptait les heures et les minutes. Le temps était chaud, l'air lourd et accablant. Un orage pesait sur l'atmosphère; le ciel devenait sombre et les derniers rayons du soleil couchant répandaient une clarté rougeâtre sur d'épais nuages amoncelés à l'horizon. Le tonnerre gronde; il se rapproche; il éclate avec violence. La pluie tombe par torrens. Madame de Krüdener tout absorbée dans la pensée de son époux, voit arriver la nuit avec terreur. La tempête ne diminuait point. Madame de Krüdener se représente le sentier étroit qui longe la Brentà envahi par les eaux, Monsieur de Krüdener manquant la route, luttant contre les élémens déchaînés et près de succomber. Les heures s'écoulent, minuit sonne. Elle envoie coucher ses gens et veut rester seule à veiller. Mais la solitude l'exalte encore et prête une réalité aux fantômes de son imagination. Sa tête s'égare. Elle entend des cris déchirans qui l'appellent. Enfin, à deux heures, ne pouvant supporter cette angoisse, elle sort et se dirige seule vers la grande route de Padoue. Un voiturier revenait au pas : interrogé s'il a vu quelqu'un, il répond négativement. Madame de Krüdener retourne avec lui à la Mirà, fait lever sa femme de chambre, monte en voiture et se fait conduire au devant de son mari. Elle le rencontre bientôt. La joie, l'émotion, l'attendrissement l'avaient mise

hors d'elle-même. Monsieur de Krüdener s'étonne de la trouver sur la route à cette heure avancée de la nuit. Il l'embrasse, la rassure, la gronde. « Mais quelle » folie, ma chère amie, de vous laisser aller à de » pareilles alarmes! Comment vous imaginer que je » courusse le moindre danger? Vous auriez dû vous » coucher. Vous vous tuerez avec une pareille sen- » sibilité. » Ces mots pleins de tendresse plongeaient un poignard dans le cœur de Madame de Krüdener. « Hélas! pensait-elle; à ma place, il se serait cou- » ché, et il aurait dormi! »

Tandis qu'elle se demandait si l'amour pouvait s'associer à tant de calme et de raison, elle ne s'apercevait pas du trouble qu'elle avait jeté dans le cœur d'un jeune homme admis dans son intimité. Alexandre de Stakieff, secrétaire d'ambassade de Monsieur de Krüdener, était né à Constantinople, où son père exerçait les fonctions de ministre de Russie. Un caractère noble, une imagination ardente et un esprit romanesque revêtaient tous ses sentimens d'une teinte d'exaltation et leur prêtaient la fougue des passions de l'Orient qui l'avait vu naître. Monsieur de Krüdener l'aimait avec tendresse et lui inspirait l'attachement le plus vrai, le respect et l'admiration la plus profonde (*). Naturellement sauvage, timide,

(*) La Biographie Universelle se trompe lorsqu'elle affirme qu'à Venise déjà Madame de Krüdener avait perdu tout sentiment d'affection pour son mari, et lorsqu'elle fait naître l'inclination d'Alexandre de Stakieff pour Madame de Krüdener, à Leipsick, en 1798.

embarrassé dans le monde, Alexandre faisait preuve de l'esprit le plus net et le plus clair dans toutes les affaires qui lui étaient confiées. Jeté dans cet intérieur que Madame de Krüdener remplissait d'une atmosphère si passionnée, il ne se défiait pas des enivremens d'une tendresse qui leur était commune et qui avait Monsieur de Krüdener pour objet. Il cherchait chez cette jeune femme l'expression la plus vive de ses propres sentimens ; mais à côté des élans généreux de l'amitié, elle éveillait involontairement en lui tous les transports de l'amour. Dès qu'Alexandre se reconnut, justement effrayé, il refoula profondément dans son cœur cet amour coupable, se condanna au silence, à la contrainte, puis à l'exil, et ce fut là l'origine du roman de *Valérie*.

Elevée dans le luxe et l'opulence, Madame de Krüdener aurait aimé à soulager l'infortune. Mais elle n'avait jamais souffert et les habitudes de son enfance l'avaient rendue trop délicate pour lui permettre de supporter la vue de certaines privations. Le foyer triste et désolé de l'indigence l'épouvantait, et les détails de la misère lui faisaient horreur. Aussi sa pitié communicative s'épuisait bientôt dans ses témoignages, et elle n'était persévérante qu'avec les souffrances les plus faciles à soulager. Parmi ses protégées se trouvait une pauvre femme qui, malgré d'abondantes aumônes, paraissait toujours dans la même pénurie. Pressée de questions elle avoua qu'ayant ap-

pris que sa bienfaitrice était hérétique, elle avait employé à faire dire des messes pour sa conversion tout l'argent qu'elle en avait reçu.

Au bout de dix-huit mois, Monsieur de Krüdener fut appelé à l'ambassade de Danemarck. Avant de s'y rendre, il fit, avec sa femme, un voyage en Italie, s'arrêtant à Modène, Bologne, Florence et Rome, où Angélica Kaufman, alors à l'apogée de son talent, fit le portrait de Madame de Krüdener. De Rome, ils prirent leur route par Naples, Venise et Genève. L'hiver commençait quand ils arrivèrent à Copenhague.

CHAPITRE II.

1786. — 1790.

Le comte Skawronsky. — Paul Jones. — Miranda. — Portrait de Madame de Krüdener. — Le comte Léopold-Frédéric de Stolberg. — Départ d'Alexandre de Stakieff. — Conséquences fâcheuses. — Lettre à Bernardin de S.t-Pierre. — Voyage de Madame de Krüdener à Paris. — Développement successif opéré chez Madame de Krüdener.—Son désir de s'instruire.—L'abbé Barthélemy. — Voyages du jeune Anacharsis. — Séance de l'Académie Française. — Bernardin de S.t-Pierre. — Promenades champêtres. — Aimables qualités de Madame de Krüdener. — Commencement de la révolution. — Perturbation morale qu'elle entraîne. — Singuliers contrastes chez Madame de Krüdener. — Départ pour Montpellier. — Séjour à Nîmes. — Description. — Danger que court Mademoiselle de Krüdener. — Séjour à Avignon. — Retour à Montpellier. — L'influence des passions. — Mademoiselle Piozet. — M. de Lézay. — Barèges. — Succès de Madame de Krüdener. — Paul et Virginie. — Course à Luz — La marquise de Livron. — Insouciance des jugemens du monde.

—

En abandonnant l'Italie, ce n'était pas seulement le soleil de Venise qu'il fallait quitter pour les glaces et l'âpre climat du Danemarck. Rien à Copenhague ne devait rappeler cette vie molle et facile qu'embellissaient les arts et l'amitié. Le comte Skawronski avait étalé dans son ambassade un luxe et une magnificence extraordinaires. Pour lui succéder convenablement, il fallut que le baron de Krüdener doublât le personnel de la légation, donnât des fêtes, des dîners et des repas somptueux. En outre, lorsque la Russie déclara la guerre à la Suède, il dut recevoir chaque jour à sa table tous

les officiers de la flotte russe qui descendaient à terre. Au nombre de ses convives habituels figuraient deux hommes dont la carrière aventureuse appartient à l'histoire, Paul Jones et Miranda.

Paul Jones, par son extérieur modeste, semblait fuir les regards et se dérober à l'admiration qu'excitaient ses actions d'éclat. Miranda, que l'impératrice Catherine avait soustrait aux poursuites de l'inquisition espagnole, caché par son ordre chez M. de Krüdener à Copenhague, en sortit pour s'associer aux premières victoires des armées Françaises, et termina dans les cachots de Cadix une carrière pleine de vicissitudes et d'étranges revers.

Le théâtre de société était toujours le passe temps favori de l'ambassade. On y joua *Emilia Galotti*. Le comte Frédéric-Léopold de Stolberg, ministre du duc d'Oldembourg, charmait les répétitions par la finesse de ses critiques et de ses jugemens. Quelques pièces françaises furent aussi jouées. Lorsqu'il n'y avait pas de représentation, on lisait le soir les nouveaux contes de Marmontel ou les Etudes de la Nature de Bernardin de Saint-Pierre. Les beautés de la littérature Anglaise avaient aussi un spirituel interprête auprès de Madame de Krüdener dans la personne de M. Bourke, ministre d'Angleterre.

Retenu à Copenhague par ses fonctions, le baron de Krüdener trouvait à peine de temps en temps une journée libre pour conduire sa famille à la campagne.

C'était une véritable fête à laquelle Alexandre de Stakieff, toujours maître de son secret, était naturellement associé. En acquérant de nouveaux moyens de plaire, en augmentant par la culture les séductions de son esprit, Madame de Krüdener perdait insensiblement sa naïve et gracieuse ignorance. Sans s'en douter, elle sacrifiait au désir d'être agréable à tous, ce qui lui avait valu la conquête d'un seul. Le besoin de paraître, le goût de la dissipation, la soif de louanges que développait le genre de vie prescrit à Madame de Krüdener par son mari, ne pouvaient se concilier aux yeux d'Alexandre avec ses devoirs d'épouse et de mère. Trop éclairé pour l'absoudre et trop faible pour la condamner, il prit la résolution de s'éloigner. Après son départ, il écrivit à M. de Krüdener, et dans l'épanchement de son cœur, il lui disait : « Ce » qui est inexplicable, ce qui est vrai pourtant, c'est » que je l'adore, parce qu'elle vous aime. Dès l'ins- » tant où vous lui seriez moins cher, elle ne serait » plus pour moi qu'une femme ordinaire et je ces- » serais de l'aimer. »

M. de Krüdener avait pour principe « qu'il ne faut » pas trop se hâter de faire le bien ; que le premier » devoir irrémissible dans ce monde est de ne jamais » faire mal, et que l'on a beaucoup fait, si dans une » longue vie, l'on n'a rien à se reprocher. » Partageant ce préjugé funeste qui transforme la morale en une agrégation presque fortuite de préceptes isolés,

sans rapport les uns avec les autres, qui donne à chaque vertu comme à chaque vice un domaine parfaitement délimité, M. de Krüdener méconnaissait cette grande vérité que le devoir est un, qu'il est absolu, que la vertu est une et que celui qui la viole dans un de ses préceptes, l'attaque dans tous à la fois. Il n'avait pu d'ailleurs échapper aux influences de ce 18.ᵉ siècle, où s'étaient si profondément altérées les notions de pureté et de fidélité conjugale. Tandis que la règle excellente de toute moralité et de toute vertu condamne un regard sur la femme du prochain comme un adultère, il ne vit dans l'adoration de Stakieff qu'un stimulant pour Madame de Krüdener, assez puissant pour la faire rester digne de l'admiration vive et passionnée dont elle était l'objet. Le sacrifice que s'imposait Stakieff lui avait paru une expiation généreuse de son amour, et ce fut sous cette impression qu'il communiqua sa lettre à Madame de Krüdener. Il croyait que l'estime d'un homme suffisait pour affermir dans le devoir un cœur insensible au seul mobile vraiment régénérateur, celui de plaire à Dieu! Il ne pouvait en être ainsi.

Nous l'avons dit, l'amour de Madame de Krüdener pour son mari n'avait point rapporté à sa sensibilité tout ce qu'elle en prétendait recevoir. Obsédée d'une vague et profonde inquiétude par l'idéal de tendresse qu'elle poursuivait, elle cherchait à s'étourdir dans le monde et ses vanités.

La lettre d'Alexandre en lui rappelant la passion dont elle avait brûlé pour M. de Krüdener sans pouvoir la lui communiquer, en lui montrant chez ce jeune homme l'ardeur de tendresse qu'elle avait rêvée, irrita son mal bien loin de le calmer. Dès ce jour, si elle voulut encore être à la mode, avoir les toilettes les plus fraîches et faire briller ses talens, ce ne fut que comme moyen d'atteindre ce bien dont la privation lui semblait le plus cruel des maux. Convertir l'encens et les hommages qui lui étaient prodigués en un sentiment tel que celui d'Alexandre, tout en gardant sa liberté, ne lui apparaissait plus comme une odieuse coquetterie, mais comme une heureuse conciliation de ses exigences de cœur et de son attachement au devoir. Quelquefois s'indignant de la tranquille confiance de son époux, elle essayait de troubler sa sérénité en l'excitant à la jalousie. Mais ces honteuses tentatives retombant de tout le poids du remords sur son âme y enfonçaient plus profondément le trait empoisonné. Comme toutes les femmes incomprises, elle analysait sa souffrance et l'exprimait en disant : « Je voulais être sentie (*). » Lassée de lutter contre les flots de la tempête, elle s'y abandonnait sans gouvernail ; harcelée par les chimères de son imagination et la poursuite fiévreuse de ses rêves, elle passait par tous les contrastes et pre-

(*) Lettre à Bernardin de S.t-Pierre.

nait les résolutions les plus extrêmes. Le désordre de ses pensées qu'elle comprimait, réagissant sur sa santé, elle tomba malade. Une grossesse se déclara et faillit lui coûter la vie. Sa fille était faible et chétive lorsqu'elle vint au monde. Madame de Krüdener resta languissante. « J'avais cette cruelle maladie des » maux de nerfs que vous connaissez; je ne pouvais » me dispenser d'être à de grands dîners, d'aller à » la Cour, de veiller, de faire des toilettes; j'étais » profondément malheureuse, rongée d'une noire » tristesse, craignant, appréhendant tout. On vit que » je crachais le sang. Ma poitrine alarma, et je partis » pour soigner ma santé (*). »

Il était décidé qu'elle passerait l'hiver dans le midi de la France. Son départ en dispensant son mari de tenir maison ouverte, lui offrait un moyen d'acquitter les dettes contractées pendant le séjour de la flotte Russe. Elle amenait, outre ses enfans, sa belle-fille avec sa gouvernante, Mademoiselle Piozet de Genève. Un secrétaire-particulier de M. de Krüdener l'accompagnait.

En quittant Copenhague, au mois de mai 1789, elle se rendit à Paris où elle devait consulter pour la santé de sa fille. Le changement d'air, la distraction, le mouvement, les soins dont elle était l'objet, avaient dissipé sa mélancolie; mais un événement sinistre

(*) Lettre à Bernardin de S.t-Pierre.

faillit la lui rendre. Le jour même de son arrivée à Paris, le secrétaire de M. de Krüdener disparut victime sans doute de quelqu'attentat. Toutes les recherches pour le retrouver demeurèrent inutiles. Madame de Krüdener, isolée et fort peu au fait de la vie matérielle, trouva heureusement quelques parens et amis de Courlande et surtout la marquise de Harchies, née de Plettemberg, qui vinrent à son aide avec le plus grand empressement.

Nous avons signalé jusqu'ici les diverses phases du développement de Madame de Krüdener. Encore enfant à Mittau, elle ne cherchait que l'amusement. A Venise son cœur parle. A Copenhague sa vanité s'éveille. Mais c'est à Paris que son intelligence semble réclamer ses droits. Elle avait reconnu son ignorance et désirait en sortir pour être distinguée. L'étude qui lui avait pesé jusqu'alors comme une fâcheuse nécessité, lui apparut sous un tout autre aspect, et elle visita des monuments et rechercha les hommes de lettres avec zèle et persévérance. A la voir se précipiter avec une si vive ardeur et une patience si résignée dans la direction de l'art, nous avons peine à reconnaître la jeune femme élégante et frivole de Venise et de Copenhague. Heureuse si la vanité et l'égoïsme encouragés par une société mal assise n'eussent pas détourné ce qu'il y avait de généreux dans cet élan pour le réduire à une stérile aspiration.

Les *Voyages du Jeune Anacharsis* venaient de pa-

raître. Devancé par la réputation que lui avaient faite les encyclopédistes et la société du duc de Choiseul, ce livre répondait merveilleusement aux besoins des esprits lassés des excès d'une civilisation corrompue. Les républiques Grecques offraient aux courtisans blasés et fatigués des habitudes monarchiques, le seul spectacle qui pût faire diversion à leurs insipides plaisirs. Le style élégant de l'abbé Barthélemy lui conciliait les hommes de lettres, tandis que les antiquaires s'extasiaient sur le mérite de ses recherches archéologiques. Rien de plus naturel assurément. Mais ce qui a droit de nous surprendre, c'est que la vivacité et la mobilité de ses impressions et sa sensibilité exaltée, aient permis à Madame de Krüdener de s'astreindre à une étude sérieuse et approfondie des *Voyages du Jeune Anacharsis*. Non contente de les lire et de les analyser, elle se mit à copier et à apprendre par cœur de longues dissertations sur la politique et le commerce de la Grèce, sans jamais s'impatienter contre ce Scythe glacé, toujours désintéressé dans tout ce qu'il raconte, qui n'anime rien et n'est excité par rien, tel en un mot qu'avait dû le concevoir et le dépeindre un vieil abbé, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Elle voulut assister à la séance de l'Académie Française, où Barthélemy fut reçu à la place de Beauzée par le chevalier de Boufflers.

Dès son arrivée à Paris, Madame de Krüdener

s'était transportée rue de la Reine Blanche, faubourg Saint-Marceau, dans l'hermitage de Bernardin de Saint-Pierre, qui l'accueillit avec enthousiasme en mémoire de son aïeul. Il se plaisait à raconter les vertus de ce grand homme et la protection qu'il en avait reçue, et comblait de caresses les enfans qu'il nommait Paul et Virginie. Il les promenait dans son petit jardin, leur faisant tout admirer depuis ses abeilles jusqu'à son chien Atys, et les conduisait avec Madame de Krüdener aux prés Saint-Gervais et à Mousseaux. Elle jouissait avec ravissement de l'entendre dérouler les magnifiques harmonies de la nature, et souvent Bernardin de Saint-Pierre aurait fait oublier à ses compagnes la fatigue et la faim, si les enfans moins séduits n'eussent réclamé en faveur des droits de la nature Pour leur complaire, on s'asseyait et l'on prenait sur l'herbe un modeste repas partagé avec de pauvres enfans, spectateurs curieux et intéressés dont l'appétit enchantait Bernardin de Saint-Pierre. « Ce » n'est pas nous seulement, disait-il, mais ces pau» vres enfans qui ont eu aussi une bonne journée, et » même le petit âne qu'ils faisaient paître en a eu » sa part. »

Cette simplicité sans afféterie était aussi dans le caractère de Madame de Krüdener. Bonne, enjouée, amie de la liberté, elle savait mettre à l'aise tout ce l'approchait. Bien inférieure à son mari sous plusieurs rapports, elle attirait et elle plaisait davantage. M. de

Krüdener aimait la règle en toutes choses, tandis que sa femme semblait trouver un charme particulier à tout ce qui en sortait. Les inpromptus la ravissaient; tout calcul devait y être étranger, car « c'est faire un » grand tort à ceux que nous aimons, disait-elle, » de vouloir leur *ménager* des surprises, nous leur » volons l'espérance. » On pouvait à coup sûr lui faire mille petits plaisirs, lui improviser mille jouissances dont elle savait toujours témoigner sa reconnaissance d'une manière charmante. Elle avait, enfin, le privilége des personnes vraiment distinguées, celui de correspondre à tous les esprits et de les compléter, sans rien perdre de son originalité.

Les Etats Généraux étaient déjà rassemblés lorsque Madame de Krüdener arriva à Paris. L'orage révolutionnaire commençait à gronder. Les esprits s'agitaient et les idées de liberté fermentaient dans toutes les têtes. Les journées du 13 et du 14 juillet avaient porté au comble l'exaltation populaire. On se demandait avec inquiétude ce qu'elle allait produire; ceux-ci se détournaient avec horreur de cet inconnu redoutable; ceux-là se précipitaient avec une sorte de frénésie à la recherche de cette démocratie si prodigue de promesses et si avare de bienfaits.

Bernardin de Saint-Pierre en avait salué l'avénement avec enthousiasme et accueillait avec empressement les idées nouvelles. Beaucoup d'âmes d'élite s'associaient à ses espérances. Quant à Madame de Krüdener,

toujours avide d'émotions et de changemens, elle s'abandonnait au torrent sans autre désir que de se fuir et de se perdre de vue. Son vrai *moi* lui était à charge et elle l'avait presqu'oublié quand elle se figurait « n'aimer que les plaisirs simples et naturels, » des amis paisibles, une vie toute unie; n'aimer que » ce qu'ont aimé les meilleurs des hommes, étudier » la vie des hommes de bien, en rapprocher la sienne; » n'aimer que la nature et s'aimer soi-même dans » l'ordre qu'elle a établi. »

Aussi oubliant bientôt ce terme, vague et insaisissable objet de ses aspirations, elle se surprend à soupirer après un bien dont la possession renverserait l'édifice dont les bases avaient été posées avec tant de calme et de réflexions. A peine a-t-elle déclaré que ce qui lui a plu lui plaira toujours et qu'elle est au comble de ses vœux, elle avoue que rien de ce qui existe ne peut remplir le vide de son âme et de son cœur. Elle écrit à Bernardin de Saint-Pierre : « J'ai une » âme dont l'inaltérable besoin est d'être vraie et » juste. Oui, vous trouverez toujours en moi cette » candeur, cette loyauté, cette fidélité de principes » qui préserve du terrible repentir de s'être livré » légèrement à l'amitié et à la confiance. »

S'il fallait d'autres preuves de l'ignorance complète où elle était de son état moral, nous les trouverions dans cette autre déclaration : « J'avais besoin d'être » sentie et au milieu du luxe et des vains plaisirs

» qui m'étourdissaient à Copenhague, je restai simple » et vraie et toujours près de la nature. » Elle le croyait quand elle l'écrivait et pendant les trois mois de son séjour à Paris, cette femme si éprise de la simplicité, qui avait quitté Copenhague par des motifs d'économie, fit un compte de vingt mille francs chez la célèbre modiste de la Reine, Mademoiselle Bertin!

Au mois de décembre, Madame de Krüdener partit pour Montpellier, accompagnée d'un vieux professeur de physique nommé l'abbé Famin. Elle y fut rejointe par son cousin le comte Brown, fiancé à sa sœur. Au mois de février, elle se rendit à Nîmes. Elle a décrit la vie qu'elle y menait dans des pages intéressantes comme spécimen de sa première manière littéraire et où l'on sent déjà la transition entre l'afféterie sentimentale de Florian et le style de l'école romantique à laquelle *Valérie* devait la rattacher un jour. « Nous parcourions avec l'abbé les montagnes » couvertes de thym et de marjolaine, et je gra- » vissais jusqu'aux hauteurs les plus inaccessibles...... » Un de mes grands plaisirs était de voir les beaux » effets de lumière, la vive rougeur du Ciel où se » détachait dans le lointain le sombre vert des cyprès, » dont les formes spirales ont un caractère mélan- » colique. Je restais quelques fois abîmée dans des » réflexions silencieuses; quelques fois l'abbé m'en- » tretenait de la physique...... Mon âme, profondé-

» ment occupée, éprouvait aussi les mouvemens
» attachés aux passions; je portais dans ces lieux
» enchantés les larmes brûlantes de l'inquiétude qui
» me dévorait......... J'allai à Avignon, j'y portai une
» profonde mélancolie qui naissait des circonstances,
» et je cherchai comme de coutume mes distractions
» dans la nature et l'occupation. Je me hâtai d'aller
» voir Vaucluse. Le caractère de douleur qu'ont les
» rochers éraillés, les sombres teintes des mousses,
» le chant rare des oiseaux solitaires, tout convenait
» à mon âme, tout m'attachait à ces lieux et na-
» turellement les accens de Pétrarque mêlaient à ce
» tableau quelque chose de ce fanatisme passionné
» qui grave les émotions dans les plus profonds replis
» du cœur...... »

Avant de quitter Nîmes, Madame de Krüdener avait eu une émotion assez vive. Sa belle-fille se promenant un jour avec sa gouvernante, le peuple la prit pour une anglaise à cause de sa robe blanche et de son petit chapeau. Aussitôt un attroupement se forma, et Mademoiselle de Krüdener n'eut que le temps de se réfugier dans une maison voisine sous la protection de quelques ouvriers protestans qui l'avaient vue à une prédication du désert. La maison fut assaillie à coups de pierres. L'émeute apaisée, les magistrats firent faire des excuses à Madame de Krüdener, mais cette expérience des inconvéniens de la promenade l'avait décidée à se rendre à Avignon.

A son retour à Montpellier, elle y trouva le comte Adrien de Lézay-Marnesia, frère de la comtesse de Beauharnais, attiré par son goût passionné pour la botanique. Il venait fréquemment chez Madame de Krüdener.

Souvent la conversation roulait sur l'influence des passions. Mademoiselle Piozet, dont la tête était passablement romanesque, ne restait point en arrière lorsqu'il s'agissait d'exalter l'énergie qu'elles donnent au caractère en certains momens. Son élève admise à ces entretiens voulut lui prouver qu'elle en faisait son profit. Un jour que Mademoiselle Piozet insistait plus que de coutume sur la tiédeur de son zèle à l'étude, elle accourt triomphante et lui dit :

— « Oh ! je sais maintenant ce que je vais faire, et je serai bien vite corrigée. »

— « Vraiment et que voulez-vous faire ? »

— « Je vais prendre une passion pour Monsieur de Lézay. »

— « Mais à quoi bon ? pourquoi cela ? » reprend la gouvernante un peu ébahie ?

— « Mais vous voyez bien que mon indolence me fait toujours oublier mes bonnes résolutions. Si j'ai une passion pour M. de Lézay, je serai plus constante dans la crainte de lui déplaire. »

— « Et si la passion devenait plus forte et vous rendait malheureuse ? »

— « Oh ! cela ne sera pas, quand je serai corrigée

je n'aurai plus de passsion, car je n'en aurai plus besoin. »

Mademoiselle de Krüdener, prise au mot, se vit doubler toutes ses tâches sans oser se plaindre, quoiqu'intérieurement, elle trouvât le fardeau de sa passion un peu lourd; aussi salua-t elle comme le jour de la délivrance, celui où Madame de Krüdener partit pour Barèges.

Le comte de Lézay, Madame de Lobkoff, le comte Pouschkin et M. de Gaudot son gouverneur, le marquis et la marquise de Livron, le duc de Fleury, le duc et la duchesse de la Force devinrent bientôt la société habituelle de Madame de Krüdener. Avec eux, elle faisait de fréquentes excursions à Saint-Sauveur, à Gavarnie, au Pic du Midi et dans la vallée de Campan. Le soir on se réunissait chez elle ou chez Madame de Lobkoff. Madame de Krüdener était la reine des eaux de Barèges et y exerçait sans partage le frivole empire de la mode. Un jour elle fit la fortune d'un marchand de mouchoirs de Barèges, parce qu'il lui prit fantaisie d'en acheter un qu'elle noua négligemment autour de sa tête. Dès le lendemain, toute la pacotille était vendue, et le marchand venait exprimer sa reconnaissance à Madame de Krüdener, croyant qu'elle l'avait vivement recommandé. Sa santé s'était complètement affermie et elle évitait avec soin les veilles et le salon de danse; cependant un soir, s'étant laissée entraîner, elle accepta de jouer

avec le duc de La Force à un jeu de hasard. Elle y gagna vingt mille francs qu'elle eut tant de peine à perdre, que dès-lors elle cessa de jouer.

Au milieu de ces distractions, Madame de Krüdener n'avait pas renoncé à ses projets de lecture. Souvent elle emportait dans ses courses un volume favori. Un jour elle lut à ses compagnons Paul et Virginie. La beauté du paysage, l'air pur de la montagne, et l'affection qu'elle avait pour l'auteur avaient donné à sa voix un charme pénétrant qui électrisa son auditoire. Elle en rapportait toute la gloire à Bernardin de S.t-Pierre. « Non, vous n'auriez pas été insensible à cet as-
» cendant, à ce pouvoir avec lequel votre génie
» maîtrisait les âmes, à ces élans qui vous rendaient
» hommage, et à ces larmes qui coulaient de tous
» les yeux. »

Au retour de la promenade, par une magnifique soirée de juillet, quelqu'un exprima vivement le regret de n'en pouvoir profiter plus long-temps. Une course à Luz est proposée. « Il était tard; il fallait
» y passer la nuit; la route était mauvaise. On en
» causerait à Barèges. » Telles furent les objections de Madame de Krüdener qui, entraînée plutôt que convaincue, finit par céder. Après le thé l'on se mit en route. Il était près de minuit quand la troupe joyeuse réveilla par ses cris les habitans de Luz. Le paisible aubergiste crut accueillir des émigrés qui cherchaient à passer en Espagne, ce qui excita encore la gaieté. On

ne dormit guère comme de raison, et l'on fit à Barèges, au point du jour, une entrée bruyante qui y rencontra d'impitoyables détracteurs. La satire s'attacha surtout à Madame de Krüdener et lui fut d'autant plus pénible que la jeune marquise de Livron complice de la course de Luz, fut complètement épargnée. Il est vrai que Madame de Livron tout occupée de son mari et toujours entourée des siens, était parvenue à force de modestie à se concilier la bienveillance générale. Le comte de Lézay, qui avait fait une espèce d'herbier, dans lequel toutes les personnes de la société figuraient sous un nom de plante, l'avait distinguée par le nom de *Saxifraga*.

Les amis de Madame de Krüdener prirent sa défense et pour la dédommager de ces critiques, ils ne manquèrent pas d'exalter son indépendance et son manque de préjugés. Elle avait trop de penchant à les croire pour ne pas se persuader que les règles qui la contrariaient n'étaient que d'importunes barrières et elle se crut libre de les franchir. Elle l'exprimait en ces mots : « Apportant dans le monde un caractère » bon et vrai, pourquoi se tourmenter d'opinions » qu'on n'a pas et de convenances qu'on ignore ? » Dès ce jour, le sentiment inné de ces convenances et la réserve prudente qu'elle était loin d'avoir perdue allèrent chez elle en s'affaiblissant.

CHAPITRE III.

1790. — 1792.

Retour à Montpellier. — Excursion champêtre. — Madame Ohanly. — Le comte Charles de Frégeville. — Départ ajourné. — M. Armand et Mademoiselle Piozet. — Séparation douloureuse. — Un protecteur dangereux. — Séjour à Paris. — Trouble de conscience. — Sophismes. — Lettre de Madame de Krüdener. — Remords. — Retour de Louis XVI de Varennes. — Départ pour Bruxelles. — Lettre de Madame de Krüdener. — Arrivée en Danemarck. — Maladie de M. de Frégeville. — Son départ. — Madame de Krüdener se rend à Riga. — Le général de Frégeville en 1841. — Lettre de M. de Frégeville à l'auteur. — Lettre de Madame de Krüdener. — Voyage à Pétersbourg. — Mort du conseiller privé de Wietinghoff. — Projets de réunion avec Madame Armand. — Lettre de Madame de Krüdener. — Visite d'Alexandre de Stakieff. — Émotion salutaire.

—

Madame de Krudener retourna au mois de novembre à Montpellier et y reprit ses excursions champêtres. Ayant un jour remarqué l'aspect riant d'une petite maison entourée d'un jardin, elle voulut quelque temps après y retourner, mais elle n'avait pas gardé un souvenir bien exact des lieux et eut infiniment de peine à la retrouver. Elle y parvient rendue de fatigue et veut y entrer pour se reposer. Elle frappe, personne ne répond. Elle frappe à plusieurs reprises. Une

femme âgée vient ouvrir et semble peu disposée à l'accueillir ; mais enfin touchée de l'intérêt et de la bienveillance de Madame de Krüdener, elle lui raconte que sa mère octogénaire, veuve d'un Irlandais dont la famille avait suivi les Stuarts en France, après avoir vendu son mobilier et ses ustensiles pour payer son boulanger, avait résolu de se laisser mourir de faim avec ses deux filles. Sans la visite de Madame de Krüdener il est probable que ce dessein se fût accompli. Madame de Krüdener, non contente d'avoir pourvu à leurs premiers besoins, persuada à M. de Lézay de louer une chambre chez Madame Ohanly dont l'existence fut ainsi assurée pour quelque temps.

Madame de Krüdener faisait les apprêts de son voyage en Danemarck, lorsque la nouvelle du passage de Madame de Lobkoff la retint à Montpellier. Elle avait rendu son appartement et pria M. de Lézay de la tirer d'embarras, en lui prêtant celui qu'il occupait chez Madame Ohanly. Dans cette retraite isolée, un de ses amis lui amena un jour le comte de Frégeville. C'était un homme du monde, officier de hussards, jeune, beau, séduisant. Il ne put voir Madame de Krüdener sans rêver sa conquête. Elle au contraire recevait ses visites sans trouble, sans embarras, comme une diversion à sa solitude et comme un incident que les apprêts d'un prochain départ rendaient plus insignifiant encore. On ne partit pas cependant; mille petits obstacles, une pluie qui survint au moment où

les voitures se chargeaient, l'approche de la mauvaise saison, bien d'autres motifs enfin, qui n'étaient peut-être que des prétextes, se présentèrent l'un après l'autre, et de délai en délai, l'hiver se passa à Montpellier. Nous n'oserions vraiment pas dire que Madame de Krüdener en fût trop contrariée. Le comte était devenu plus assidu chaque jour : il avait déclaré sa passion, et Madame de Krüdener, au moment de lui fermer sa porte, s'était arrêtée devant l'éternelle menace à l'usage des amans de tous les temps et à laquelle cèdent si volontiers les cœurs faciles, celle de se donner la mort. Après cette première faiblesse, il ne douta plus de l'empire qu'il exerçait sur un cœur trop accessible aux entraînemens de la coquetterie; ses instances redoublèrent et prirent un tel caractère de violence que Mademoiselle Piozet ne trouva plus dans son amitié les conseils de prudence dont Madame de Krüdener éprouvait plus que jamais le besoin. Sa présence était encore un frein pour son amie. Mais il arriva que Mademoiselle Piozet consentit à donner sa main à un M. Armand qui, depuis quelques mois, avait remplacé dans la maison le vieil abbé Famin. Il fallait alors penser à une séparation d'autant plus douloureuse pour Madame de Krüdener qu'elle apportait dans cette liaison plus de passion et d'enthousiasme. Le départ de Mademoiselle Piozet, en la plongeant dans une vive affliction, l'aurait laissée presque sans défense contre des assauts redoutables. Sentant la ré-

sistance lui devenir de jour en jour plus difficile, et avertie par les mouvemens désordonnés de son cœur du danger qu'il y avait à prolonger la lutte, elle avait compris la nécessité de la fuir à tout prix et quitta Montpellier. Mademoiselle Piozet l'accompagna jusqu'à Salon.

Mais l'effort suprême dont Madame de Krüdener attendait le salut, fut pour elle l'occasion même de la chûte. Plus prudente et pourquoi ne pas le dire? plus fermement décidée, elle eût caché sa résolution au comte. Il la connut et affecta de n'en point murmurer. Mais au moment des derniers adieux, il se présente brusquement à Madame de Krüdener. Ce n'est plus sa passion qui l'amène, ce n'est plus de lui-même qu'il parle, mais des périls qui attendent son amie dans le long voyage qu'elle entreprend à travers la France, sans protecteur, sans secours. L'anarchie menaçante, les troubles éclatant de toutes parts, la guerre civile imminente, tous ces obstacles sont de nature à effrayer une femme voyageant avec des enfans: M. de Frégeville est pressant, éloquent : quelque temps elle résiste. Mais contre des paroles empreintes d'un sentiment ardent que ne secondait que trop l'entraînement d'une imagination vive et romanesque, que pouvait une âme déjà à moitié vaincue, peut-être heureuse de donner à sa chûte une excuse plausible?

Nous l'avons dit, le faisceau des saintes affections et des devoirs austères s'était délié peu à peu dans

cette âme au souffle d'un monde corrompu. La pureté des pensées n'était plus là pour garantir celle des sentimens. En ce moment suprême, les séductions de la tendresse, les fascinations de la flatterie trouvèrent Madame de Krüdener désarmée; aussi fermant les yeux pour ne point voir l'abîme, elle s'y laissa glisser.

La conscience est un juge implacable. Les cœurs même les plus endurcis ne parviennent pas toujours à étouffer sa voix au milieu de leurs égaremens. Combien en est-il qui faibles et lâches, honteux de leur faute sans avoir le courage d'y renoncer, essaient de satisfaire par d'insolens sophismes à ce besoin d'estime de soi-même qui ne perd jamais son empire. On rencontre chez Madame de Krüdener plus d'une trace de ce symptôme à la fois triste et consolant.

« Il y a des langueurs de l'âme, » écrivait-elle plus tard, « qui la rendent si mélancolique, qu'elle se jette » dans une forte passion comme on se jette dans la » rivière au plus fort de l'accablement d'un jour » d'été. »

En réponse à une question de Madame Armand, qui prenait en pitié cette pauvre âme troublée, elle lui disait : « Vous me demandez si je suis heureuse ! » Oui, je le suis, et comme si je ne l'ai jamais » été de ma vie. »

Hélas ! sous le voile de ses protestations on ne sent que trop percer le mensonge qu'elle essaie de faire accepter à sa meilleure amie et dont elle vou-

drait se rendre elle-même la dupe. Madame de Krüdener, en effet, pouvait-elle oublier qu'il y avait au monde un être à qui la rattachaient des sermens qu'elle foulait aux pieds? Son souvenir la poursuivait au sein des enivremens fiévreux de sa liaison. C'est sans doute dans un de ces momens où la voix du devoir luttait en elle contre ces attaches, qu'elle se proposait comme terme moyen une de ces transactions misérables dont la morale d'une société frivole et relâchée ne s'accomode que trop souvent. « Je me » confirme de plus en plus, disait-elle, dans mon » idée de ne plus exister pour la société, mais de » me retirer dans le sein de ma maison : partout » où je serai, d'élever mes enfans, de conserver, » *si je puis*, ce cœur sans lequel il n'y a plus de » repos pour moi, de soulager les malheureux, » de graver quelques vertus dans le cœur de mes » enfans, de soigner la fortune de M. de Krüdener » et de l'environner de mes soins. Voilà ce que je » mettrai pour balancer le tort d'une passion qui fait » le sort de ma vie. (*) »

Le sort de sa vie! Elle avait presque dit le malheur. Et qui sait si le mot n'eût pas été plus vrai? Déjà, quoiqu'elle ne se l'avouât point encore, d'autres orages que ceux de la conscience troublaient le calme de son esprit. Les lignes que nous venons de citer

(*) Paris, juin 1791.

en contiennent la preuve discrète mais éloquente. Quel autre sens pouvaient avoir ces paroles *si je puis* quand elle parle d'un cœur sur lequel son seul désir est de régner sans partage. D'ailleurs elle confesse à Madame Armand « que quelques légers nuages » inséparables de la vie humaine, troublent pour » de courts instants leur vie. » Et elle se plaint de ce monde insensé « qui ne cherche qu'à corrompre » le bonheur partout où il le rencontre........ qui » n'offre jamais que des peines, des passions hu- » miliantes, un égoïsme flétrissant, et si rarement » une fleur au milieu de tant d'épines. »

Telle est l'histoire de toutes les passions qui sortent des règles du devoir. Le premier jour de délire écoulé, on n'en recueille qu'amertume au lieu des délices qu'on avait cru goûter. Le remords, les jugemens du monde et l'ingratitude de l'être à qui l'on a tout sacrifié sont les fruits ordinaires de ces criminelles erreurs. Madame de Krüdener était en proie à ces tourments de l'âme. Partagée entre le désir de retourner à Copenhague, où la rappelait son mari, et la volonté de rester unie à un homme qu'elle aimait malgré ses violences et ses emportemens, retenue d'ailleurs par le manque d'argent, elle prolongea son séjour à Paris.

C'est à cette époque qu'eut lieu la fuite du roi à Varennes. Elle vit le malheureux Louis XVI ramené captif dans sa capitale au milieu des malédictions de

la foule. Liée avec Madame de Korff, dont le roi avait pris le passe-port pour son voyage, elle craignit d'être nécessairement enveloppée dans des mesures de surveillance. A ces craintes personnelles se joignit celle de voir partir M. de Frégeville, rappelé à son régiment. Sa tête en fut presque égarée de douleur; et ses terreurs apaisées, son départ eut plutôt l'air d'une évasion lorsqu'elle quitta Paris. M. de Frégeville l'accompagnait vêtu en laquais. Aristocrate, émigrant, déserteur, il avait dû, pour échapper à une arrestation, se cacher sous ce déguisement. Avec lui, Madame de Krüdener arriva jusqu'à Bruxelles, où son argenterie fut arrêtée, ce qui l'empêcha pendant un grand mois de continuer son voyage.

A mesure qu'elle approchait du but, ses appréhensions grandissaient. Elle avait trompé M de Krüdener en lui dépeignant son compagnon de voyage comme un protecteur parfaitement convenable à tous égards. Elle résolut de lui désobéir en ne se séparant pas du comte à Hambourg comme son mari l'avait exigé. Elle s'apprêtait à lui confesser hautement toute la vérité :

« J'avouerai ce sentiment dont rien ne peut me » détacher. Je le soutiendrai avec toute l'énergie de » mon caractère, même à celui qui pourrait avoir » droit de me blâmer. » Je lui dirai. « Toute mon » amitié est à vous, toute ma vie sera donnée pour » vous servir, mon cœur est à lui, je suis fière de

» l'avoir pu sentir ainsi, et rien au monde ne m'y » fera renoncer. »

Toutefois, quelqu'aguerrie qu'elle fut par de constans efforts, elle sentait faiblir son audace à la pensée d'une rencontre prochaine.

Pour la retarder, elle s'arrêta à Cassel, à Hanovre, à Hambourg, mais il fallait pourtant arriver. L'entrevue redoutée eut lieu au Belt. La douleur de M. de Krüdener en entendant sa femme lui déclarer que le lien conjugal était rompu, fut pleine de dignité, et les torts de sa femme en furent encore aggravés. Au mépris des injonctions de son mari, elle voulut recevoir les visites du Comte. Déchirée par le remords, en butte au mépris mal déguisé de tous ceux qu'elle rencontrait, elle traînait la plus misérable existence lorsque celui auquel elle avait tout sacrifié tomba malade. Rien ne peut donner l'idée des angoisses qui l'assaillirent pendant les jours où il fut en danger. Quand elle fut hors d'inquiétude, elle sollicita son divorce : son mari ne voulut pas y consentir (*), mais il l'autorisa à se rendre à Riga auprès de sa mère, selon le désir qu'elle en avait exprimé. M. de Frégeville l'accompagna et la quitta à Berlin pour rentrer en France et s'associer aux premières victoires des armées Françaises. Il se jeta

(*) M. Mahul a cru au divorce qu'il place en 1791 et M. Schnizler se contente de dire que Madame de Krüdener fut renvoyée à ses parens; ni l'une ni l'autre de ces assertions n'est exacte.

dans les dangers avec cette résolution que donne le dégoût de la vie, parvint rapidement au grade de lieutenant-colonel, puis de colonel; il était général de division en 1800. Mais gâté par le monde plus encore que par la gloire, il ne sut pas toujours dominer ses passions et en porta souvent la peine.

Cinquante ans s'étaient écoulés depuis les adieux de Berlin, lorsque je rencontrai, à Paris, le général marquis de Frégeville, usé par les combats, courbé vers la tombe, bien différent du jeune hussard de 1791; c'était dans le salon si animé de Madame la comtesse P...., qui avait la bonté de me nommer quelques-unes des notabilités présentes.

— « Vous connaissez Champollion, me dit-elle, c'est » lui qui cause avec le général Frégeville. »

— « Le général Frégeville, m'écriai-je, sauriez-» vous me dire s'il a été en relation avec Madame » de Krüdener? »

Je n'avais pas eu le temps de m'étonner de la promptitude de mon exclamation, lorsque Madame P.... se tournant vers une dame assise à sa droite, lui répéta ma question. « Hélas! oui, sans doute, » répondit celle-ci avec tristesse. — C'était sa fille.

Je fus présenté au général. Je le vis plusieurs fois, et toujours s'attendrissant au souvenir de Madame de Krüdener. Je m'étais imposé une entière réserve sur des faits qui pouvaient humilier un vieillard, mais les prières si souvent offertes par Madame de Krüdener

depuis son retour à Dieu, pour les complices de ses fautes, me revenaient souvent en mémoire. Je parlai au général de mes études sur cette vie sanctifiée par la repentance, ainsi que des espérances et des joies célestes qui avaient couronné cette existence si mondaine. Il écoutait en silence. Je lui écrivis sur le même sujet une lettre qui motiva la réponse suivante :

Paris, 19 mars 1841.

« C'est avec beaucoup de reconnaissance, Monsieur,
» que j'ai reçu les adresses que je vous avais prié de
» m'envoyer et les détails qui touchent à la vie
» agitée, mais si bien parsemée de tant de qualités
» supérieures et de vertus de cette femme célèbre
» que j'ai connue, et je puis dire, pour mon compte,
» vénérée. L'hommage pur que je lui ai adressé à fait
» long-temps le bonheur de ma vie, et j'ai bien
» regretté de ne pas l'avoir vue dans ces moments
» où elle s'était dévouée à éclairer le genre humain
» sur ses véritables intérêts, savoir qu'on ne peut
» espérer dans ce monde de bonheur qu'en suivant
» les préceptes du livre divin que Jésus-Christ nous
» a laissé. J'ai été très heureux, Monsieur, de faire
» votre connaissance et d'avoir pu m'entretenir avec
» une personne qui avait su apprécier celle qui nous
» inspire tant de regrets, mais hélas! ces con-
» naissances ont la douleur de ne pouvoir être que
» passagères, je vous prierai cependant de per-
» mettre que je puisse encore causer avec vous, et

» conserver l'espoir de vous retrouver dans votre bon
» pays, etc?..... »

Cependant Madame de Krüdener avait recouvré chez sa mère un peu de cette tranquillité d'âme qu'elle avait perdue dans les orages du cœur. « J'ai
» passé deux mois en Danemarck comme en enfer,
» écrivait-elle à Madame Armand. Dieu soit loué,
» me voilà hors de ce funeste pays! » Elle soupirait toujours après le repos et la retraite dans la liberté et répandait cette vague mélancolie qui lui était habituelle dans ses lettres à son amie.

« J'ai mérité plusieurs de mes maux, les autres
» sont donnés par un Dieu de bonté dont la main
» prépare au centuple les récompenses. Ah! j'ai joui
» des douceurs des passions, il fallait aussi en sentir
» les épines!

» ..... Abstraction faite de la faiblesse, et la fai-
» blesse tient à l'humanité, mon âme est tranquille
» et mes vœux sont modérés Ils se bornent à une
» vie simple et coulée près de la nature. Ma santé
» rétablie une fois, ou meilleure, je vivrai pour mes
» enfans, aussi pour M. de Krüdener, pour lui en-
» lever quelque souci et embellir sa vie, c'est mon
» devoir.

» J'ai beaucoup souffert mais j'en bénis Dieu : j'ai
» beaucoup gagné, beaucoup appris pour mon bon-
» heur à venir........... Plus de correspondan-
» ces inutiles, de vanité superflue, de coquetterie

» fatigante ou de désirs trop vifs de réussir. *J'ai* » *brillé*, je ne veux plus des succès ni des tourmens » de cette brillante société. Je serai loin de la per- » fection, mais je ferai moins d'écoles..... Je n'avais » pas d'expérience, mon âme tenait trop forte- » ment à la vanité......

(*) « ... Je me reproche souvent mes vivacités, vous » me trouverez changée à mon avantage. Les souffran- » ces corrigent, et je rends grâces à Dieu de m'avoir » fait tirer par sa grace de cet hiver une salutaire » leçon. Ah! ma chère amie, que je suis corrigée » des erreurs de la vanité! Combien je languis après » une vie utile et douce, loin des convulsions de la » société.....

» J'ai passé presque tout le temps de mon séjour » ici dans une profonde mélancolie. Ma tête affectée » par des nerfs très-malades, ne pouvait, dans les » premiers temps, penser à la France sans pleurer, » et je ne peux même à présent voir la société. » Dévorée par une passion que le malheur a éprou- » vée, très-malade de crampes, mon cerveau très- » affecté, tel est le tableau de mon séjour ici; mais » un Dieu de bonté m'a fait retirer de grandes le- » çons du passé.....

» Ma mère me comble de tendresse et de soins; » ah! je n'ai jamais connu assez toute sa tendresse;

(*) Riga, 11 mai 1792.

» je suis partie trop jeune, j'étais trop timide.
» Quelle excellente mère! et mon père aussi; qu'il
» est bon et tendre! Je ne l'ai pas encore vu; il
» est à Pétersbourg; je désire bien le revoir, et j'es-
» père que ce sera bientôt. »

Elle le revit, en effet, au commencement de juin 1792; mais elle ne jouit pas long-temps de cette douce réunion. M. de Wietinghoff tomba malade peu de jours après l'arrivée de sa fille à Pétersbourg. Elle s'établit au chevet de son lit et lui prodigua les soins les plus tendres avec ce dévouement légitimé et sanctifié par le devoir dont elle avait ignoré jusqu'alors les douceurs. La maladie de M. de Wietinghoff était mortelle : il expira dans les bras de sa fille.

La mort d'un père est toujours une immense perte, mais pour Madame de Krüdener surtout, cette perte était irréparable. Nul ne pouvait comme lui la couvrir de cette protection auguste dont elle avait besoin pour supporter et les justes reproches de ses amis et les dédains d'un monde aussi impitoyable dans ses jugemens que relâché dans ses principes. Elle le sentit et chercha encore auprès de Dieu ces consolations qu'il ne refuse jamais au cœur brisé. « Dieu
» m'a soutenue, écrivait-elle, la religion a adouci
» mon amer chagrin et mon cœur plus que jamais
» cherche la solitude et l'éloignement du monde. »

Depuis son départ de Copenhague, Madame de

Krüdener était pressée du désir de se réunir à Madame Armand et la sollicitait avec instance de venir la joindre. Elle en sentait le besoin pour l'éducation de sa fille, dont sa santé délabrée ne lui permettait point de s'occuper. Tous ses plans étaient subordonnés à cette réunion dont elle savourait d'avance tous les charmes, et avec son amie elle était prête à vivre partout.

» Je vous écris d'un petit jardin de mon frère, où
» je ne viens jamais sans prier Dieu qu'il m'accorde
» une petite retraite en Suisse ou ailleurs, avec vous.
» Quelques poules, des fleurs, des fruits, une vache,
» une petite table, où je vous verrai prendre votre
» café, nos enfans, puis de l'ouvrage, des livres, le
» lac de Genève, un droschki, voiture que vous aimez.
» Voilà comme nous serions, travaillant comme des
» fermières, faisant du bien, supportant avec rési-
» gnation les maux de la vie, et toujours bénissant
» le bienfaisant auteur de la nature de tout ce qu'il
» nous envoie.....

» Si vous saviez comme ces peines m'ont fait du
» bien! Le besoin de conquêtes, le délire de la va-
» nité, tout s'est fondu dans une tranquille quiétude
» de l'âme à cet égard. (*) »

C'était déjà un progrès dans la voie du relèvement que cette quiétude de l'âme et ce regard à Dieu.

(*) Pétersbourg, 16 juillet 1792.

Elle y fut affermie par une rencontre imprévue qui réveilla tous les souvenirs de son heureuse jeunesse. Frappé comme elle dans ses affections de famille, Alexandre de Stakieff, en grand deuil de sa mère, désira voir Madame de Krüdener. Les plus poignantes émotions l'avaient tenu jusqu'alors éloigné d'elle. En apprenant le coup qui l'avait frappée, il accourt... Pour exprimer les sentimens qui brisent son cœur, il ne trouve que des larmes..... Que se passait-il en lui ? Que s'était-il passé en elle ? Le prisme à travers lequel ses souvenirs n'avaient cessé de lui montrer cette chaste figure, s'était brisé en un instant Elle comprit qu'elle avait elle-même rompu le charme et renversé l'idole, et le sentiment de sa déchéance fut pour elle l'initiation au repentir.

CHAPITRE IV.

1792. — 1800.

Madame de Krock. — Embarras de M. de Krüdener. — Noble résolution de Madame de Krüdener. — Rapprochement. — Lettres de Madame de Krüdener. — Riga. — Arrivée à Berlin. — Départ pour Leipsick — Lettre à Bernardin de S.t-Pierre. — Style épistolaire de Madame de Krüdener. — Voyages en Allemagne. — Retour à Riga, en 1794 — La société de Riga et Madame de Krüdener. — Séjour à Kosse. — La langue Esthonienne. — Le comte de Stackelberg et Catherine II. — Les serfs Esthoniens. — Retour à Riga. — Départ pour la Suisse. — La société de Lausanne. — Course à Genève. — Passage du général Bonaparte. — La danse du schall, décrite par Madame de Staël. — M. Quirin de Cazenove. — Invasion de la Suisse par les Français. — Schoenhoff. — Hommage aux Suisses et à l'Avoyer Steiger. — L'abbé Becker. — M. de Krüdener est nommé ambassadeur à Madrid, puis à Copenhague — Réunion à Munich. — Mademoiselle Juliette de Krüdener. — Lettre de Madame de Krüdener. — Dresde. — La comtesse de Wattsdorff. — Séjour à Tœplitz. — Départ pour Berlin. — Les maximes improvisées.

MONSIEUR et Madame de Krüdener vivaient séparés à Pétersbourg, où Madame de Wietinghoff avait rejoint sa fille ; mais ils avaient quelques relations communes et entr'autres Madame de Krock. C'était une femme d'esprit, vive et pleine d'imagination ; c'est elle qui répondait plus tard à Madame de Krüdener qui lui conseil-

lait de chercher dans la prière un remède aux désappointemens et aux épreuves de cette vie. « Comment voulez-vous que je prie encore; j'avais demandé à Dieu de me faire gagner à la loterie, et il ne l'a pas fait! » Combien, sans s'en douter, n'ont pas mieux compris le but de la prière et se retirent avec dépit quand Dieu leur refuse le bien qui les perdrait!

Madame de Krock s'était trouvée à Paris en même-temps que Madame de Krüdener qui lui demandait souvent des nouvelles de son mari. Un jour, elle lui fit sa question accoutumée : « Vous avez vu M. de Krüdener, comment l'avez-vous trouvé?

— « Assez bien, mais préoccupé; je l'ai pressé, tourmenté, et j'ai fini par comprendre qu'il est dans un assez grand embarras pour vous rendre votre fortune et pour mettre ordre à ses affaires, toujours dérangées par les sacrifices qu'il a faits pendant son ambassade de Suède. »

Madame de Krüdener ne fit aucune réflexion et changea d'entretien : le lendemain elle se rend chez M. de Krüdener, et sans lui laisser soupçonner qu'elle connût son embarras financier, elle se jette à ses genoux, s'humilie, demande son pardon et se déclare prête à le suivre partout ailleurs qu'à Copenhague dont les souvenirs du passé lui rendraient le séjour trop amer. M. de Krüdener, touché de la spontanéité de cette demande, l'avait accueillie et d'accord avec elle,

il décida qu'elle se rendrait à Berlin pour y soigner sa santé.

Le désir de réparation, le regret d'être éloignée de son fils, avaient eu une grande part dans le retour de Madame de Krüdener, mais si son amour-propre trouva quelque satisfaction dans l'élan généreux qui la poussa à confesser ses fautes, nous ne saurions nous en étonner. Elle se flattait que ce premier pas dans la carrière du devoir et du sacrifice était un commencement de guérison, et elle avait pour s'y affermir une immense confiance dans l'affection de son amie. Elle le lui exprimait sous mille formes dans ses lettres dont voici quelques fragmens :

« Riga, 1.er Octobre 1792.

» Avec quelle impatience ma chère, ma meilleure
» amie, j'attends de vos nouvelles. Qu'il me tarde
» surtout d'avoir votre décision sur la proposition d'où
» dépend en si grande partie mon bonheur. Oh !
» mon amie, qu'il me tarde de vous serrer dans mes
» bras, que j'ai besoin de votre douce indulgence,
» de vos soins ! Que je serais à plaindre si vous ne
» *m'entouriez* pas, amie chère et bien-aimée.......

» Depuis trois jours je suis à Riga, j'ai eu l'inex-
» primable douceur d'embrasser mon fils. M. de
» Krüdener est resté à Pétersbourg, mais je l'attends
» dans une quinzaine. Nous partirons ensemble. Je
» pars à peu près seule pour Berlin, où sans perdre
» de temps il faut que je me mette entre les mains

» d'un bon médecin, car tous les autres médecins
» disent que si je négligeais cet hiver, ils douteraient
» de ma guérison qui est encore à espérer mainte-
» nant. J'ai un engorgement à la rate, j'ai eu une
» forte coqueluche, ma poitrine est faible et je suis
» vraiment bien malade, mais Dieu me fera la grâce
» de me remettre, je vivrai avec mon amie, soignée
» par elle, corrigée de ma trop grande vivacité, je
» serai plus pour son bonheur.......

» Quant à vous, mon amie, vous voyez que notre
» contrat est pour la vie. Ne nous séparons plus,
» chère et bien-aimée amie. Ah! partez sur le champ.
» Il me faudrait des volumes pour vous peindre Paul
» et le charme de son caractère. Tout l'esprit de son
» âge et saillant dans tous les âges lui est propre....»

« Riga, 25 Novembre 1792.

» Quel moment vous m'avez donné, excellente et
» bonne amie. Par la lettre que j'ai reçue hier, j'ap-
» prends que vous êtes partie! J'ai l'espoir de vous
» serrer dans mes bras, dans peu! J'ai l'espoir de
» ne plus vous quitter! d'être toujours avec ma
» meilleure amie. Concevez-vous mon bonheur? Ah!
» mon Dieu! exaucez ma prière, faites que je la
» revoie cette amie si chère...... »

« Riga, 20 décembre 1792.

» Chère et respectable amie, j'ai reçu hier la
» lettre qui m'annonce votre arrivée à Berlin. Oh!
» mon amie, concevez par votre cœur les sensations

» du mien. Après l'affreuse distance qui nous a sé-
» parées, il n'y a plus qu'un pas entre nous. Je prie
» Dieu qu'il m'accorde la grâce de vous serrer dans
» mes bras et pour toujours ! Ah ! je ne vous quit-
» terai plus jamais. Il ne m'est plus possible d'y
» songer seulement.....

» ... Sophie reste ici chez la sœur de mon mari. J'ai
» vu le pauvre Stakieff à Pétersbourg ; il est maladif
» et bien triste.....

» ... Que je me réjouis de nos lectures. Ah ! ma
» chère amie, quel changement s'est fait en moi !
» Comme je suis mieux ! Sûrement l'espoir de vous
» revoir y a beaucoup contribué et la vue de mon
» fils et l'espoir de sortir de ce climat où mes cram-
» pes me faisaient tant souffrir. A présent que je ne
» souffre presque pas depuis deux mois, le pays ne
» m'afflige plus autant. Vous savez avec qu'elle ten-
» dresse j'aime ma mère et combien j'ai de raisons
» pour l'aimer ; je ne puis songer sans beaucoup de
» douleurs à la quitter, ainsi que mes bonnes
» sœurs..... Oh ! ma mère, mon incomparable mère,
» pardonnez à votre fille si elle peut désirer de vous
» quitter ; mais le malheur, la terrible mélancolie
» que j'ai éprouvée, avaient presque aliéné ma raison,
» et le désir de rétablir entièrement ma santé, ce
» bien si précieux, m'excuse..... »

La coqueluche de son fils la retint encore plusieurs jours. Le 13 janvier 1793, elle se croyait près

de partir et annonçait son départ pour le lendemain. L'espérance de revoir son amie l'avait presque guérie. « .. . Je parle aussi haut que les autres per-
» sonnes sans tousser, je mange, mon pouls qui
» n'était jamais naturel est bon. Dieu me fera la
» grâce de me conserver ce bon état. Jugez de ma
» reconnaissance et de mon bonheur, puisque j'étais
» préparée à traîner une vie languissante selon toute
» apparence et qu'on m'avait prédit de terribles
» maux. Oh ! mon amie, remerciez avec moi le
» Dieu de bonté et de miséricorde. »

Quatre semaines s'écoulèrent encore avant la réunion si ardemment désirée. Le 8 février, Madame de Krüdener arrivait à Berlin.

Elle avait, enfin, retrouvé son amie; elle touchait à ce bonheur si rêvé. Mais le bonheur ici bas, ce n'est souvent qu'un fantôme qui s'évanouit dès qu'on veut le presser.

Heureuse de sa retraite qui la délivrait du souvenir de ses dernières agitations, Madame de Krüdener avait espéré rester complètement ignorée à Berlin. Sa santé lui faisait une nécessité de fuir le monde, mais le baron de Krüdener n'avait pu éviter d'aller faire sa cour aux princes et aux princesses, ni d'en recevoir des invitations. Madame de Krüdener se dispensa des présentations et dîners de la cour; mais elle ne put esquiver de même les petites réunions improvisées exprès pour elle chez la princesse de Sacken, le comte

de Schullembourg et le comte de Nesselrode. En vain, chacun se mit en frais de politesse et d'amabilité pour lui plaire. C'était du repos, de la solitude qu'elle demandait. Au bout de quinze jours, la fatigue la prit si fortement, qu'elle supplia son mari de la conduire à Leipsick, où il la laissa pour retourner à son poste.

Madame de Krüdener habitait à Leipsick une maison agréable donnant sur un grand jardin. Outre M. et Madame Armand qui l'accompagnaient, elle y retrouva d'anciennes relations et des émigrés français qu'elle avait connus dans l'opulence et dont elle déplorait et aurait voulu soulager l'infortune. Privée depuis longtemps des lettres de Bernardin de S.t-Pierre, elle l'invita à rompre un silence qui l'inquiétait. Elle lui racontait en peu de mots ses souffrances, s'informait de son état et le pressait de venir la joindre en Suisse. Nous ne reproduirons pas cette lettre souvent réimprimée, où se rencontrent des incorrections bien excusables chez une étrangère, mais non cette prose lâche, flottante, décousue, sans nul souci de la publicité qui caractérise les lettres à Madame Armand. L'idée qui se fait jour comme elle peut et qui pose le pied plus ou moins gauchement dans la phrase sans craindre d'en déranger le pli, le cri de l'âme qui pleure et qui espère, qui souffre et qui se réjouit, y fait place à un sentimentalisme guindé. Ce n'est au fond qu'une épitre de l'auteur futur

de Valérie à l'auteur de Paul et Virginie. Cette observation faite une fois pour toutes, s'applique à toute la correspondance de Madame de Krüdener, comme à sa manière d'être. La gêne et la préoccupation d'elle-même l'empêchaient d'être elle-même et jamais elle n'atteignit à ce naturel qui n'est que l'habitude ou l'art de poser poussé à la perfection.

Le bruit de la vie de Madame de Krüdener pendant les années 1793 et 1794, semble étouffé par les événemens si graves qui agitaient l'Europe. Ce que nous savons, c'est qu'avec le rétablissement de sa santé, le besoin d'émotions vives, le monde et son cortége de misères morales, avait repris tout son empire sur Madame de Krüdener. Une correspondance très-intime de M. de Krüdener à cette époque ne mentionne jamais sa femme. Qu'il nous suffise de dire que son fils ayant été malade, au mois de juin 1793, elle le renvoya à Copenhague; qu'elle projetait un voyage en Suisse qui ne put s'effectuer, et qu'elle fit en Allemagne plus d'une excursion et un séjour à Wurtzbourg. M. et Madame Armand l'ayant quittée, nous la retrouvons à Riga chez sa mère à la fin de l'année 1794.

La société de Riga était alors partagée en petite et haute noblesse et celle-ci se divisait encore en société Anglaise et société Russe. Cette dernière, dans laquelle on jouait gros jeu, avait son rendez-vous ordinaire chez le Gouverneur et chez Madame de

Wietinghoff tandis que les vieilles excellences et les douairières avaient leur quartier-général chez Madame de Mayendorff, belle-sœur de Madame de Krüdener. Deux fois par mois, ces diverses coteries se rencontraient mais sans jamais se mêler. La comtesse Brown et sa mère étaient les seules personnes chez lesquelles Madame de Krüdener eût consenti à se montrer, et encore de si mauvaise grâce que chacun en faisait la remarque. Autant sa sœur, la comtesse Brown, était occupée des plaisirs de la société et savait se concilier tous les âges par ses égards et ses prévenances, autant Madame de Krüdener se gênait peu de manifester son antipathie pour Riga et ses plaisirs; aussi la regardait-on dans la société comme une personne *propre à peu de chose et bonne à rien*, et l'on se disait en confidence que sa famille eût fort bien fait de la mettre aux petites maisons.

Pour se soustraire à la gêne et à l'étiquette de cette vie, Madame de Krüdener avait lié connaissance avec quelques personnes aimables de la seconde société, qu'elle admettait familièrement chez elle. La coterie aristocratique en montra un mécontentement qui mit le comble à l'ennui de Madame de Krüdener; elle n'avait de jouissances réelles que les jours où Madame de Mayendorff venait dîner chez Madame de Wietinghoff avec Mademoiselle Sophie de Krüdener. Avec sa fille et sa belle-fille, elle redevenait enfant et s'amusait comme un enfant. Alors donnant carrière à

son imagination et aux rêves enchanteurs du passé, elle leur rappelait assez imprudemment les charmes du soleil du midi. Sans trop s'embarrasser de leur inspirer contre leur patrie les préventions qui la rendaient elle-même si malheureuse, elle ne se gênait point de faire entre le climat des Pyrénées et celui de la Livonie des comparaisons peu avantageuses à celle-ci. Toute sa spontanéité se manifestait librement dans ces entretiens.

Au mois d'octobre, Madame de Krüdener se rendit à Kosse, terre seigneuriale qui lui appartenait depuis la mort de son père. Une maison entourée de trois lacs communiquant entre eux ; dans l'un de ces lacs aux rives riantes, une île couverte de grands arbres ; tout près de là une colline à pic, couronnée d'antiques sapins ; et plus loin une autre colline d'où l'on découvre une vue magnifique, célèbre dans tout le pays ; telle était la terre de Kosse, où Madame de Krüdener allait se retremper dans la contemplation d'une nature pittoresque et sévère qu'elle savait admirer.

La terre de Kosse, dans le gouvernement de Werro en Livonie, est habitée par une population d'Esthoniens. Leur langue est bornée et assez différente de la langue lette. Un jour l'impératrice Catherine II, discourant dans son cercle intime sur la douceur des langues, les uns exaltèrent l'Italien, d'autres le Grec :

« Il en est une autre que vous oubliez, dit le comte

» de Stackelberg ; elle est pourtant douce et mélo-
» dieuse. Dans cette langue, ces mots bien simples :
« Passez le pont, » se disent : taïzé, taïzé se lé
» hullah ! »

— « C'est charmant, c'est délicieux, s'écria l'im-
» pératrice. C'est plus doux que l'Italien. » Taïzé,
» taïzé se lé hullah ! » Et dans quelle langue se trou-
» vent ces mots ? »

— « Dans la langue Esthonienne, reprit le comte.»

L'Esthonien s'adressant à son maître ou à sa maîtresse lui dit : « Zénighé lelé koungué : Zénigué
» lela mate : Grand et doré maître, grande et dorée
mère. »

Au temps où Madame de Krüdener se rendit à Kosse, lorsqu'une dame impatientée donnait un soufflet ou des coups de bâton à son domestique, celui-ci baisait le bas de sa robe en disant : « Merci ma dorée » mère ! » Il témoignait ainsi sa reconnaissance de la faveur qu'elle lui accordait en le châtiant elle-même. Madame de Krüdener sut mieux la mériter. Elle n'avait jamais vu de près ses paysans, dont elle ne parlait pas la langue, mais elle travailla avec zèle à leur développement; fonda, dota des écoles et introduisit à Kosse l'inoculation. Elle fit plus, en recevant chez elle, parens, enfans, nourrices, pendant tout le temps nécessaire pour garantir le succès de l'opération.

Une portion considérable de ses revenus furent

affectés à d'autres améliorations qui lui attirèrent les bénédictions des habitans de Kosse. Après un séjour à Riga, Madame de Krüdener en repartit au printemps de 1796, s'arrêta en diverses villes d'Allemagne, et après avoir passé quelque temps avec son fils et son mari, elle se rendit à Lausanne qu'elle atteignit au mois de décembre. Un respectable et savant ecclésiastique, nommé l'abbé Becker, l'accompagnait. Elle s'était logée à la campagne de la solitude, dont le nom lui plaisait, mais d'où le froid la chassa, et elle s'établit alors aux Grottes, ancienne demeure de Gibbon, connue de tous les visiteurs de cette belle contrée.

Lausanne possédait à cette époque une société aussi agréable que distinguée. Mesdames de Montolieu, Necker, d'Arlens, de Polier, de Charrière, Vulliamoz, de Constant, de Polier de Bottens, y cultivaient les lettres avec des succès variés. Un grand nombre de Français émigrés apportaient dans la société cette gaieté vive que les plus grandes infortunes n'avaient pas le pouvoir d'émousser, et que n'altéraient point les plus dures privations. Madame de Staël venait de quitter Lausanne, dont elle avait gouverné et charmé la société, lorsque Madame de Krüdener y fit son apparition. Sitôt qu'elle vit sa cour se former et qu'elle eut trouvé devant qui étaler ses graces et son enjouement, tous ses projets de retraite et de studieux loisirs s'évanouirent. Briller, être flattée et admirée, devint,

comme jadis, son unique pensée, et elle abjura comme autant de fruits de l'ennui et des climats glacés de la Russie, tous les plans dont elle faisait un si bel étalage dans ses lettres à Madame Armand. Avec la santé, elle avait repris toute sa fraîcheur :

« Une physionomie ravissante ; un esprit facile et
» léger ; des traits mobiles, qui expriment toujours
» le sentiment et la pensée ; une taille moyenne et
» parfaite ; des yeux bleus, toujours sereins, tou-
» jours vifs, dont le regard pénétrant semblait vou-
» loir, comme disait si bien Diderot, traverser le
» passé ou l'avenir ; des cheveux cendrés retombant
» en boucles sur ses épaules ; quelque chose de
» neuf, de singulier, d'imprévu dans ses gestes et
» ses mouvements ; » tels étaient les avantages attribués à Madame de Krüdener par un de ses biographes.

Lorsque la fatigue des fêtes et des bals l'obligeait au repos, Madame de Krüdener partait pour Genève avec Madame Armand. Là, l'élégante ambassadrice redevenant *bonne femme* pour quelques jours visitait avec son amie de respectables bourgeoises qu'elle enchantait par sa gracieuse simplicité. Un livre nouveau venait-il à paraître, elle l'emportait à la Boissière, alors si belle et si fraîche ; la lecture et la solitude la charmaient et doublaient le prix d'une matinée de printemps. Son été se partagea entre Lausanne, Chamouny et Satigny, où elle fit

quelques séjours chez M. Dussaud, avec Madame Armand. Le dimanche 22 octobre 1797, elle y entendit un sermon de l'excellent pasteur Cellerier sur ce texte : *Revêtez-vous de la charité.*

Le 22 novembre, elle se retrouvait à Lausanne pour voir passer, à 1 heure du matin, Bonaparte partant pour la conquête de l'Italie. Le lendemain, elle donnait à souper, avec accompagnement de proverbes. Chaque jour, de nouveaux divertissemens s'improvisaient par ses soins ou en son honneur. Madame de Krüdener excellait dans la danse et surtout dans une danse figurée dont elle a donné la description dans Valérie. Elle se reconnaissait aussi dans la description que fait Madame de Staël de la danse de Delphine et revient avec complaisance sur cette peinture dans quelques lettres que nous citerons plus tard *.

* Voici la description de Madame de Staël :

« Jamais la grâce et la beauté n'ont produit sur une assemblée nombreuse un effet plus extraordinaire. Cette danse étrangère a un charme dont rien de ce que nous avons vu ne peut donner l'idée. C'est un mélange d'indolence et de vivacité, de mélancolie et de gaité tout à fait asiatique. Quelquefois, quand l'air devenait plus doux, Delphine marchait quelque pas la tête penchée, les bras croisés comme si quelques souvenirs, quelques regrets étaient venus se mêler soudain à tout l'éclat d'une fête, mais bientôt reprenant sa danse vive et légère elle s'entourait d'un schall indien qui, dessinant sa taille et retombant avec ses longs cheveux, faisait de toute sa personne un tableau ravissant.

» Cette danse expressive et pour ainsi dire inspirée exerce sur l'imagination un grand pouvoir; elle nous retrace et les idées et les

Mais plus elle se croyait sûre de produire tout l'enivrement causé par Delphine au bal de Madame de Vernon, plus elle craignait d'user l'admiration en la provoquant sans mesure. Un soir donc, chez Madame d'Arlens, elle se refusa au désir qu'on lui témoignait de lui voir exécuter la danse du schall : tandis qu'on s'empressait autour d'elle pour vaincre sa résistance, une autre Madame de Krüdener, vêtue comme elle, le cou nu et les cheveux flottans, entre dans le salon, se met à exécuter tous ses pas, ses gestes et ses fuites simulées aux grands applaudissemens de l'assemblée. Ils redoublèrent quand on fut parvenu à reconnaître M. Quirin de Cazenove. Madame de Krüdener applaudit de la meilleure grâce du monde, mais elle persista à réserver la danse du schall pour d'autres temps.

Ces divertissemens allaient d'ailleurs bientôt prendre fin. L'émigration française atteinte à Lausanne par l'orage révolutionnaire, se hâta de s'y soustraire. La révolution s'était acquis de chauds partisans dans le pays de Vaud; pour les aider à secouer le joug de Berne, l'armée française s'apprêtait à envahir la Suisse. Madame de Krüdener quitta Lausanne le 15 janvier 1798, accompagnée de l'abbé Becker et de

sensations poëtiques que, sous le ciel d'Orient, les plus beaux vers peuvent à peine décrire. Quand Delphine eut fini de danser, de si vifs applaudissemens se firent entendre qu'on put croire un moment tous les hommes amoureux et toutes les femmes subjuguées. »

M. de Vallin, émigré français, qu'elle avait connu à Leipsick, et dont l'amitié loyale ne lui fit jamais défaut.

Au mois de juillet, elle eut la douceur de passer quelques semaines avec son amie Madame Rilliet à Lindau, sur lès bords du lac de Constance. Mais la guerre menaçait de transformer la malheureuse Helvétie, en un vaste camp; il fallut dire adieu à ces lieux si aimés. Les calamités de la Suisse avaient vivement ému Madame de Krüdener; elles les a retracées dans un morceau sur le jardin de Schoenhoff, qu'elle visita de Toeplitz.

« .... A mesure que mon imagination » se reportait vers la Suisse, je m'enfonçais dans un » étroit vallon, où courent des eaux vives sur les- » quelles est jeté un pont formé d'une arche que l'air » seul semble soutenir. Sous le pont s'élèvent de » grands arbres; l'obscurité donne à toutes les formes » quelque chose de gigantesque. Ces nouveaux Thermo- » pyles me transportaient en Suisse. Ils me rappelaient » mille traits d'héroïque bravoure, de généreux dé- » vouement qui l'ont illustrée. Je pensais à vous, tou- » chantes victimes de tout âge et de toute condition, » à vous, vierges douces et tendres, à vous, femmes » courageuses que les horreurs de la guerre, les appro- » ches de la mort n'effrayèrent pas; à vous, vieillards » qui rappeliez de vos faibles voix les antiques vertus » de l'Helvétie et ralliâtes ceux qu'on égarait, à vous,

» infortunés et nobles habitans d'une obscure chaumière
» de l'Oberland qui vous dévouâtes à la mort après la
» bataille de Thun quand vous crutes la liberté perdue.
» Ombres généreuses, vous méritez les hommages de
» tous ceux qui aiment la vertu ! Des larmes brûlantes
» coulèrent de mes yeux et un frisson de terreur s'em-
» para de moi au souvenir de tant de forfaits. L'obs-
» curité du vallon était devenue complète. La lune
» s'était cachée et j'avançais mes mains pour me guider.
» Elles touchèrent un sarcophage que la lune venant
» à paraître éclairait à moitié. C'est ici, me disais-je,
» que pour rendre auguste et touchante l'impression
» produite par ces lieux, il faudrait supposer les
» cendres d'un homme vertueux. Alors ton image,
» vénérable et courageux Steiger s'offrit à moi avec
» la majesté qui paralysa les bras sacrilèges de tes
» ennemis lorsque après cette journée brûlante qui
» venait de décider l'anéantissement de ton pays, tu
» t'endormis sur une pierre, accablé par la fatigue et
» l'ingratitude des tiens. Si tu avais reçu le coup
» mortel, ton heureuse patrie à laquelle tu rap-
» portes tes vertus et tes talents et qui va te recon-
» quérir, combien n'aurait-elle pas eu à gémir ! Ses es-
» pérances se seraient évanouies dans le tombeau; tous
» ceux qui ont besoin d'immortaliser les grands sou-
» venirs auraient alors réclamé tes cendres, ils auraient
» imaginé dans des sites heureux, adaptés par leur
» nature et sublimement caractérisés, un tombeau ren-
» fermant tes restes héroïques.......... »

Madame de Krüdener passa l'hiver à Munich avec Madame Armand, M. de Vallin et l'abbé Becker.

De faux rapports répandus avec art par une femme admise imprudemment dans l'intérieur de Madame de Krüdener y portèrent quelque trouble; Madame Armand se décida à retourner à Genève. La calomnie ne fut dévoilée qu'après son départ. Peu de temps après le vieil abbé Becker tomba malade. Madame de Krüdener lui a consacré un souvenir dans un de ses écrits : « En quittant la Suisse, envahie par les » Français, Epictète, Platon, Simplicien et une » foule d'autres hommes illustres fuyaient avec nous » et de crainte d'en oublier quelques-uns, ce qui » lui était déjà arrivé, il les tenait toujours dans » ses bras et dans ses poches. Cette escorte me » faisait quelque fois mourir de rire, jusqu'à ce que, » peinée de son embarras, je lui conseillai de se » faire une ceinture de ses philosophes, ce qu'il » exécuta. Bon et sage ami du bien et de l'étude! » Vous, qu'une maladie cruelle retient loin de moi » et dont les leçons me suivront toujours, quand » vous lirez ces feuilles, vous verrez que mon âme » ne vous oubliait point. » Malheureusement l'abbé Becker était atteint d'une maladie mortelle à laquelle il succomba au mois de juin. M. de Vallin devait rentrer en France. Madame de Krüdener resta seule et privée de tant d'appuis, elle sentit se réveiller avec force ses sentimens pour son mari et pour son fils qu'elle avait quittés depuis près de trois ans.

M. de Krüdener, nommé à l'ambassade de Madrid, attendait depuis long-temps l'ordre de s'y rendre et sa femme celui de le rejoindre, mais tout-à-coup il fut renommé à Copenhague. Madame de Krüdener ne pouvant y aller, on décida que la réunion aurait lieu à Munich, d'où Madame de Krüdener se rendrait à Dresde avec sa nièce et sa belle-fille, alors à Lubeck.

Or, il se fit une conspiration dans la société intime de ces jeunes personnes, afin d'obtenir de M. de Krüdener l'ajournement de cette réunion. On essaya vainement de l'y décider et malgré l'éloignement que lui avaient inspiré la vie nomade et les fautes de Madame de Krüdener, la petite coterie de Lubeck dut se soumettre. Madame de Krüdener ignorait ces difficultés lorsqu'elle se rendit de Tœplitz à Munich où l'attendait son mari. Sa fille Juliette l'accompagnait. Ce n'était plus un enfant, à peine une jeune fille. Elle réunissait la grâce des deux âges. « Timide » et non craintive, pâle mais rougissant à la moindre » émotion, un son de voix délicieux, un parler si » pur, une expression si candide qu'elle semblait » n'avoir vu que le Ciel. » Tel est le portrait qu'en traçait sa sœur, juge aussi remarquable par l'étendue et la distinction de son esprit que par la vivacité des sentimens.

L'impression délicieuse que produisait Mademoiselle de Krüdener se refléta bientôt sur sa mère qui, rayon-

nante de joie, savourait avec ravissement son triomphe maternel. M. de Krüdener ne pouvait se lasser de contempler sa fille. Il l'interrogeait; il lui faisait réciter des vers. Tout était compris et rendu avec une justesse de tact et une vérité qui enchantaient son père. Plus d'une fois, il remercia avec effusion Madame de Krüdener de ses soins éclairés pour ce délicieux enfant. « J'ai » été enchantée de notre entrevue, écrivait-elle, et en- » chantée de mon fils. Je bénis la Providence d'avoir » revu mon mari, d'avoir vu son amitié pour moi » et d'avoir renouvelé la mienne. Je suis très-con- » tente de Sophie ; je ne vis que dans mon intérieur; » j'évite la société ; Juliette me donne un bonheur » inoui. Docile, appliquée, douce, rangée, sensible, » voilà son portrait. * »

Tout l'hiver se passa dans cette retraite, dont Madame de Krüdener ne sortit que pour fêter le mariage de sa nièce. Elle vivait dans son cercle intime. Peut-être les gens frivoles et méchans en étaient moins soigneusement exclus que les ennuyeux et les seigneurs allemands, fiers de leurs 32 quartiers; mais la meilleure amie que pût avoir Madame de Krüdener, était la comtesse de Wattsdorff qui l'accompagna à Toeplitz au printemps.

M. de Krüdener fut nommé à Berlin à cette époque et sa femme quitta Toeplitz pour le rejoindre. C'est

* Dresde, le 29 décembre 1799.

en ce moment que Mademoiselle Sophie de Krüdener, voyageant en poste avec sa belle-mère, lui parla avec éloges des maximes de La Rochefoucauld. Madame de Krüdener dit que rien n'était plus facile que d'en faire de semblables, et elle en improvisa sur-le-champ qui parurent si jolies à Mademoiselle de Krüdener qu'elle demanda la permission de les écrire; mais les pensées allaient plus vite que la plume. Cet amusement avait bientôt rempli un cahier qui a été imprimé en divers temps et divers lieux, sous le titre de *Pensées d'une Dame Etrangère* ou *Pensées inédites de Madame de Krüdener.*

Nous en avons cité déjà plusieurs; en voici encore quelques-unes :

— « Il en est des amitiés du monde comme des petits diamants, qui brillent sans avoir de valeur. »

— « Si le peintre, le poète, l'homme de génie enfin sont *enviables*, c'est bien moins pour la gloire qui les attend que pour le sentiment du beau qu'ils portent en eux. »

— « Il y a des regards qui sont des paroles, et des voix qui sont de la musique. »

— « Ceux qui se regardent vivre verront qu'ils préparent souvent eux-mêmes les maux dont ils se plaignent. »

— « Les âmes froides n'ont que de la mémoire; les âmes tendres ont des souvenirs, et le passé pour elles n'est point mort, il n'est qu'absent. »

— « Les âmes fortes aiment, les âmes faibles désirent »

— « C'est faire un grand tort à ceux que nous aimons de vouloir leur ménager des surprises ; nous leur voulons l'espérance. »

— « Il y a tant d'êtres qu'on pourrait aider avec si peu !.... mais il faut avoir su descendre dans les petites conditions pour savoir ce qu'on peut avec peu : la poussière des fleurs suffit à l'abeille.

— « La délicatesse est la grâce de la sensibilité. »

— « L'imagination est une enchanteresse qui s'occupe de tous les âges de la vie; elle a des hochets pour les enfans, mais aux génies supérieurs elle donne la clé du ciel pour que leurs regards s'enivrent de félicité. »

— « Faire le bonheur de quelqu'un, c'est le rêve le plus délicieux de l'imagination et du cœur, mais ce n'est qu'un rêve pour la plupart des hommes ; ce n'est pas tout de donner, il faut faire recevoir, ce n'est pas tout de valoir beaucoup, il faut être apprécié de même ; pour mûrir la datte il faut le sol de l'Afrique ; pour faire naître certaines qualités, il faut du moins le sol sur lequel elles puissent germer. »

— « L'amitié est un capital qui s'accumule toujours; l'amour au contraire place à fonds perdus tout ce qu'il donne. »

— « Il y a des hommes qui vivent de tout ce qui fait pressentir la continuation de la vie. Ils deviennent

la vertu et l'admirent quand ils la trouvent. Ils contemplent le ciel et se sentent plus heureux de la grandeur de la nature ; ils croient à l'amitié et à l'amour, même en ne l'éprouvant pas. Il y a d'autres hommes qui se croient plus avancés que les premiers ; les moyens de bonheur ne sont pour eux que des moyens de parvenir ; ils croient se jouer de tout ce qu'ils sacrifient, ils se dégradent de plus en plus, et finissent par ressembler à ces automates si vantés qui ont tous les traits de l'homme hors les battemens de son cœur. »

CHAPITRE V.

1800. — 1801.

Bonnes résolutions de Madame de Krüdener. — Difficultés pratiques. — Lettre de Madame de Krüdener. — Son inexactitude vainement combattue. — Diners diplomatiques. — Séjour à Riga. — Lettres de Madame de Krüdener. — Sa société à Berlin. — Le comte Alexandre de Tilly. — Tilly et Rivarol. — Fête donnée à la grande duchesse Hélène de Mecklembourg. — Vers de Tilly. — Paul I.er et le titre de citoyen. — Une dépêche inopportune. — Belle conduite de M. de Krüdener. — Dangers de sa résolution. — Récompense. — Lettre de Madame de Krüdener. — Son erreur sur le but et les effets de la prière. — Jean-Paul Richter. — La princesse Louise Radziwill née princesse de Prusse. — Théâtre de société. — La Reine de Prusse. — Sollicitude maternelle. — Sage direction de la Providence. — Lettres de Madame de Krüdener. — Résignation. — Mort de Paul I.er — Départ pour Tœplitz. — Erreurs des biographes — Lettre de M. de Krüdener à sa femme. — Lettre de Madame de Krüdener.

En se rendant à Berlin, Madame de Krüdener était résolue à subir sans murmurer toutes les fatigues d'un genre de vie qui ne répondait point à ses goûts. « C'est le repos, le soleil, » l'amitié qui font mon bonheur, » écrivait-elle, « mais je suis touchée de l'affection de » M. de Krüdener, je désire le voir heureux et je veux » tenter, si j'en ai les forces, de satisfaire aux » exigences de ma place. * »

* Berlin, 13 mai 1800.

Son mari, appréciant ses bonnes intentions, l'entourait de tout ce qui peut charmer une femme habituée aux agrémens de la vie. Elle avait une maison charmante, et aurait voulu s'y renfermer entièrement; c'était impossible. La famille royale était nombreuse et avant d'avoir été présentée aux différentes cours, selon les règles de l'étiquette, le courage de Madame de Krüdener était épuisé. En vain essayait-elle de s'y ployer de bonne grâce, de fréquentes attaques de nerfs qui la saisissaient parfois au moment de faire sa toilette, désorganisaient toute sa vie; la contrainte n'y apportait aucun remède.

« J'ai repris les bains cette année et ils m'ont fait » beaucoup de bien. J'ai revu Toeplitz qui m'est » cher à tous égards en me rappellant le séjour que » nous y fîmes ensemble, puis le bien que font ses » eaux, puis la liberté dont j'y jouissais n'étant assujettie » à aucune gêne. Vous savez combien la gêne m'est » funeste. Je regretterai toujours l'état le plus médio- » cre, le plus entravé en fait de ressources pécuniaires » avec la liberté, au brillant esclavage des cours et » à la peine si sensible que me causent les visites, » les présentations et leur gêne. J'ai eu des moments » affreux et de poignants regrets d'avoir assujetti ma » vie à un semblable supplice, mais la religion » m'a sauvé; elle a séché les larmes amères que je » versais en secret : elle m'a présenté le charme se- » cret des sacrifices pénibles. Je me suis dit : Elle

» me soutiendra et empêchera que ce faible corps » ne soit entièrement énervé...... Quand je me di- » sais que je ne suis venue ici que pour me parer, » être dans le monde, perdre mon temps qui m'est » si précieux et renoncer à tout le bonheur que me » donnait la liberté, une espèce de morne douleur » s'emparait de moi. Ma vie utile et douce, la société » de ma fille, le charme que nous avions à exister » ensemble, à travailler, à lire, à jouir des innocens » plaisirs de la vie se retraçaient à moi, et de dé- » vorants regrets et une inexprimable douleur me » saisissaient dans le fond de mon âme, surtout en » passant devant un petit jardin ou une maison simple. » Quoique le sourire auquel je forçais mes lèvres ne » montrât pas mes chagrins, j'allais jusqu'à me re- » procher intérieurement d'avoir sacrifié une vie où » je pouvais travailler, faire du bien, écrire pour » d'autres mes réflexions et perfectionner ma fille, » d'avoir sacrifié tout cela, dis-je, à ce monde si » méprisable où je n'étais évaluée que par mon » rang, tandis que je n'y donnais pas une ombre » de bonheur à personne. »

Madame de Krüdener était à plaindre assurément, et c'était bien sa vie et ses souffrances qu'elle avait en vue lorsqu'elle avait dit : « Des gens qui seraient » désolés d'attirer sur nous un malheur réel, se croient » en droit de nous accabler journellement de mille » petits déplaisirs et font de tout cela à la fin, une

» montagne plus rude à passer que ne l'eut été une
» calamité réelle. * »

Il ne lui aurait fallu qu'une chose pour avoir raison, c'est de n'avoir pas elle-même empoisonné la vie de M. de Krüdener par de véritables peines. Celles qu'il lui imposait, bien malgré lui, pouvaient-elles entrer en ligne de compte avec ses propres torts, et d'ailleurs n'en souffrait-il pas autant qu'elle-même ? Il fallait toute la patiente raison de son mari pour prendre son parti de tant de contrariétés. Ainsi l'exactitude était à peu près impossible à Madame de Krüdener et malheureusement le roi de Prusse y tenait à l'excès. Lors des réceptions de la cour, la baron de Krüdener prévenait, avertissait, suppliait, prenait toutes les précautions que peut inventer un diplomate consommé pour la réussite d'une négociation importante ; toute son habileté y échouait : l'ambassadrice faisait invariablement attendre toute la légation. Impossible de s'excuser auprès du Roi en lui racontant les mille contretemps qui occasionnaient ces retards. Le véritable et le souverain contretemps pour Madame de Krüdener était l'air de Berlin et surtout celui de la cour. On arrivait tard, ce qui produisait un mauvais effet dont le blâme retombait tout entier sur l'ambassadrice.

Moins gênée chez elle, elle y était charmante, et

* Pensées d'une dame étrangère.

déployait dans les dîners diplomatiques toute la grâce de son esprit. Sa conversation originale, pleine de saillies et de mots heureux était vivement applaudie; mais à peine son mari s'était-il mis à jouer au tric-trac, qu'elle se dédommageait de tant d'amabilité en s'étendant sur un sopha où elle se livrait sans réserve à la mauvaise humeur que lui donnait cette affreuse ville et la maussaderie de ses habitans. Cette conduite imprudente les indisposait avec raison; on lui rendait malveillance pour malveillance, ce qui n'avançait point les affaires de l'ambassade.

Au mois d'août, elle quitta Berlin pour aller voir Madame de Wietinghoff à Riga. « J'ai joui du bon-
» heur inexprimable d'embrasser la meilleure, la
» plus aimable, la plus aimée des mères. Ma santé
» est grâces au Ciel bonne et a bien soutenu les
» fatigues de la route. Il me reste le sincère désir
» de remplir le but de mon voyage en donnant du
» bonheur à ma mère et contribuant un peu à celui
» de mes pauvres paysans. Mais, mon amie, que
» mon genre de vie est loin de répondre à ces doux
» projets. On n'est occupé qu'à passer sa vie dans les
» plaisirs; m'y soustraire paraîtrait d'une bizarrerie
» inconcevable. J'espère que je pourrai cependant
» peu-à-peu adopter le genre de vie qui convient à
» ma santé et à ma conscience; que je pourrai aller
» dans ma terre et que je pourrai enfin ne pas perdre

» ce repos précieux, nécessaire à mon âme comme
» l'air à mon corps. * »

Une de ses plus vives jouissances, étaient d'écouter le chant d'un rossignol qu'elle s'était procuré à Riga. Elle passait de longues et douces heures à suivre les modulations de ce chant qui la reportait aux rives du Leman. Elle lut alors pour la première fois les discours religieux de M. Necker qui lui firent quelque bien. Dans ses bons jours, elle se livrait cependant un peu plus à la distraction, et quand il faisait beau, elle aimait à entreprendre quelques parties de plaisir avec sa sœur la comtesse Brown......

« Oui, écrivait-elle encore à Madame Armand, il
» faut après les fatigues du voyage que je me repose
» si le Ciel m'accorde la vie, dans un beau climat.
» Encore un peu de temps dans le tumulte de Berlin,
» puis un peu de séjour auprès de vous et la vue
» des belles campagnes de la Suisse. Réellement cela
» me sera nécessaire, car vous aurez vu par ma lettre
» de Berlin combien la vie que j'y mène est acca-
» blante pour moi. Si je l'avais entreprise il y a un
» an, il n'y aurait eu aucune possibilité pour moi
» d'y suffire ni de l'entreprendre seulement. Mais,
» grâces au Ciel, les bains de Toeplitz m'ont for-
» tifiée, et quoiqu'aux dîners je souffre presque à
» me trouver mal, cependant je puis soutenir la so-

* Septembre 1800.

» ciété sans éprouver ces terribles angoisses de mes
» nerfs, mais je souffre toujours beaucoup. Vous
» sentez que des sacrifices de tous les jours et pres-
» que de tous les moments, seraient insupportables
» à la longue. Je m'y suis prêtée, je puis le dire,
» avec héroïsme, mais souffrir continuellement serait
» impossible, j'espère changer cela. Monsieur de Krü-
» dener ne jouit nullement d'aucun bonheur domes-
» tique ni autre. Des dîners, de la représentation,
» des visites, voilà ce qu'il croit nécessaire plus que
» jamais. * »

C'est ainsi que Madame de Krüdener cherchait à justifier les répugnances et les caprices qui l'empêchaient de vaquer aux devoirs de sa place. Le séjour de Berlin ne modifia point ces dispositions fâcheuses. Ce n'est pas qu'elle n'y eût aussi comme à Barèges ou à Lausanne une cour d'adorateurs ou au moins d'admirateurs empressés à lui faire oublier la marche des années qui envahissaient déjà sa jeunesse; mais l'encens qu'ils lui prodiguaient ne pouvaient la satisfaire. Cette simplicité, cette délicatesse de goût qui l'avaient rendue si séduisante dix ans auparavant, semblaient s'être un peu altérées à Berlin. Ses cheveux étaient toujours charmans mais elle les recouvrait d'une perruque et son teint un peu couperosé lui donnait bien l'apparence de son âge. Elle aurait

* 6 Octobre 1800.

voulu rester jeune et dans ce but elle inventait des modes plus singulières que jolies, plus bizarres que gracieuses qui étonnaient tout le monde sans plaire à personne. Ne sachant se contenter d'être une femme bonne, aimable et spirituelle, elle cherchait un dédommagement dans les souvenirs d'un passé si plein de regrets et de charmes, et s'entourait volontiers des personnes qui pouvaient le lui retracer. La duchesse d'Escars et sa fille Mademoiselle de Nadaillac, depuis comtesse de Podenas, le comte et la comtesse de Caraman née de Mérode, le chanoine de Hatzfeld, le chevalier de Gentz, Van der Bourg, le comte Alexandre de la Tour du Pin qui racontait si plaisamment les plus terribles histoires, et le marquis de Rivarol, formaient sa société habituelle. Elle y avait admis encore un homme que ses ridicules mémoires ont livré au mépris des uns et à la pitié des autres. C'était le comte Alexandre de Tilly.

Rivarol lui ayant contesté sa qualité et son nom, il en résulta une sorte de petite guerre de société à laquelle Madame de Krüdener mit peu d'intérêt quoiqu'en ait pu dire Tilly. Mais elle voulut bien se prêter à sa vaniteuse fantaisie d'obtenir une décoration de Russie; et dans ce but elle consentit à le charger de faire des vers en l'honneur de la grande duchesse Hélène de Mecklembourg à laquelle elle donnait une fête dont elle a reproduit l'ordonnance dans Valérie.

Dans un divertissement, entremêlé de couplets,

Mademoiselle Sophie de Krüdener, berceuse du petit prince Paul, était censée l'endormir par des chansons. Tilly rima tant bien que mal l'éloge du roi et de la reine de Prusse :

Couple adoré d'époux-amans
Dont l'indestructible puissance
Repose sur des sentimens
D'amour et de reconnaissance,
Puissiez-vous sourire à ces jeux
Dont nos cœurs vous ont fait hommage
Comme un encens qu'on offre aux Dieux
Dont vous êtes l'image.

L'empereur Paul était aussi loué en ces mots :

De ton aïeul, d'un illustre Empereur
Que l'âme un jour soit ton partage,
Il ennoblit le sceptre, au trône il fait honneur,
Et simple citoyen, il eût orné notre âge.

Ces vers stupidement adulateurs avaient été approuvés sans observation, lorsque Tilly arrive blême et haletant chez Madame de Krüdener. Quelqu'un lui avait représenté que rien au monde n'empêcherait l'illustre empereur d'émouvoir sa belle âme d'une vive colère en se voyant décerner le titre de simple citoyen comme une possibilité, un mode de vivre, presque un éloge. L'auteur de ce couplet, lui avait-on dit, pouvait bien s'attendre à terminer ses jours sous le ciel de la Sibérie : ce n'était nullement le compte de Tilly qui changea le vers malencontreux contre celui-ci :

Et dans un rang obscur, il eût orné notre âge.

Tilly fut nommé chevalier de S.t-Jean-de-Jérusalem

par l'empereur de Russie, grâce à ses vers. On les applaudissait encore lorsqu'un secrétaire d'ambassade s'approche de M. de Krüdener et lui annonce un courrier de Pétersbourg. Il se retire un moment pour prendre connaissance de ses dépêches. Elles ne portaient rien moins que l'ordre de déclarer *immédiatement* la guerre à la Prusse. Cette mesure aussi désastreuse qu'imprévue consterne au premier abord M. de Krüdener. Retiré dans son cabinet, il pèse rapidement toutes les conséquences de la résolution qu'il va prendre; mais son parti arrêté, il retourne l'air serein et ouvert, faire les honneurs de l'ambassade à ses illustres hôtes. Sitôt après le départ de la famille royale, il s'enferme dans son cabinet et écrit à l'empereur pour lui annoncer qu'il n'a point exécuté et n'exécutera point ses ordres et lui en déduit les raisons, se soumettant à toutes les suites d'une désobéissance qu'il croit seule digne de son zèle et de son dévouement. Toute la légation, jusqu'au service personnel de M. de Krüdener, est expédiée en courriers en diverses directions.

Sous un autocrate plein de caprices et de bizarreries et fort jaloux de son autorité, la Sibérie était la seule perspective offerte à M. de Krüdener pour prix de sa désobéissance. Il l'envisageait de sang froid et s'y préparait; mais son cœur était déchiré de la pensée d'y entraîner sa famille. Pendant plusieurs semaines d'un travail continu, il garda son secret. Le sommeil l'avait

quitté et sa santé en recevait une sérieuse atteinte, quand il reçut, enfin, une lettre autographe de Paul I.er, pleine de marques d'estime et de témoignages de faveur : « Je savais bien, lui disait Paul, que vous » étiez un ministre zélé et habile, mais j'ignorais que » vous fussiez si aimable et si galant pour les dames. » Ma fille Hélène m'a conté la fête magnifique que » vous lui avez donnée...... etc. »

Les distinctions, les honneurs lui furent prodigués. M. de Krüdener n'en trahit point le motif et ne le révéla à sa fille qu'après la mort de l'autocrate. Cependant Madame de Krüdener, toujours aveuglée sur elle-même, voyant les grâces pleuvoir sur son mari, s'imaginait, par une inconcevable vanité, qu'elle n'était pas étrangère à ces avantages. « Vous le dirai-je, écrivait-elle, à son amie : « c'est dans l'humilité de » mon cœur, car vous savez que je n'ai point d'orgueil, » le chrétien en pourrait-il avoir? Je crois que Dieu » a voulu bénir mon mari depuis que je l'ai rejoint. » Il n'est sorte de biens et de faveurs qu'il n'ob- » tienne. Pourquoi ne croirais-je pas qu'un cœur pieux » qui prie le ciel avec simplicité et confiance de l'ai- » der à contribuer au bonheur d'un autre, ne l'ob- » tienne? »

Oui, sans doute, un cœur pieux et confiant obtient tout et contribue par ses prières au bonheur de ceux qu'il aime, mais quel est le bonheur qu'il leur désire s'il est pieux? C'est Dieu, que nous ne possédons qu'en

nous détrônant nous mêmes; dès-lors loin de rechercher l'estime, les respects, les honneurs, nous nous réfugions dans notre abjection comme dans le seul asile contre l'orgueil, la plus grande de nos misères. Madame de Krüdener manquait de lumière, mais ce peu de foi qu'elle avait dans la prière était déjà une grâce excellente. C'était la vérité qui cherchait à se faire jour dans ses ténèbres.

La rencontre de Jean-Paul Richter, que Madame de Krüdener vit quelque fois à Berlin, fut plutôt une satisfaction de curiosité qu'une relation intéressante; mais nous n'aurions pas complété la liste des notabilités qu'elle voyait habituellement, si nous omettions de nommer le prince Radziwill et sa femme née princesse de Prusse. Celle-ci était agréable, simple, bonne, pleine d'esprit, et Madame de Krüdener aurait formé avec elle une intimité charmante si sa position d'ambassadrice de Russie le lui eût permis, et si elle n'avait eu le tort de se donner quelque peine pour lui plaire : or, dès qu'elle cherchait à plaire, elle n'était plus elle-même et ne pouvait qu'y perdre. Sujette aux maux de nerfs comme la princesse Radziwill, elle lui avait dit un jour : « C'est un état affreux; on se croit » toujours dans les antichambres de la mort. » L'idée de faire antichambre, où que ce fût, n'était jamais venue à la princesse, qui la trouva aussi désagréable que prétentieuse. Ce fut à une fête

donnée par elle au roi et à la reine que Madame de Krüdener et Tilly jouèrent *la feinte par amour*. Mais il fallait au roi de Prusse et à la cour autre chose que du marivaudage, et malgré la supériorité des acteurs, cette pièce fut peu goûtée. Puis il y avait ce soir-là une cabale contre Madame de Krüdener, qui avait encore à se défendre contre une robe d'un satin rose vif qui l'éprouvait beaucoup.

Plusieurs biographes ont antidaté l'intimité de la reine de Prusse avec elle de ce séjour à Berlin, mais il n'y eut alors entre ces deux femmes que des rapports officiels et insignifiants, au grand regret de Madame de Krüdener, qui professait pour la reine une vive admiration. Les mêmes causes qui l'empêchaient de réussir auprès de la princesse Radziwill, nuisaient aussi à ses rapports avec la reine. Le roi Frédéric-Guillaume III avait horreur du bel esprit et le langage un peu élégiaque de Madame de Krüdener dès qu'elle s'écoutait parler, avait quelque chose de tendu et d'apprêté qui contrastait trop fortement avec le ton de la cour.

Les soucis d'amour-propre n'étaient pas les seuls qu'elle portât au milieu des fêtes et des plaisirs. Sa fille Juliette, qui, par une grâce spéciale de la Providence, avait traversé, sans rien perdre de sa candeur, les salons brillans où si souvent les choses simples et honnêtes perdent leur saveur, était pour elle une préoccupation constante.

Elle lui avait conservé avec un tact maternel exquis, toute cette fleur de grâce naïve sans rien sacrifier du développement de son intelligence. Semblable à une glace qui réfléchit toutes les images, elle pouvait être ternie par un souffle. Madame de Krüdener faisait tous ses efforts pour la garantir de ce souffle empoisonné dont elle-même avait si douloureusement ressenti les atteintes, mais elle n'en avait point la puissance. La considération et les respects dus à l'ambassadrice de Russie, ne pouvaient inspirer la réserve qu'elle eût voulu commander au monde à l'égard de sa fille. Elle sentait que l'amour maternel l'eût sauvegardée, si la dignité de l'épouse n'eût fait défaut à la mère, et mesurait par cette amère expérience la grandeur des biens qu'elle avait sacrifiés.

Si cette peine cuisante et intime n'était pas toujours bien caractérisée aux yeux même de Madame de Krüdener ; si trop souvent elle s'en distrayait et rejetait sur d'autres causes son malaise et sa souffrance; par un admirable procédé dont la Providence a le secret, elle se trouvait ramenée à ce point de départ et elle était forcée de se reconnaître ou de se fuir ; elle cherchait alors les consolations de Dieu.

Dans un de ces momens, elle écrivait à Madame Armand qui venait de traverser de douloureuses épreuves : « Oui, mon amie, comptez toujours sur » la Providence, *elle existe*, elle vous bénira, vous

» êtes son enfant chéri, vous travaillez sous les in-
» fluences de cette grâce que l'homme ne peut mé-
» connaître et vous aimez la vertu. Courage! chère
» Armand, courage! le bonheur est loin du luxe et
» des grandeurs.

.... » Ah! remerciez le Ciel de m'avoir donné
» de la religion. Sans elle, mon caractère qui se ré-
» fugie maintenant dans la mélancolie, serait devenu
» noir, haineux, peut-être aussi misérable que ceux
» qui m'inspirent du mépris par leur légéreté. Ac-
» tuellement quand ma triste place permet que je
» fuie, je me retire chez moi. A la vérité, j'y suis
» presque toujours troublée, mais il me reste quel-
» ques momens que je passe avec ma fille, quelque-
» fois dans mon jardin. Là quand mes larmes sont
» prêtes à couler et que je souffre des nerfs, je me
» dis : la Providence ne me donne-t-elle pas mille
» fois plus que je ne le mérite? Que méritons-nous,
» nous si exigeans de bonheur, nous si portés à la lé-
» géreté, à la vivacité, à l'offense? Abaissons nos
» têtes, le monde nous méconnait, il est insensé,
» il ne recherche que le brillant; il ne nous par-
» donne ni la raison, ni la folie........... Dieu, voilà
» notre témoin, notre juge. Un être doux qu'il a doué
» d'un sens juste, d'une âme sensible, trouve mille
» sources de joie, et vit des regards du Ciel qui
» voit ses efforts. Oh! mon amie! au milieu de ces
» efforts, mille choses me raniment. J'ai renoncé à

» tout ce que je pouvais attendre peut-être; je porte
» dans la société la plus profonde indifférence; je ne
» dis rien. On me croit malheureuse; je ne le suis
» point; j'ai de la religion, des enfans charmans, des
» amis, une âme élevée et sensible : sans doute, je
» ne puis aimer ni ces gens, ni ce climat, ni l'éloi-
» gnement des beaux pays, mais je suis reconnais-
» sante de ce que j'ai, et souvent je suis heureuse.
» Vous voyez, chère amie, combien la Providence
» est bonne! »

Dans ses moments d'abandon où elle se sentait sous la main de Dieu et où elle acceptait sa volonté elle était forte contre toutes les contrariétés et s'étonnait elle-même de la douceur qu'elle ressentait à certains sacrifices attachés à sa position. Elle raconte elle-même fort gaiement l'une de ces misères lorsqu'elle dit à Madame Armand dans une de ses lettres : « J'ai les matinées assez à moi; je tâche de
» former mon caractère et j'en ai de fréquentes oc-
» casions dans les contrariétés répétées que j'éprouve.
» Par exemple, ma chambre est un passage qu'on
» traverse sans cesse, et souvent en sortant je ne
» puis la fermer à clé. La maison est remplie d'in-
» solens. Croiriez-vous que l'on me refuse à la cuisine
» le moindre service et que je suis chez moi sur le
» pied d'une gouvernante tout au plus. Je sais que
» chasser les gens ferait de la peine à mon mari,
» et sans perdre de ma dignité, je fais semblant d'i-

» ignorer et de ne pas voir. Tout cela tient à ce que
» le cuisinier est un homme à grand talent. Eh bien!
» mon amie, je ris de ces misères, je me dis com-
» bien la susceptibilité pourrait empoisonner ma vie,
» je force au respect ceux qui m'approchent. Une
» âme pieuse, indépendante des petites passions, est
» au-dessus des princes et des rois. »

Malheureusement Madame de Krüdener n'était pas toujours aussi forte contre les misères de sa situation. Dès que ses nerfs étaient ébranlés, toute cette quiétude d'âme disparaissait : et elle ne parle plus que des dîners accablans, des réunions de cinq cents personnes dans un air méphytique où il faut à chaque instant trembler de tomber par terre. Elle se tourmente de la pensée d'immoler sa vie sans coûter une larme, sans exciter d'autre émotion qu'un dérangement passager et elle avoue que la religion seule, dans ces affreux momens, la sauve du désespoir. « Eh bien!
» ajoute-t-elle, malgré ce tableau, malgré des mo-
» mens déchirans, et ces convulsions que ma fille
» seule voyait, troublée au milieu de mes maux de
» nerfs par une toilette et devant paraître aux heures
» qui m'étaient le plus incommodes, n'ayant personne
» à qui parler, me reprochant d'avoir ma fille pour
» témoin de ce que j'éprouvais, me méprisant de
» pouvoir trouver quelque fois un moment de plaisir
» dans le monde que j'ai en horreur et où je vis en
» esclave, je ne regrette pas ce que j'ai fait. Ajouter

» au bonheur de M. de Krüdener était une chimère,
» mais je l'ai crue possible ; au moins me voit-il
» avec plaisir quand même nous nous entendons peu
» et que nos goûts diffèrent, et ma fille ne me trouve
» point ridicule. * »

Le jour même où Madame de Krüdener traçait ces lignes, Paul I.er mourut assassiné. Sa mort fit évanouir les espérances de fortune ; il fallut penser à payer des dettes, diminuer de la représentation et des dépenses de l'ambassade. Madame de Krüdener repartit pour Toeplitz emmenant sa fille et sa belle fille, nommée dame d'honneur de la Grande Duchesse de Mecklembourg-Schwerin, sœur de l'empereur Alexandre.

Quelques biographes, et M. Schnitzler entr'autres, ont l'air de croire que les rapports de M. et Madame de Krüdener étaient toujours altérés par le souvenir de ses fautes. Il n'en était rien. M. de Krüdener avait été large et généreux dans son pardon et sa correspondance avec sa femme ne donne aucune prise à ces suppositions. En voici une preuve entre beaucoup d'autres :

« Berlin, ce 9 juillet 1801.

» Mille remerciemens, ma chère amie, des lignes
» que vous avez bien voulu m'adresser en date du 3.

* Berlin, 12 mars 1801.

» Puisque mes lettres vous parviennent plus promp-
» tement lorsque je vous les envoie sans intermé-
» diaire à Toeplitz, je prendrai à l'avenir toujours
» cette voie. Vous avez maintenant revu Paul. J'es-
» père que vous en êtes contente, peut-être est-il en-
» core chez vous, en ce cas je vous prie de l'em-
» brasser pour moi. Madame de Sagraitzky et Ma-
» dame de Kotschoubey viennent de nous quitter.
» La première a eu les larmes aux yeux en prenant
» congé de nous. Elle a été reçue sans façon, sans
» rien qui la gênât. — « Votre manière est vraiment
» celle des bonnes gens, nous a-t-elle dit, et je
» ne l'oublierai jamais. » Ces dames se trouvèrent à
» Charlottembourg, le roi a eu la politesse de se
» détourner de son chemin et de leur parler. Elles
» partent en général pénétrées des bontés qu'on a
» eues pour elles, et vous pouvez juger à quel point
» elles y ont été sensibles, puisque Madame de Sa-
» graitzky a vaincu sa répugnance naturelle pour les
» cours et a été deux fois à celle de la princesse
» Ferdinand. Je ne saurais vous exprimer les cent
» mille et mille choses qu'elles m'ont chargé de
» vous dire de leur part.... Nos voyageurs le comte
» Kaunitz, d'un côté, et Macdonald de l'autre,
» sont encore ici. Je vais demain au premier dîner
» ministériel de Bournonville. Toute notre maison a
» été invitée hier à souper chez la princesse Ferdinand.
» Il y avait toute la cohorte française. La princesse

» n'a pas paru, elle a un peu de fièvre de rhume :
» on nous a assuré cependant que c'était sans con-
» séquence. La princesse Louise me fait bien re-
» gretter de n'avoir pu aller moi-même en courrier
» à Paris, mais peut-être n'aurait-elle pas été aussi
» sensible pour mon zèle que pour celui d'Oubril,
» que j'ai fait hausser de deux pouces au moins en
» lui rapportant qu'on s'en souvient. Il brûle de
» recevoir quelque nouvelle commission. Si vous en
» trouvez l'occasion, je vous prie de me mettre aux
» pieds de la princesse.

» M. et Madame de Komondig sont arrivés il y a
» quelques heures. Ils vont à Toeplitz et partent de-
» main pour se rendre par Potsdam, Worlitz, Wit-
» temberg, etc. Ils n'ont pas encore de logement et
» se sont adressés pour cela à un médecin. Permettez
» que je vous recommande la lettre ci-jointe. Adieu,
» chère amie, portez-vous bien et pensez quel-
» quefois avec amitié à votre tout dévoué et sincère
» ami. »

« Vous me demandez, écrivait à la même époque Madame de Krüdener à Madame Armand qu'elle engageait à la rejoindre, « si mon mari ne vous ver-
» rait pas avec déplaisir : non assurément ; il est trop
» bon, trop sensible aux bonnes qualités pour être
» jamais indifférent pour vous. Je vous ai dépeint les
» longues habitudes de son rôle politique, ses succès,
» le charme qu'a pour lui l'activité. Trente années des

» mêmes travaux, tout ce que les honneurs ont de
» séduisant, peuvent bien dominer son caractère et
» le rendre inaccessible au vrai bonheur peut-être,
» qu'on ne confond que trop avec la gloire et les
» biens de l'opinion, mais son excellent cœur n'a
» pu changer. Il est loyal, juste, élevé et vérita-
» blement bon. »

CHAPITRE VI.

1801. — 1802.

Toeplitz. — Le prince Radziwill et la princesse Louise — La princesse Clary. Le prince Henri de Prusse. — Le prince de Ligne. — Emploi de la journée. — Théâtre de société. — Projets de voyage en Suisse mis à exécution. — Lettre de M. de Krüdener.—Réunion à Coppet de Mesdames de Staël, Billiet-Huber, Necker de Saussure et de Krüdener. — Madame de Krüdener à Paris. — M. de Châteaubriand. — Hommage de l'auteur du Génie du Christianisme à Madame de Krüdener. — Visite inopportune de Madame de Staël. — Embarras de Madame de Krüdener. — M. de Châteaubriand et Madame de Krüdener. — 1802 et 1815. — Opinion de M. de Châteaubriand en 1840. — Travaux littéraires. — Madame de Krüdener et la poésie. — Plaisanterie de Vanderbourg. — Bergasse. — Garat.—Entraînements. — Lettres de Madame de Krüdener.—Projets de retraite.—Mort de M. de Krüdener.—Stériles regrets.

—

A Toeplitz, Madame de Krüdener retrouva le prince Radziwill et la princesse Louise, amie intime de la princesse Clary, fille du feld-maréchal prince de Ligne et dame de Toeplitz, le prince Henri de Prusse, frère du grand Fréderic, et bien d'autres illustres personnages dont les égards et l'empressement durent la consoler des hauteurs de son cuisinier de Berlin. Sitôt le seuil de l'ambassade franchi, Madame de Krüdener rentrait en possession de tous ses charmes et de tous ses

moyens de plaire comme par enchantement. Elle devint le centre de cette brillante société. Dès le matin, on se réunissait chez elle pour peindre à l'huile, sous la direction du prince de Ligne, quelques traits de la vie de la princesse Clary. Il en avait expliqué les sujets dans une suite de couplets que le prince Radziwill devait chanter à la fête de la princesse. Le reste de la société de la princesse Louise, réunie à une autre troupe d'amateurs distingués, devait jouer une comédie de circonstance. Parmi les acteurs, on distinguait la belle princesse Dolgorouki et la comtesse Féodor Golowkin. Le prince Henri assistait à toutes les répétitions, dirigeait le jeu des acteurs et les éclairait de ses conseils pleins de goût.

Ce genre de vie adopté, un peu en dépit des médecins peut-être, avait cependant réussi à Madame de Krüdener qui voyait avec terreur avancer la saison et le moment de rentrer à Berlin. Elle méditait les moyens de s'y soustraire par un voyage en Suisse. Le désir d'un établissement brillant pour sa fille Juliette, recherchée presqu'enfant par un excellent parti, entrait pour beaucoup dans ce projet. Les grands avantages attachés à cette union devaient influer sur les goûts de sa fille, peu empressée de conclure ce mariage que sa mère désirait sans oser trop le montrer. Madame de Krüdener écrivit donc à son mari pour lui annoncer que les médecins lui ordonnant de passer l'hiver dans un climat plus doux, elle comptait

partir pour la Suisse. Elle lui demandait en même temps la permission d'emmener sa belle-fille et le priait de lui faire connaître au plutôt sa volonté à Toeplitz ou Bareith, où elle attendrait quelques jours sa réponse. Mais elle partit avant le retour du courrier. En quittant Bareith, elle écrivit à son mari qu'elle prenait son silence pour une preuve de son consentement et continua son voyage.

Elle fondit en larmes en revoyant la Suisse. Après s'être arrêtée au Kamelhoff, chez M. de Zollikoffer, elle se rendit à Neuchatel, dont M. de Gaudot lui fit les honneurs. A Genève, enfin, elle reçut les lettres de M. de Krüdener, renvoyées de Toeplitz, Bareith et Bamberg, lorsqu'il n'était plus temps de s'y conformer.

« Custrin, 27 août 1801.

» Votre lettre du 18 août, lui écrivait-il, m'a » vivement affligé, ma chère amie. Après la con- » versation que nous eûmes sur le même sujet, je » n'ai plus craint, je vous l'avoue, une nouvelle sé- » paration. Vous ne sauriez vous dissimuler combien » elle nuit aux intérêts et au bonheur de nos en- » fans, et je vous dirai avec la franchise que mon » amitié vous doit, que le devoir vous a assigné votre » place au sein de votre famille réunie. Vous sem- » blez y voir une source d'épargnes, comme s'il » pouvait y avoir de l'économie à établir deux mé- » nages au lieu d'un. La dépense que je fais n'est » pas une dépense d'agrément, ou pour ma famille,

» c'est celle de mon poste, sur laquelle votre pré-
» sence n'influe que peu. Enfin, je vous ai déclaré
» plus d'une fois, que vous êtes maîtresse d'en ré-
» gler le taux, de voir le monde que vous voudrez
» ou de ne voir personne. Vous alléguez votre santé,
» c'est une objection à laquelle personne n'est en
» droit de répondre. Permettez seulement que je
» vous observe qu'on se persuadera difficilement que
» vous rétablirez dans les montagnes de la Suisse une
» santé qui souffre du climat salubre et assez mo-
» déré de Berlin ; mais votre résolution est prise et
» je sais que mes remontrances ne vous ébranleront
» point. Je me dois ces observations à moi-même,
» et mets sur votre conscience les suites que votre
» détermination peut avoir pour vous et pour nos
» enfans........ Vous aurez vu par la date de cette
» lettre que je me trouve encore arrêté à Custrin,
» ce qui m'embarrasse beaucoup. Puisque vous aviez
» irrévocablement décidé de quitter ma maison,
» pourquoi remettre de m'en instruire jusqu'à votre
» départ ? Comment Sophie me joindra-t-elle ? Il
» se serait trouvé des occasions plus convenables
» à Toeplitz, je doute qu'il y en ait de plus loin.
» Toujours faudra t-il qu'elle voyage avec des per-
» sonnes qui me sont inconnues, ou qu'elle traverse
» l'Allemagne seule. Je vous prie de me l'envoyer
» par la route la plus directe, seule plutôt qu'avec
» des personnes d'une réputation équivoque, et en

» engageant pour ce voyage une femme de chambre bien recommandée et un domestique......

» ..... Puissiez-vous, ma chère amie, n'avoir jamais » à vous repentir de la résolution que vous avez » prise, et qui va de nouveau rendre étrangers l'un » à l'autre les membres de notre famille, nos propres enfans. Je fais les vœux les plus sincères pour » votre santé et pour votre bonheur. J'embrasse tendrement Juliette, et suis de cœur et d'âme votre » sincère et dévoué ami. »

Tant d'indulgence et de bonté auraient certainement troublé la conscience de Madame Krüdener, si le bonheur d'être en Suisse et de n'être plus à Berlin, n'eussent pas absorbé toutes ses facultés.

Une des premières visites de Madame de Krüdener en arrivant à Genève, fut consacrée à Madame de Staël au château de Coppet. Cette entrevue, longtemps désirée, un peu gênée au premier abord par le souvenir de quelques rivalités de société, devint bientôt tout ce qu'elle devait être, grâces à la présence de Mesdames Rilliet-Huber et Necker de Saussure ; Madame de Staël mit bientôt à l'aise Madame de Krüdener par sa franche cordialité et la conversation devint aussi facile qu'intéressante.

L'asile offert par Madame de Staël aux nombreuses victimes de la proscription avait conservé à Coppet toutes les traditions de la société française. Là, se continuait et se transformait la conversation française,

« cet art charmant, » si bien décrit par M. le duc de Noailles *, « dont les règles ne peuvent se dire,
» qui s'apprend à la fois par la tradition et par un
» sentiment inné de l'exquis et de l'agréable, où la
» bienveillance, la simplicité, la politesse nuancée,
» l'étiquette même et la science des usages, la
» variété des tons et des sujets, le choc des idées
» différentes, les récits piquants et animés, une
» certaine façon de dire et de conter, les bons mots
» qui se répètent, la finesse, la grâce, la malice,
» l'abandon, l'imprévu, se trouvent sans cesse mêlés
» et forment un des plaisirs les plus vifs que les
» esprits délicats puissent goûter. »

L'apparition de Madame de Krüdener au milieu de ce cercle d'intelligences d'élite de tous les pays, était une épreuve dont elle se tira à son honneur; elle y fit même sensation. Littérature, art, philosophie, sciences, psychologie, tous les sujets furent abordés, discutés, quelquefois approfondis dans la réunion de ces quatre femmes si richement ornées des dons précieux de l'intelligence et du cœur. Quelques années plus tard, s'il leur avait été donné de se réunir encore sur la terre, combien leur entretien eût été plein de charmes, *la seule chose nécessaire*, en eût fait le sujet, car chacune à son tour, entendant la voix de Dieu, avait répondu à son appel.

* Madame de Maintenon. Tom. 1, 91.

On ne s'occupait alors que de littérature. Le *Génie du Christianisme* allait paraître. « Il faut absolument » que vous voyiez Châteaubriand à Paris, » disait Madame de Staël à Madame de Krüdener; « je vous » donnerai une lettre pour lui, ou je vous le présen- » terai : on ne comprend un ouvrage que si l'on en » connaît l'auteur. » Ce désir fut réalisé lorsque M.me de Krüdener vint s'établir à Paris, au mois de décem- 1801 bre, dans un petit appartement sur le boulevard des Italiens, près de la Magdelaine. Madame de Staël, fidèle à sa promesse, l'invita à dîner, avec MM. Adrien de Montmorency et Benjamin Constant, le jour où M. de Châteaubriand lut chez elle deux fragmens inédits du *Génie du Christianisme,* dont l'un commence par ces mots : « Libre comme l'oiseau des forêts.... » C'était un événement à cette époque.

« En fait de relation qu'on aime, dit M. Sainte-Beuve, » indiquons encore que Madame de Krüdener connut » M. de Châteaubriand dès l'heure d'*Atala*. Les illus- » tres *Mémoires* produiront une lettre tout affectueuse, » tout empressée qu'elle lui adressait de Rome sur la » nouvelle de la mort de Madame de Beaumont.

M. de Châteaubriand était en effet devenu l'un des habitués du salon de Madame de Krüdener, et soit qu'elle l'eût demandé, soit qu'il se fût empressé de le lui offrir, elle reçut l'hommage du premier exemplaire du *Génie du Christianisme* deux jours avant sa mise en vente. Par une suite de cette invincible

circonspection qui lui était habituelle, M. de Châteaubriand avait exigé un silence absolu sur la faveur dont elle était l'objet, et Madame de Krüdener n'avait garde d'y manquer, mais plus imprévoyante où moins circonspecte, elle laissa le volume dans son salon à l'heure de sortir pour faire des visites. Sur ces entrefaites, Madame de Staël se présente chez Madame de Krüdener. Décidée à l'attendre un moment, elle entre et prend le premier livre qu'elle rencontre sous sa main. C'était le *Génie du Christianisme*. Elle l'ouvre, le dévore; sa voiture l'attendait; elle emporte le volume.

Madame de Krüdener rentre bientôt. Recherches, enquêtes, informations, perquisitions; tout est inutile : le précieux volume a disparu; il faut s'arrêter à la pensée d'une soustraction parfaitement naturelle dans une relation intime, mais fort alarmante pour la conscience de Madame de Krüdener. Elle s'accuse d'avoir commis une indiscrétion involontaire, d'avoir manqué à sa parole, blessé M. de Châteaubriand, élevé peut-être un nuage entre lui et son amie. Elle fait chercher un fiacre pour envoyer sa belle-fille réclamer instamment la restitution de son livre. Ce fiacre n'arrivait pas assez vite. Les haridelles ne pouvaient se hâter au gré de son impatience, et l'agitation de Madame de Krüdener croissait de minute en minute. En vain avait-elle recommandé la plus grande célérité et promis des pour-boires. Ce ne fut qu'au bout de de trois heures d'anxiété, que sa belle-fille revint

enfin et put lui expliquer la cause de ses retards. Elle avait trouvé Madame de Staël en tête à tête avec M. de Châteaubriand, tenant le corps du délit, et discutant de la manière la plus brillante les beautés et les défauts de l'ouvrage. L'auteur se défendait, justement ce qu'il fallait pour exciter et raviver l'inspiration de Madame de Staël. Mademoiselle de Krüdener était enivrée, éblouie de tout ce qu'elle avait entendu et rapportait l'indulgence plénière de l'auteur.

Les « illustres mémoires » ne nous ont pas encore révélé ce que pensait, au fond, M. de Châteaubriand sur Madame de Krüdener. Quelques jugemens recueillis à diverses époques semblent assez contradictoires pour qu'il soit difficile de s'en rendre compte. « Je ne » dis jamais une chose entière, et n'ai laissé passer » ma vie que dans mes Mémoires, » dit-il lui-même.

A le voir empressé et aimable, comme il l'était souvent chez Madame de Krüdener, on aurait pu le croire sous l'impression du charme qu'elle exerçait sur tout ce qui l'approchait. Il savait gré, en général, aux natures plus heureuses, plus naïves, plus abondantes, plus communicatives que la sienne, de lui épargner une portion de la route que sa timidité l'empêchait de faire. Il se comparait volontiers à une lyre et montrait quelque reconnaissance à celui qui la faisait vibrer. Mais hors de là, il y avait des abîmes infranchissables entre ces deux natures. Sincère et véridique, mais sans ouverture de cœur, ne croyant point

aux hommes, défiant sans abandon, froid et sec habituellement, tel était bien M. de Châteaubriand et telle n'était aucunement Madame de Krüdener. Spontanée, pleine d'abandon et de confidences, elle ne croyait point à l'ennui et n'en causait jamais dès qu'elle avait sa liberté. Enthousiaste et sentimentale, elle ne cherchait point à « traverser le fait et l'homme pour leur ôter leur importance. » Elle leur en prêtait bien plutôt et se plaisait à idéaliser les vérités applicables. Toutefois elle avait en partage avec M. de Châteaubriand ce côté aventureux, cet imprévu, cette rêverie fantasque, théorie chez lui, sentiment chez elle, qui établissait entr'eux un lien mystérieux. N'allait-il chez elle que pour y *bâiller sa vie* moins incommodément? Madame de Krüdener s'y serait-elle trompée? Espérait-elle réveiller un écho plus sonore chez l'auteur d'*Atala?* C'était assez dans sa manière pour qu'il soit permis de le supposer; aussi nous ne serions pas étonnés qu'à une certaine époque elle l'eût compté parmi ses fidèles. Il y reprit son rang en 1815 et chercha à s'étayer de sa grande faveur auprès de l'Empereur Alexandre pour le service des Bourbons. Mais, il faut le dire, à mesure que la faveur impériale et celle du vulgaire firent défaut à Madame de Krüdener, M. de Châteaubriand se dépouilla sans trop de peine des illusions de l'amitié, et l'an 1840, nous n'avons pu en tirer d'autre souvenir que celui-ci : « J'ai connu » Madame de Krüdener mondaine, je l'ai connue dans » la dévotion, elle m'a toujours laissé *de glace.* »

Aveu naïf et douloureux de cet homme dont le malheur fut d'être exclusivement voué à la contemplation de sa vaste et noble individualité !

Revenons à Madame de Krüdener.

Au milieu de cette atmosphère intellectuelle et lettrée, elle se sentit électrisée et reprit ses ambitions littéraires étouffées par les orages du cœur ou distraites par de frivoles amusemens. Elle passait toutes ses soirées à écrire. Outre le roman de Valérie, déjà ébauché à Berlin et corrigé à Genève, elle composa *Eliza*, *Alexis* et la *Cabane des Lataniers*. Sa prose élégante, flexible, coulante, rappelait, en quelques endroits, celle de Bernardin de S.t-Pierre; elle a, de même que lui, ce tour harmonieux, cette grâce élégiaque qui pourrait facilement se transformer en poësie. Et cependant, chose singulière ! jamais Madame de Krüdener ne parvint à faire un vers. Les règles de la versification étaient pour elle un grimoire. Les images les plus poétiques, les sentimens les plus élevés et les plus délicats ne trouvaient jamais leur forme convenable lorsqu'elle aspirait à les rendre en vers. Tantôt c'était plusieurs rimes masculines de suite, ou des vers de quinze syllabes, ou d'autres incorrections qu'elle soumettait ingénument à ses amis.

— « Vous devriez me corriger ceci, » disait-elle.

— « Mais c'est à refaire, lui répondait-on, la correction est impossible; il y manque des césures; il y a des hiatus désolans.

— « Mais quel mal vous font donc ces pauvres petits hiatus ? Vous pouvez bien en laisser passer quelques-uns.

Cependant la mélodie d'une phrase, la sonorité ou la grace d'un mot exerçait sur elle un charme prodigieux. Vanderbourg l'en plaisantait volontiers.

— « Pourquoi, lui demandait-il, intituler cet ou-
» vrage la *Cabane des Lataniers?* Savez-vous ce que
» c'est qu'un latanier? Un vilain palmier maigre,
» n'ayant que des feuilles sèches et sans ombrage, ne
» croissant que sur des îlots rocailleux. »

Souvent il allait plus loin.

— « Vous appelez les courlis harmonieux, le nom
» l'est en effet, mais savez-vous ce que c'est qu'un
» courlis?

— « Mais, c'est un oiseau.

— « Point du tout, reprenait Vanderbourg très
» sérieusement, c'est un gros poisson ! »

Et Madame de Krüdener qui ne se piquait pas d'en remontrer à un membre de l'académie des sciences sentait involontairement son goût pour les pastorales indiennes singulièrement affaibli. Elle abandonna donc la *Cabane des Lataniers* pour mettre la dernière main aux corrections de Valérie.

La biographie universelle fait dater de cette époque le mysticisme de Madame de Krüdener et attribue à Bergasse la plus grande part dans cette initiation. « Il fit, dit-elle, vibrer la corde mystique

» et développa chez l'impressionnable et vaniteuse » étrangère les idées de commerce intime avec le » ciel. On la voyait fréquemment, au milieu d'une » conversation sur la pièce du jour, entrer ainsi su- » bitement en extase : son visage s'illuminait comme » par enchantement ; elle moralisait, catéchisait, » anathématisait, prophétisait avec éloquence et poé- » sie, mêlant la Bible à Ossian, tranchant de la Co- » rinne et de la Velléda, » etc., etc. Tout ce récit est un pur jeu d'imagination, ou le résultat d'une mystification. L'heure de la conversion et du mysticisme n'avait point encore sonné pour Madame de Krüdener dont la vie et l'entourage étaient alors tout mondains. Son âme uniquement absorbée par le monde, en suivait les lois, en aimait les voluptés, et l'on ne peut les aimer sans que l'âme se matérialise. Peut-être eût-elle accueilli l'idée céleste, si elle lui eût été présentée ; mais l'intelligence seule l'eût écoutée, et l'entretien en apparence animé et intéressant fût resté stérile ; l'âme étant pour ainsi dire absente, l'idée céleste se fût probablement retirée. Au reste, ce ne fut qu'en 1814 qu'elle connut vraiment Bergasse, lorsqu'il n'avait plus rien à lui communiquer qu'elle n'eût déjà reçu.

Madame de Krüdener habitait alors rue de Cléry. Son salon était très fréquenté par quelques amis de choix, mais souvent aussi par des hommes du monde dont les avantages extérieurs étaient la seule recom-

mandation. Garat s'y fesait entendre volontiers. Madame de Krüdener, cédant aux entraînements de son cœur, s'était laissée captiver de nouveau aux attraits passagers du monde. Ce cœur si souvent désabusé des affections trompeuses qu'on y inspire, avait senti se réveiller des débris même de sa vie, cette soif d'aimer, de s'attacher et de souffrir qu'elle croyait apaisée. Mais de nouveaux liens promptement formés et bientôt dénoués, ne lui laissaient que du vide et des regrets, et les blessures de la médisance s'ajoutaient encore à d'autres plus profondes et plus amères. Elle le laisse entrevoir à Madame Armand :

« Un abattement, une mélancolie qui est bien avant » dans mon âme, m'oppresse et est toujours ma com- » pagne dans les visites que je reçois....... *

» Oui, mon amie, convainquons-nous toujours » plus qu'il n'est pas en notre pouvoir de conquérir » l'opinion, qu'elle est souvent injuste, que c'est » dans le cœur de nos amis, dans le nôtre que nous » devons nous retrouver tels que nous sommes. Que » de fois je vous l'ai dit : si nous étions des anges, » nous serions mal jugés; mais à la fin, il se forme » cependant une opinion générale sur le caractère, » quand on en mérite une favorable. Hélas! vous me fé- » licitez d'être dans des régions supérieures, non, mon » amie, je n'y suis pas. En vain, je voudrais revenir

* 16 Avril 1802.

» au calme, m'éloigner de tout ce qui trouble l'âme,
» et me contenter de tant de biens que je sais apprécier, je sens vivement cette parole de l'Ecriture :
» il n'est pas bon que l'homme soit seul. Une dévorante mélancolie pénètre quelquefois jusque dans
» le plus profond de mon cœur ; les plaisirs me répugnent ; je sens couler mes larmes ; je ne suis plus
» aimée ; il me semble que je dois renoncer au
» bonheur ; je ne m'éveille jamais sans cette mélancolie ; je m'élance dans ce temps qui est déjà loin
» de moi, et je pleure. Dites, ma chère amie, le
» monde mériterait-il un tel sacrifice ? Oh ! non, car
» le monde ne vous suppose jamais capable d'en faire.
» Si c'est une vertu, si c'est un devoir, comme je
» le crois, c'est à cet être seul, qui est infini, qui
» est si bon, si juste, qu'il faut faire ce sacrifice,
» mais plaignons et ne condamnons pas les âmes ardentes, faites pour aimer, qui s'agitent et ne trouvent de bonheur que dans ce sentiment de l'amour,
» ne les condamnons pas si elles succombent. Voilà
» quelques mois que je suis à Paris ; je m'y suis amusée souvent, mais j'y ai eu aussi bien des chagrins.
» Aussi ma curiosité est satisfaite. J'ai eu des succès ;
» j'ai vu des choses qui m'intéressaient, et je sens le
» néant de tout cela. C'est vers vous, amie chère,
» que j'étends mes bras, et quoiqu'il en puisse arriver, j'aime mieux être auprès de vous. Il me reste
» cependant un intérêt, c'est celui de vivre quelques

» semaines auprès de mon vieil ami de Saint-Pierre.
» J'espère réaliser ce plaisir et me livrer un peu à
» mes ouvrages. J'ai trouvé un appartement dans la
» maison qu'occupe mon vieil ami, avec un jardin
» superbe et dans un quartier solitaire. J'espère y
» vivre fort tranquillement. M. de Saint-Pierre a une
» charmante femme et deux enfans, Paul et Virginie.*»

Elle y vivait paisible en effet depuis quelques semaines lorsqu'elle fut attérée par la nouvelle de la mort de M. de Krüdener, dont la santé ne s'était jamais remise depuis la menace de déclaration de guerre qu'il avait su détourner avec tant de résolution. Sa fille aînée et son fils remarquaient son changement et s'en inquiétaient, lorsque tout à coup il fut frappé d'appoplexie et mourut le 14 juin 1802.

Parmi tous les rêves dont se berçait Madame de Krüdener, celui de pouvoir un jour vivre près de lui, adoucir sa vie et alléger le poids des années par sa tendresse, lui faire oublier enfin, le long abandon dans lequel il avait vécu, se présentait souvent à sa pensée. Elle s'y complaisait et escomptait ce retour tardif au devoir comme une sorte d'expiation présente de ses torts les plus graves. Mais elle n'avait jamais jugé le moment venu de se mettre à cette œuvre. Elle se contentait de lui témoigner par lettres cette affection de paroles, cette bienveillance caressante, mais

* 12 mai 1802.

sans dévouement, qui lui servait à endormir ses remords. Lorsqu'elle se dit et dut se répéter : « Il n'est » plus temps ! » son cœur fut brisé. Toutes les bontés et l'indulgence et la longanimité de M. de Krüdener lui revinrent en mémoire.

En vain eût-elle voulu lui prouver mieux son repentir et ses regrets. La mort avait pris les devants. Elle s'était jetée entre elle et son époux. Il n'avait plus besoin maintenant d'être entouré de cette tendresse qui eût allégé le fardeau des années. Et c'est alors qu'il se taisait pour toujours, que sa voix, non plus douce et calme, mais austère et menaçante sembla retentir plus fortement à ses oreilles. En vain se disait-elle qu'il avait pardonné, et même qu'il n'avait pas eu besoin de le faire, n'ayant jamais condamné. En vain se rappelait-elle que son retour et ses aveux avaient dépassé tout ce qu'attendait d'elle ce cœur humble et généreux : l'abandon auquel elle l'avait réduit, l'éloignement des êtres qu'il aimait, parlait plus haut que son indulgence, et du sein de sa tombe, Madame de Krüdener croyait entendre s'élever de sanglants reproches. Jamais, depuis les beaux jours de Venise, il n'avait été plus présent pour elle que depuis qu'il avait disparu. Elle approfondissait sa situation passée que son œil distrait avait à peine effleurée, elle pénétrait les secrets de cette vie sans intimité découronnée de ses plus légitimes affections. Elle

savourait l'amertume de cette coupe qu'elle avait elle-même empoisonnée. Mille détails lui revenaient en mémoire. La discrétion, la réserve, le silence même de son mari la déchiraient. Elle se demandait comment elle avait pu être si aveugle que de méconnaître ainsi son plus prochain devoir, et de s'en décharger sur d'autres. Mais il n'était plus temps de consoler sa victime, par des témoignages tardifs d'amour et de regrets, du souvenir de tant de négligence ! !

Madame de Krüdener s'enferma, elle voulut même quitter Paris pour se livrer à sa douleur ; mais le souvenir qui la désolait et la poursuivait avec acharnement n'était pas encore le marteau qui devait briser son orgueil et la forcer à demander grâce. Elle n'était point prête à accepter le remède qu'elle aurait dû recevoir de la douleur même, elle foula aux pieds cette nouvelle grâce et repoussa la main que Dieu lui tendait.

CHAPITRE VII.

1802. — 1805.

Voyage à Genève. — Le docteur Gay. — Lettre de Madame de Krüdener au docteur Gay. — Projets maternels. — Voyage à Lyon. — Valérie. — Projets de retour à Paris. — Lettre au docteur Gay. — Delphine. — Sidonie. — Vers à Sidonie. — Lettres de Madame de Krüdener. — Elégie en prose du docteur Gay. — Châteaubriand. — Ducis. — Lettre à Madame Armand. — Lettre à Mademoiselle Sophie de Krüdener. — Départ pour Paris. — Valérie. — Bernardin de S.t-Pierre. — Apparition de Valérie. — Stratagèmes d'auteur. — Madame de Krüdener et les magasins de modes. — Le baron Portal. — Succès de Valérie. — Lettre à Madame Armand. — Quelques mots sur Valérie. — Jacques Ymbert Galloix. — Voyage à Riga. — Lettres de Madame de Krüdener. — Séjour à Kosse. — Lettre à M. L. P. Bérenger. — Etat moral de Madame de Krüdener. — Son état spirituel. — Sa conversion. — Les voies de Dieu merveilleuses de simplicité.

—

Après avoir consacré deux mois au deuil et à la retraite, Madame de Krüdener partit pour se rendre à Genève. La marquise de Pelleport, mère de Madame Bernardin de S.t-Pierre, l'accompagnait Bonne, active, dévouée, Madame de Pelleport s'occupait des détails de ménage et d'administration, et épargnait à son amie tous les soins de la vie réelle. Il ne s'agissait donc plus pour elle que jouir de ce repos, de cette vie idyllique si long-temps et si ardemment désirée dans

un lieu de son choix. Genève et son lac l'attiraient bien vivement, mais Lyon lui offrait aussi des charmes. A Genève, Madame Armand, Madame Rilliet-Huberd et Madame Archer; à Lyon, la famille de Vallin, et le mouvement d'une grande ville; après mûres réflexions, Lyon l'emporta. Elle s'en exprimait clairement dans une lettre à son médecin de Paris, le docteur Gay. Ami de l'abbé Raynal, de La Harpe et d'autres littérateurs, le docteur Gay avait percé dans le monde où il rappelait un peu le bel esprit, la vanité et la philanthropie de la coterie encyclopédiste. Sensible, généreux, irritable, susceptible, rongé d'ambition et de prétentions aristocratiques, il avait rendu à Madame de Krüdener quelques services dont il comptait bien se payer en se faisant un piédestal de sa reconnaissance pour briller dans la haute société où il se trouvait encore trop méconnu. Madame de Krüdener acceptait ce patronage et faisait d'ailleurs grand cas des talens et du cœur de son docteur, auquel elle écrivait * :

« Plus je connais votre caractère, plus je l'apprécie » et je le mets au rang de ceux qui ont été donnés » au monde pour honorer l'humanité. Oui, mon » cher ami, j'aime à me dire que mon âme qui a » besoin d'enthousiasme, trouvera toujours de quoi

* Genève, le 17 septembre 1802.

» s'exalter sur ces qualités, sur ces vertus si belles
» que j'admire en vous. — Ah ! croyez que c'est bien
» le langage de mon cœur qui s'honore de votre
» amitié. La vie, comme je vous l'ai dit souvent,
» m'a à-peu-près tout révélé et je n'en apprécie que
» mieux les véritables biens, la vertu, l'amitié, la
» nature sentie par une âme pieuse et élevée, voilà
» les biens réels qui seuls font l'objet de mes désirs.
» Partout où je les rencontre, je les aime. Je sais
» combien l'amitié est une chose rare, l'amitié comme
» je l'entends : elle est le garant des vertus comme des
» sentimens. Jugez si la vôtre doit m'être précieuse.
» Je satisfais ici à une des passions de mon âme ; je
» vis à la campagne ; j'ai trouvé un site enchanteur ;
» le lac, des vergers dignes de Théocrite et de Vir-
» gile, d'antiques arbres, une maison commode
» propre et riante, voilà ce qui compose mon ha-
» bitation. Je me suis plue à y arranger votre ap-
» partement : Je vous ai placé en face du Mont-
» Blanc. Vous serez entouré de beaux gazons et des
» vagues de ce beau lac qui enivreront votre imagi-
» nation et vous feront rêver. Vous savez que vous
» m'avez promis de venir me voir et j'y compte. Le
» détour n'est pas grand et la saison est encore belle ;
» je viens de faire une course charmante à Vevey
» qui est un séjour de délices ; je soigne ma santé
» qui est grâces au ciel assez bonne. Je vais vous
» dire deux mots de mes affaires, j'espère que nous

» en causerons plus longuement ensemble. L'empe-
» reur s'est chargé de toutes les dettes de feu mon
» mari; je n'ai donc plus d'embarras de ce côté, et
» il me laisse une terre qui, jointe à mon bien, me
» donne une très-belle fortune. Mon désir est d'acheter
» une petite possession près de Lyon, le pays m'a
» enchantée. J'y trouve tout ce qui me flatte et à bon
» marché. J'espère embellir cette petite propriété,
» et y voir mes amis quelquefois, et vous, cher Gay.
» Voilà mes espérances, vous y aurez vos livres,
» votre appartement, une nature enchantée. Nous
» passerions nos hivers à Paris. S'il était possible de
» réaliser ce plan vous m'enchanteriez. Vous n'êtes
» pas obligé, pour vivre, de professer votre art, c'est
» donc plutôt un moyen d'être utile : Vous le serez
» d'abord à une amie, puis à Lyon. Votre séjour
» chez moi ne vous ruinera pas.... J'ai un apparte-
» ment pour vous et le lait de ma vache, les fruits
» de mon jardin et les poissons de la Saône qui cou-
» lera sous vos fenêtres : voilà ce que j'ai à vous
» proposer. Vous me direz oui ou non, avec franchise,
» car si la moindre gêne entrait dans l'amitié, ce
» ne serait plus la véritable. On me demande trente
» mille francs d'une campagne charmante, qui n'est
» à vendre que parce que le propriétaire quitte la
» France. La maison seule vaut davantage. »

Madame de Krüdener, mère tendre et pleine de sollicitude, avait une autre pensée en se rapprochant de

Lyon. Sa fille y avait été l'objet de beaucoup d'attentions et d'hommages. Plusieurs occasions s'étaient présentées pour elle de faire de brillans mariages, mais elle n'avait jamais pu se décider à quitter sa mère, qui désirait son établissement, sans vouloir l'influencer en rien. La possibilité de se fixer près d'elle, à Lyon, rendait plus probable un consentement ardemment souhaité par un homme dont la position et le caractère répondaient à tous les désirs de Madame de Krüdener.

Ce plan eut le sort de tant d'autres plans formés par elle. En automne, elle se rendit à Lyon pour y passer l'hiver. Peu à peu, les séductions du monde reprirent leur empire; la danse du schall fut essayée de nouveau et obtint de grands succès. Sa fille y avait la plus large part, et c'était pour elle que Madame de Krüdener s'y prêtait. Malgré la santé et la fraîcheur qu'elle avait retrouvées par les soins du docteur Butini, elle savait qu'elle n'était plus pour long-temps en possession des grâces de la jeunesse et elle visait à se procurer des avantages plus durables en se faisant un nom dans les lettres. Dans ce but, *Valérie* avait été soumise aux critiques de plusieurs hommes de goût, corrigée et retravaillée avec soin; mais M.me de Krüdener n'ignorait point que le succès a d'autres élémens que le mérite, et elle tenait trop à réussir pour ne pas s'y préparer par tous les moyens possibles. Ne pouvant exploiter à son gré ses

innombrables connaissances et ses amitiés anciennes et nouvelles au profit de son amour-propre d'auteur, elle avait, dans le nombre, fait un choix de prôneurs et de patrons dévoués qui devaient la seconder avec zèle, et au premier rang figurait le docteur Gay. Madame de Krüdener avait compris que pour réussir il fallait être à Paris, et brûlait d'y retourner ; mais elle voulait être appelée, désirée, attendue, et tout fut mis en œuvre pour créer, dans la société Parisienne, ce besoin de sa personne, ou du moins pour faire croire à son existence. C'est ici que le docteur Gay devait signaler son zèle. Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il faut savoir que Sidonie est le nom de l'héroïne de la Cabane des Lataniers et une sorte de personnification de Madame de Krüdener. Elle écrivait donc au docteur Gay * :

« .... J'ai une autre prière à vous adresser ;
» faites faire par un bon faiseur, des vers pour
» notre amie Sidonie. Dans ces vers que je n'ai pas
» besoin de vous recommander et qui doivent être
» du meilleur goût, il n'y aura que cet envoi :
» *A Sidonie.* On lui dira : pourquoi habites-tu la
» province, pourquoi la retraite nous enlève-t-elle
» tes grâces, ton esprit ? Tes succès ne t'appel-
» lent-ils pas à Paris ? Tes grâces, tes talens y
» seront admirés comme ils doivent l'être. On a peint
» ta danse enchanteresse, mais qui peut peindre ce

* 3 janvior 1803.

» qui te fait remarquer. — Mon ami, c'est à l'amitié » que je confie cela : je suis honteuse pour Sidonie, » car je connais sa modestie, vous savez qu'elle n'est » pas vaine : j'ai donc des raisons plus essentielles » qu'une misérable vanité pour elle, et pour vous » prier de faire faire ces vers et bientôt : dites sur- » tout qu'elle est dans la retraite et qu'à Paris seu- » lement, l'on est apprécié. Tâchez qu'on ne vous » devine pas. Faites imprimer ces vers dans le jour- » nal du soir. Il est vrai que Sidonie a été peinte » pour sa danse dans Delphine. Lisez-le, cela vous » plaira. Mais qu'on ne dise pas que c'est dans Del- » phine qu'on l'a peinte. N'indiquez pas autrement » ces vers par l'envoi qu'*à Sidonie*. Veuillez payer » le journal. J'espère vous expliquer mes motifs. En- » voyez-moi bien vîte ce journal où cela sera im- » primé, dans une lettre à l'adresse accoutumée, à » Madame de Pelleport, à Lyon. Si le journal ne » voulait pas s'en charger, ou qu'il tardât trop, » envoyez moi les écrits à la main, et on les in- » sérera ici dans un journal. Vous obligerez beau- » coup votre amie : elle vous expliquera de bouche » pourquoi elle vous a demandé cela. Vous connais- » sez sa sauvagerie, son goût pour la solitude et » son peu de besoin de louanges, mais c'est lui ren- » dre un service essentiel.........

» Que faites-vous ? Que fait Laharpe ? Comment » va votre état ? Avez-vous tout ce que je désire pour

» vous? Conservez-moi votre amitié. J'espère en dix
» jours votre réponse. Si vous voyez Madame de
» Vertamy, dites-lui que je lui ai écrit; que je l'aime;
» c'est une charmante femme qui voit beaucoup de
» monde et pourra vous être utile. Dites-lui que j'ai
» bien de l'amitié pour elle, elle vous recevra à
» merveille. »

» * Je vous ai écrit, il y a quatre jours, mon ex-
» cellent ami, et le même jour je reçus votre lettre;
» la mienne était partie, et je ne pus vous dire
» dès-lors combien je désirais ardemment contribuer
» à vous faire acquérir cette réputation que méritent
» vos talens et vos vertus. Oui, digne et excellent
» homme, j'espère bien y travailler. J'attends avec
» impatience le moment où, rendue à Paris, mon
» temps, mes soins et mon zèle vous seront consacrés :
» vous me ferez connaître Laharpe, auprès duquel
» est déjà un de vos amis. Je travaillerai auprès de
» Bernardin de S.t-Pierre, Châteaubriand, d'une
» foule d'étrangers de ma connaissance, et nous réus-
» sirons, car les intentions pures réussissent tou-
» jours........

» ....** Avez-vous lu Delphine? Fontanes écrase l'au-
» teur qui a commis sans doute beaucoup d'inconsé-

* Lyon, 6 janvier 1803.

** Lyon, 17 Janvier 1803.

» quences, mais qui ne méritait pas d'aussi injurieu-
» ses critiques. Madame de Staël a dit à Sidonie qu'elle
» avait voulu peindre sa danse et vous la trouverez
» au premier volume. Delphine y danse un pas polo-
» nais au bal de Madame de Vernon. Elle a selon la
» remarque de plusieurs personnes peint la figure,
» les manières de parler, l'imagination de Sidonie,
» et puis elle y a mêlé ses opinions religieuses et
» politiques à elle même, car Sidonie a une profonde
» piété et se mêle peu de politique. Il est dommage
» que cette Delphine si bonne, si généreuse, fasse
» tant d'absurdités folles et malheureuses; mais il
» y a de très-belles choses dans le roman. Je vous
» ai prié d'envoyer des vers à Sidonie, nous les fe-
» rons insérer ici. Mais tout en disant qu'on avait
» peint son talent pour la danse, il ne faut pas dire
» *on* mais simplement dire : Un pinceau savant pei-
» gnit ta danse, tes succès sont connus, tes grâces
» sont chantées comme ton esprit et tu les dérobes
» sans cesse au monde : la retraite, la solitude sont
» ce que tu préfères. Là avec la piété, la nature
» et l'étude heureuse, etc., etc., etc....... Voilà,
» mon cher ami, ce que je vous demande pour elle
» et je vous expliquerai pourquoi......... * »

C'est sur ce thème que le docteur Gay fit l'agréable amplification qu'on lira dans la lettre suivante de Madame de Krüdener :

« Il est juste, mon cher Docteur, que vous ayez

» une copie de la charmante Elégie que vous m'avez
» faite ; je vous envoie celle-ci, je préfère que vous
» en ayez une et garder la vôtre.

Que cherches-tu dans la retraite? Paris captivé par tes charmes, par tes grâces, par les dons brillants que le Ciel te prodigua, ne t'offre-t-il pas des cœurs asservis par ton âme sensible? Nous te vîmes, nous nous pressâmes autour de toi au jour où tu exerçais la séduction de l'élégance, l'empire de la beauté; au jour, où, certaine de la palme du génie, tu ne dédaignais pas le prix des talens. Alors même un chantre ingénieux osa marier sa voix légère à la voix grave des sages, te fit sourire au tableau riant de ta danse enchanteresse; mais ces jeux ne s'évanouissent-ils pas au bruit du coup dont le Ciel t'a frappé? Nos cœurs ne s'unissent-ils pas à tes mélancoliques pensées, n'ont-ils pas dans un silencieux recueillement soupiré ta douleur? Nous ne t'offensâmes point par des consolations languissantes, tributs parés, secours offerts à une sensibilité dramatique: nous t'écoutions gémir, nous gémissions.

Nous gémissions et tu fuis! Pourquoi fuis-tu? Le crêpe nous couvre, les arts se taisent autour de toi, l'amour se cache, de ce cortège animé qui fit jadis tes plaisirs et ta gloire? De ce cortège aujourd'hui disgracié, l'amitié seule, l'amitié douce et plaintive t'appelle et tu fuis!!

Elle te suit, où te trouvera-t-elle? Tu parcours ces monts sourcilleux dont ta plume éloquente a tracé la peinture..... Tu t'égares, l'âpreté majestueuse des sites, l'austère empreinte du temps, les voiles sombres de la saison rigoureuse ne répondront pas à ton cœur. Les montagnes, le désert ne sont doux qu'à la victime de l'injustice des hommes.

Que fais-tu sur les montagnes et dans le désert ? C'est dans le sein bienfaisant de la nature que l'on cherche un asile contre les passions de l'humanité ; c'est dans le sein consolateur de l'humanité que l'on trouve un appui contre les coups de la nature.

Viens, assez de larmes solitaires ont honoré le noble compagnon de ta vie, tu lui dois enfin un hommage, la force et le courage sont amis des vertus.

Viens, nous lui devons aussi un hommage, nous le rendrons à l'aimable objet de son choix.

» Je vous envoie cette Elégie dont j'admire la cou-
» leur antique et la beauté ; sans m'approprier autre
» chose que la douleur que vous observâtes en moi
» et que vous voulûtes adoucir, j'ai tant d'autres
» choses à vous dire, cher docteur, plus flatteuses
» pour vous, mais la place me manque et mon cœur
» reconnaissant rend hommage à votre art sublime
» et utile à l'humanité.

A en juger par les lignes suivantes, le docteur Gay ne s'en tint pas là et s'obstina à rimer sa prose sans assouvir ni déconcerter la vanité de Madame de Krüdener :

» * Je suis chargée de la part de Sidonie, de té-
» moigner au plus aimable des amis ses tendres re-
» mercîmens ! Les vers étaient charmans, ils ren-
» daient à merveille tout ce qui pouvait l'intéresser ;
» ils ont été insérés dans un papier, et elle les a

* Lyon, le 25 janvier 1803.

» vus ainsi ; ils ont fait à tous ceux qui la connais-
» sent un plaisir réel. Quel heureux don a celui
» qui les a faits ! comme on voit qu'il est ami de
» Sidonie ! comme il peint ce qu'il veut dire ! c'est
» l'âme qui se charge de chaque coup de pinceau,
» et c'est une âme si sublime pour l'amitié que celle
» qu'a cet être auquel Sidonie doit une reconnais-
» sance si vraie.

» Elle a reçu une élégie en prose que vous devez
» connaître et qu'elle trouve extrêmement belle ; il
» y a un beau talent dans cette manière élevée et
» simple, et il faut chérir l'âme qui sait parler une
» telle langue.

» On a changé quelques vers, très-peu, et ils ont
» réussi à merveille, et rempli l'objet qu'on voulait.

» Mais où finiraient les remercîmens, cher ami, s'il
» fallait vous remercier de tout ce qu'on vous doit ;
» reconnaissance et amitié pour la vie, voilà tout ce
» que je puis dire, mais ce que je tiendrai tant que
» je vivrai..... »

Un second envoi, peut-être du même auteur, lui valut de nouveaux remercîmens.

« Je vous remercie de vos vers, ils sont charmans.
» Si vous pouviez par vos relations en avoir encore
» du grand faiseur Delille?

« N'importe ce qu'ils diraient, ce serait utile à
» Sidonie ; vous savez comme je l'aime. Le monde est

» si bête ! C'est ce charlatanisme qui met en évi-
» dence, et qui fait aussi qu'on peut servir ses amis.
» Je brûle de savoir votre projet et de travailler comme
» je l'espère, de toutes mes forces, à vous être utile.

» Je le fais savoir à Camille Jordan, que Madame
» de Staël aime plus que moi ; car je soupçonne la
» chère femme possédée de jalousie de succès, sur-
» tout à présent qu'on a cru reconnaître quelques
» grâces, quelques charmes de Delphine dans Sidonie.
» Elle m'aimait assez dans le temps pour peindre ce
» talent qu'elle a si bien rendu, mais de la célébrité,
» beaucoup trop de succès l'ont apparemment refroi-
» die ; enfin, Camille vous servira chaudement auprès
» d'elle.

» Ne serait-il pas bon de parler de Sidonie à cet
» ami de Neuilly * ? Vous m'entendez. Châteaubriand,
» qui le voit souvent, l'a déjà prévenu. Il aime beau-
» coup Sidonie et lui marque qu'elle a de prodigieux
» succès, et l'invite à revenir. Bientôt je vous en-
» verrai une lettre pour lui. Travaillez à l'affaire de
» Neuilly ; parlez-m'en. Oui, mon respectable ami,
» vous aurez la gloire que vos talens et vos vertus
» méritent..... »

Dans le même-temps où Madame de Krüdener travaillait si ardemment à faire connaître au public ses goûts de retraite, son amour inaltérable pour la so-

* Ducis.

litude et l'horreur que lui inspirait ce monde qui la fatiguait de ses instances et de son admiration, elle écrivait à Madame Armand :

« * Ma santé a beaucoup gagné. Nous avons été » entraînés à huit bals de suite. J'ai veillé huit » nuits sans m'en ressentir. Quel bonheur ! mon « amie. Je ne finirais pas si je vous disais com- » bien je suis fêtée ; il pleut des vers ; la considéra- » tion et les hommages luttent à qui mieux mieux. » On s'arrache un mot de moi comme une faveur ; » on ne parle que de ma réputation d'esprit, de » bonté, de mœurs. C'est mille fois plus que je ne » mérite, mais la Providence se plait à accabler » ses enfans, même des bienfaits qu'ils ne méritent » pas. »

Voici comment elle explique à Madame Armand son départ de Lyon pour Paris : « Je regarderais comme » une lâcheté de ne pas produire un ouvrage qui peut » être utile, et voilà comme mon voyage de Paris » devient un devoir, tandis que mon cœur, mon ima- » gination, tout m'entraîne au bord de votre lac, où » je brûle d'aller, dégoûtée du séjour de Paris, blasée » sur ses succès, n'aimant que le repos et les affec- » tions douces. Je serais extrêmement heureuse en » passant mes étés en Suisse, mes hivers ici, car » Lyon a tous les agrémens d'une grande ville......

* 1.er mars 1803.

» On m'aime, on me préconise partout à me faire
» rougir. »

Dans une lettre * à sa belle-fille, alors à Berlin, elle exprime les mêmes regrets de se rendre à Paris, et raconte ses succès à Lyon.........

« Avec mes vieux *horripios*, comme dit Vallin, je
» suis ici une élégante. Mes robes turques ou perses,
» mes dentelles, mes diamans me donnent ce genre
» de considération qu'obtient cette espèce de magni-
» ficence. L'ouvrage de Madame de Staël, la réputa-
» tion qu'il m'a faite pour la danse, les éloges des
» journaux à l'occasion des *Maximes*, le déluge de
» vers, des portraits qui sont venus de Paris me trou-
» ver dans différents ouvrages, la réputation déjà faite,
» les liaisons avec Châteaubriand, Saint-Pierre; cette
» renommée de bonté, de générosité que m'ont faite les
» émigrés, et que j'ai peu méritée, mais qu'on a exa-
» gérée; le bien qu'a fait Valérie qui a été lue ici par
» Bérenger et quelques autres personnes : tout cela
» a valu à la maman, curiosité d'une part, déluge de
» vers de province avec invitations, accueil, tout cela
» greffé sur force bonté, car les Lyonnais sont bons
» par excellence......

» Paris ne me tentait pas : je suis à peu près blasée
» sur les succès, je ne les recherche encore que pour
» ma Valérie; je pense que cet ouvrage fera grande

* 17 avril.

» sensation....... Oh! comme je crois que vous en serez
» contente ! Comme cela laisse derrière soi Sidonie!....
» Valérie est en deux volumes. Le plan en est simple,
» les détails heureux, le style me paraît bon. J'ai
» vu pleurer les âmes sensibles, et j'ai entendu dire
» aux gens d'esprit qu'il y avait beaucop d'esprit et
» de goût. Je crois que l'ouvrage est bon; il est pieux,
» moral et rempli de ce qui parle à l'imagination.

» C'est la réussite de Valérie qui me fait désirer
» d'aller à Paris. Vous savez combien il faut faire par
» soi-même pour les journalistes, enfin travailler au
» succès d'un premier ouvrage pour faire ensuite pa-
» resseusement imprimer sur sa réputation. Je crois
» que Saint-Pierre, Ducis, Châteaubriand et Geoffroy
» en parleront avantageusement. Lancée ainsi dans le
» monde, la jeune personne sera accueillie partout.
» Vous savez qu'il ne suffit ni de l'esprit ni du génie
» pour réussir, ni de la bonté des intentions; tout a
» son charlatanisme. »

Bercée de cette douce espérance, Madame de Krüdener arriva à Paris au commencement de mai. Valérie, revue et corrigée encore à Lyon, fut de nouveau mise en lumière et confiée à quelques amis éclairés. L'auteur en parle en ces termes : *

« C'est au milieu de cinquante affaires que je vous
» écris. Châteaubriand a été enchanté de ma Valérie, et
» j'espère qu'elle me rapportera, mais n'en parlez pas

* Lettre à Madame Armand, du 24 mai.

» du tout : je vois de plus en plus combien l'impression
» hors de Paris en était difficile. Après Cheyssière, je
» l'avais faite revoir à Lyon, et elle a encore besoin
» de corrections. Châteaubriand aussi m'a dit que les
» meilleurs ouvrages imprimés en province ne réussis-
» saient pas...... Le temps a été des plus sauvages
» ici ; aussi depuis deux mois, mes nerfs s'en ressen-
» tent-ils bien. Paris m'ennuie ; je soupire après notre
» lac, votre présence et le calme...... Un été passé
» sans oiseaux me paraît une banqueroute. »

2 août. — « M. de Saint-Pierre est enthousiasmé
» de Valérie, les autres journalistes, gens de lettres,
» aussi : ils prétendent que ce sera une des choses
» les plus marquantes qui auront paru depuis long-
» temps ; mais tous s'accordent à dire qu'il ne faut
» pas imprimer actuellement, la saison étant abso-
» lument morte et personne n'étant à Paris. »

En attendant le moment de faire invasion dans la société parisienne, Madame de Krüdener assurée du succès avait une préoccupation plus digne d'elle et plus en harmonie avec les besoins intimes de son cœur. Sa fille Juliette faisait son instruction religieuse, et sa mère qui l'aimait tendrement, suivait, sans s'en rendre compte, les mouvements de l'âme et de la conscience de sa fille et en subissait l'influence : mais ce n'était chez elle qu'un écho mensonger que les bruits du monde vinrent bientôt étouffer.

Valérie parut en décembre 1803 avec la date 1804.

Toutes les batteries de Madame de Krüdener étaient montées pour saluer son apparition. Aucune ne manqua son effet. Amis dévoués, journalistes, littérateurs indépendans, adversaires, envieux, chacun à sa manière s'occupa de Madame de Krüdener et de son livre. Elle-même ne se fit pas défaut, et pendant plusieurs jours se dévouant avec la plus persévérante ardeur à assurer son triomphe, elle courut les magasins de mode les plus en vogue pour demander incognito, tantôt des écharpes, tantôt des chapeaux, des plumes, des guirlandes, des rubans *à la Valérie*. En voyant cette étrangère, belle encore et fort élégante, descendre de voiture d'un air si sûr de son fait pour demander les objets de fantaisie qu'elle inventait, les marchands se sentaient saisis d'une bienveillance inexprimable et d'un désir si vif de la contenter qu'il fallait bien qu'on parvint à s'entendre. Aussi n'était-elle pas trop difficile à reconnaître au premier abord ce qu'elle avait demandé. Et si de pauvres jeunes filles abasourdies de ces demandes insolites eurent un moment l'air décontenancé et nièrent l'existence des modes demandées, Madame de Krüdener en leur souriant avec bonté et les plaignant de ne pas connaître encore le roman de Valérie en eut bientôt fait des prosélytes zélées de son livre. Avec ses emplettes, elle se transportait dans un autre magasin, feignant d'y chercher ce qui n'avait jamais existé que dans sa fantaisie. Grâce à ce manège, elle parvint à exciter dans

le commerce, une émulation si furieuse en l'honneur de Valérie que pour huit jours au moins tout fut à la Valérie. Des amies, complices innocentes de ce stratagême allaient après elle, sur ses indications, constater son triomphe et en portaient la renommée au faubourg Saint-Germain et à la Chaussée d'Antin.

C'était l'époque où le baron Portal posait les bases de sa grande réputation médicale en s'envoyant chercher lui-même dans les premiers salons de Paris au nom des plus illustres cliens qui n'avaient point réclamé ses soins. C'était l'époque des bulletins des armées, l'époque toujours actuelle des vanités féroces et des amours-propres jaloux de se produire à tout prix.

Au bout de quelques jours, la malicieuse Livonienne, fatiguée de ses campagnes, écrasée d'hommages et de succès, se reposa sur ses lauriers. En recevant avec modestie les complimens de la cour et de la ville, elle souriait intérieurement en se répétant : « On n'a rien à Paris sans charlatanisme. » Elle contemplait ce mouvement avec complaisance en écrivant à Madame Armand.

« * Le succès de Valérie est complet et inoui,
» et l'on me disait encore l'autre jour : il y a quel-
» que chose de surnaturel dans ce succès. Oui, mon
» amie, le ciel a voulu que ces idées, que cette

* 15 janvier 1804.

» morale plus pure se répandissent en France, où
» ces idées sont moins connues. Je viens de voir
» quelqu'un qui arrive de Vienne ; il dit qu'on y
» vendait à un prix extraordinaire le peu d'exem-
» plaires qui y étaient parvenus. Faites demander
» à Paschoud les deux *Publicistes* où l'on en parle.
» Il y en a un dont vous serez contente. Je ne
» dois point regretter mon séjour à Paris. Je suis
» en marché pour la seconde édition, mais les
» libraires gagnent tant et paient si lentement que
» les profits ne sont pas grands. »

L'histoire et l'apparition du roman de Valérie nous ont arrêté plus long-temps que ne le fera le roman lui-même. Il a pris rang dans la littérature et a supporté l'épreuve de la critique des maîtres de l'art et du public, auprès desquels notre jugement ne saurait avoir aucun poids. Nous nous bornerons à remarquer qu'on lit encore Valérie, tandis qu'on ne lit guère les œuvres de Mesdames de Genlis, de Montolieu et Cottin. Peut-être la raison en est-elle dans cette pensée de Pascal sur l'éloquence et le style. « Il faut plaire » à ceux qui ont des sentimens humains et tendres. » Valérie a ce mérite. Tel le lut lorsque la vie l'avait seulement effleuré, lorsque la souffrance n'avait pas réveillé sa sensibilité et remué les profondeurs de son âme, qui le reprend au bout de quelques années dans des dispositions toutes nouvelles. Bientôt, il y trouve une saveur inconnue et s'étonne d'être entré dans cette

sphère des sentimens humains qu'il avait ignorés jusqu'alors. Une citation complétera notre pensée.

Victor Hugo a consacré quelques pages éloquentes à la mémoire d'un jeune poète Genevois plein de génie qui avait quitté les bords de son beau lac pour languir, souffrir et mourir à Paris, en 1828. Jacques-Ymbert Galloix n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il écrivait à Charles Didier une lettre admirable de style, où nous trouvons ce qui suit : « Je lisais » dernièrement Valérie de Madame de Krüdener. Je » ne puis vous exprimer les sensations que j'en ai » reçues. Ce livre étonnant m'avait ennuyé jadis, » maintenant il m'a déchiré. C'est que Gustave est, » comme moi, victime d'une passion dévorante, ou » plutôt d'une énergie de sensation qui le dévore et » qui s'est portée sur un élément naturel : l'amour, » tandis que cette même énergie luttant dans mon » âme avec le vide y enfante des fantômes. Je lisais » ce roman aux premiers rayons du soleil du prin- » temps dans les vastes et tristes allées du Luxem- » bourg. A chaque instant je m'arrêtais anéanti *. »

Madame de Krüdener vit commencer l'année 1804 à Paris où son fils était attaché à l'ambassade russe. Les jouissances de famille et les enivremens de sa gloire littéraire auraient satisfait son cœur et son amour-propre, si sa mère ne lui eût manqué. Elle se dé-

* Littérature et philosophie mêlées, par Victor Hugo.

cida à la rejoindre à la fin de janvier. Elle traversa lentement l'Allemagne, s'arrêtant à Berlin quelques semaines. Ses biographes déjà cités et la *Biographie Universelle* entr'autres l'y font demeurer quelque temps, afin d'expliquer son intimité avec la reine de Prusse. Nous rectifierons ces erreurs.

Au printemps, elle eut le bonheur de retrouver sa mère; mais elle avait à subir de nouveau cette vie de Riga, si fatigante de mondanité. Elle désirait en vain s'y soustraire par la lecture et l'étude; l'influence du climat, l'absence d'émulation et le manque de sympathies la paralysaient. « Je n'ai personne » qui me presse, qui m'entoure, qui soigne mes pa- » piers et arrange mes affaires..... A l'exception de ma » mère, je vivrais cent ans ici sans trouver un ami. » Rien n'est froid comme ce peuple, il n'a aucune » idée des charmes de la confiance et du bonheur » social. »

Pour se délivrer de l'ennui des conversations frivoles qui la fatiguaient, elle avait pris le parti de jouer, mais elle le faisait sans intérêt, perdait et se le reprochait; puis Madame de Wietinghoff passait l'été à la ville, dont la poussière et le mauvais air étaient insupportables à sa fille. Cependant, sa santé n'en souffrit point.

« * J'ai conservé le mieux qu'après Dieu je dois

* Juin 1805.

» à l'immortel Butini, écrivait-elle à Madame Ar-
» mand, et sans être complètement guérie, je n'ai
» presque plus de spasmes, mais beaucoup de lan-
» gueurs qui se dissiperaient peut-être à la campagne,
» et dans un genre de vie sans aucune gêne........

» Juliette abandonne tous ses talens; le seul qu'on
» ait ici, c'est celui de se moquer de tout le monde,
» cela la décourage aussi. Comment ma mère a-t-elle
» fait pour rester aimante et bonne, sans égale, gé-
» néreuse, noble, élevée? C'est un miracle au mi-
» lieu du monde qu'on voit : oh! comme le cœur
» soupire après la douce joie de la Suisse, et les
» joies simples. »

Avec le soleil et le retour des beaux jours, elle reprenait courage et se rattachait à la vie; elle pardonnait aux Livoniens leur insipidité, et s'épanouissait à l'espérance et aux joies faciles qu'elle savait si bien se créer. Elle se réjouissait de retrouver à Kosse les lieux qu'elle avait décrits dans Valérie : un intérêt plus grave l'y rappelait. « Ma terre ne me produit
» rien depuis quatre ans; les récoltes ont été mau-
» vaises. L'homme qui l'a en ferme est un vieillard
» à cheveux blancs qui sert depuis 22 ans. Ce vieil-
» lard a perdu, les années dernières, ce qu'il avait
» amassé. Il est vrai que par une trop grande bonté,
» il nourrit un tas de gens de sa famille et se ruine.
» On veut que je le renvoie, mais il gémit, il est
» âgé, il est père de famille, il est honnête et mé-

» nage mes paysans. Je suis tranquille avec lui et
» peux espérer que mes serfs ne sont pas vexés. Je
» vous avoue que ce sont de si grandes considérations
» que je ne puis me décider à le renvoyer. »

La bonté de Madame de Krüdener trouva à Kosse un aliment, et le temps qu'elle y passa fut employé au soulagement de bien des misères. Le vieux Lorentz fut maintenu dans son emploi, au détriment de l'administration, mais au grand avantage des pauvres, et Madame de Krüdener revint le cœur léger affronter les rigueurs de l'hiver auprès de sa mère. Elle entretenait avec la France quelques correspondances destinées à y raviver son souvenir et à briller encore de loin aux yeux de ses anciens admirateurs. Deux lettres à M. Bérenger, de Lyon, imprimées dans divers recueils, nous montrent la même exaltation de sentiment, la même religiosité vague déjà signalées dans les correspondances littéraires de Madame de Krüdener. En voici un échantillon :

« Riga en Livonie, le 10 juin 1805.

» Ne croyez pas, mon cher Bérenger, que je vous
» oublie. Non, tant que j'aimerai la douce piété et
» les sentiments élevés, et les vertus aimables, et
» tout ce qui charme la vie, votre image, celle du
» noble et bon Camille Jordan, et celle de Ducis,
» et celle encore de l'adorable Bernardin de Saint-
» Pierre, se mêleront aux rivages bien-aimés de la

» Saône et du Rhône. Qu'ils sont enchanteurs ces
» bords riants de la Saône, ces délicieux environs
» de l'Isle-Barbe ! Que d'ombrages heureux, que de
» vallées mystérieuses, quels points de vue roman-
» tiques ! Quels lieux, et quels amis ! Je me com-
» pose de tout cela une douce et touchante poésie,
» qui me fait rêver et quelquefois répandre des lar-
» mes. J'oublie alors que je suis loin de vous et de
» la ville que j'aime le plus au monde, de ce Lyon
» bâti tout exprès pour mon imagination et pour mon
» cœur. C'est à Lyon que ma vie, oublieuse des
» soins pénibles, semblait couler avec la Saône tran-
» quillement, paisiblement, sur les molles prairies.
» D'un regard j'étais en Suisse, j'entrevoyais le Va-
» lais.... D'un regard je franchissais les Alpes, et je
» volais en Italie. Je traversais leurs sommets blan-
» chis par les neiges, et leurs solitudes si calmes,
» et leurs torrents si nombreux et si purs....: En
» suivant le cours impétueux du Rhône, j'étais d'a-
» bord à Vaucluse, que vous avez si bien célébrée
» dans vos *Soirées;* je revoyais idéalement la rade
» et le port de Marseille..... En face, le Sapé et
» ses noirs sapins m'offraient le religieux séjour des
» des enfants de *Bruno;* je la revoyais cette *Char-*
» *treuse*, qui m'a inspiré le morceau que vous me
» demandez, et que je vous envoie corrigé, des
» bords de la Baltique, en vous écrivant *à onze*
» *heures du soir*, éclairée par un demi-jour qui res-

» semble à la plus belle aurore : dans deux heures,
» je reverrai le soleil brillant sur les flots comme
» dans le ciel.

» Ainsi donc, du fond du Nord, l'imagination,
» cette superbe faculté, me ramène souvent auprès
» de mes amis ! Oui, l'amitié me rend les illusions
» de la pàtrie de mon cœur..... O Français, comme
» la nature vous traite en enfants gâtés ! Sentez-vous
» bien tout votre bonheur ? Quel peuple dans l'uni-
» vers a plus de graces à rendre à cette Providence
» divine qu'osent nier des insensés, *dans l'orgueil-*
» *leuse impiété du délire !*..... Non, non, je ne suis
» point aux bords de la Baltique ; non, je n'habite
» point mes forêts de sapins, je suis sur d'autres ri-
» vages moins déserts, moins arides, *je suis dans ce*
» *tant doux pays qu'on ne peut oublier*, comme di-
» sait Marie Stuart..... J'y suis, j'y vole sur les nua-
» ges fugitifs d'Ossian ; ces nuages se dessinent comme
» des montagnes, comme des escadrons ; je les ap-
» pelle, je leur donne des noms, des noms dont le
» souvenir est dans mon cœur pour l'éternité. O mon
» cher Bérenger ! ne me croyez pas folle ; on ne l'est
» pas quand on aime éperdument la France et les
» Français. Ainsi, les longues habitudes de mon cœur
» ne peuvent être effacées. Eh ! comment, sans in-
» gratitude, oublierais-je que la Providence m'a fait
» retrouver la santé en France ? Ma fille, ma Juliette
» mourante en Danemarck, où elle naquit, m'a été

» conservée à Paris. C'est à Lyon que ma convales-
» cence fut prompte et ravissante ! J'y ai trouvé des
» amis vrais, des âmes en harmonie parfaite avec
» la mienne, des hommes éclairés qui m'encoura-
» geaient, qui me présageaient des succès, qui ne
» m'ont pas trompée..... Enfin, c'est à Lyon que
» j'achevai *Valérie*. J'avais entrepris cet ouvrage à
» Genève, inspirée par les beautés mélancoliques du
» Léman et de la Grande-Chartreuse. Je vous en lus
» la moitié; je fis la même confidence à Vallin et à
» Camille Jordan. On me pressa d'achever, et j'achevai
» ce romanesque, mais très-fidèle tableau d'une passion
» sans exemple, comme sans tache. Ce n'est pas le
» désir d'étaler de l'esprit, qui m'a inspiré ces pages
» que je crois touchantes, et auxquelles vos journaux
» daignent accorder quelques éloges : non, certes. Ce
» qu'il y a de bon dans *Valérie* appartient à des senti-
» mens religieux que le ciel m'a donnés, et qu'il a
» voulu protéger en faisant aimer ces sentimens.....
» Vous l'avez lu, sans doute, cet autre *roman dont*
» *l'héroïne, d'ailleurs si généreuse et si bonne, épou-*
» *vante tant son sexe par le suicide.....* Malgré les
» beautés dont il étincelle, il ne doit pas réussir....
» Et la religion *est là debout* pour frapper de mort
» cette doctrine, d'autant plus effrayante, que le ta-
» lent qui cherche à la propager est immense. Au
» reste, une inconséquence n'est pas une intention;
» et pourquoi croire que Madame de Staël ait voulu

» faire un livre dangereux? Elle qui fait son étude
» de la morale, *et qui croit si fermement à la perfec-*
» *tibilité* dans ce siècle étrange? Rendons plus de jus-
» tice aux beautés qui se trouvent dans l'ouvrage. Je
» ne vois, dans *Delphine*, que la triste victime d'une
» passion forte et malheureuse, et dans ses dernières
» actions, que les inconséquences d'une tête qui ne
» raisonne plus. Une femme honnête, avec une âme
» ardente, environnée de la perfidie du grand monde,
» tombe, avec toute sa candeur, dans les piéges de
» l'amour et du malheur...... Et si *Delphine* est si
» terriblement punie, l'auteur, par ce talent d'effrayer
» ainsi sur les suites du vice, n'a-t-il pas deviné le
» secret de la morale et atteint le but du romancier?..
» Je vois, au reste, par le succès de ma *chérissime*
» *Valérie*, que la piété, l'amour pur et combattu,
» les touchantes affections, et tout ce qui tient à la
» délicatesse et à la vertu, émeut et touche plus en
» France qu'ailleurs, plus à Lyon que dans aucune
» autre ville.

» Il est temps de vous parler un peu de moi, rela-
» tivement à ma santé.... Je vous dirai cela demain,
» le voyageur qui doit vous porter cette lettre restant
» ici quelques jours de plus. Ce retard donnera le
» temps à ma fille de faire un petit envoi à mes amis
» *de thé et d'essence de rose*, que nous tenons des
» caravanes qui nous arrivent par Cachemire.

» Personne ne vous est plus sincèrement attaché que

la baronne de Krudener. »

Madame de Krüdener s'est peinte dans cette lettre telle qu'elle était en 1805, à l'âge de trente-neuf ans.

Que si en faisant connaître son esprit et son cœur nous n'avons pas réussi à lui attirer toute la sympathie de nos lecteurs, nous ne saurions nous en étonner. Nous le sentons, les derniers traits de notre récit peuvent lui aliéner les natures bienveillantes mais droites de cœur qui ne pardonnent pas à la duplicité. Auprès d'elles, Madame de Krüdener ne trouvera grâce ni par son amour éperdu pour la France et ses flatteries aux Français qu'elle mystifiait si gaiement; ni par son déplorable savoir faire et ces ignobles détours pour fausser l'opinion; ni par ce continuel étalage des sentimens religieux et de la piété que le Ciel lui avait donnés, qui n'aboutissaient en dernière analyse qu'à l'oubli de Dieu et de sa sainte loi?

Cette loi à la main, chacun a le droit de condamner ces actes et de les détester; mais qu'il s'arrête là! La parole de Jésus à la femme adultère nous interdit tout jugement sur cette pauvre pécheresse. Que celui qui fut toujours exempt d'hypocrisie lui jette la première pierre! A elle, comme à chacun de nous, il faut une conversion, une nouvelle naissance. Il lui faut entendre cette parole : *Réveille-toi d'entre les morts, toi qui dors, et Christ t'éclairera.* A cette voix elle se lèvera, et elle ressuscitera; elle vivra, car elle aimera.

Voici, je me tiens à la porte et je frappe, dit Jésus, *si quelqu'un m'ouvre, j'entrerai et je souperai avec lui et lui avec moi.*

C'est cette œuvre d'amour, à l'égard de Madame de Krüdener, que nous allons raconter. Elle fut simple dans ses moyens. Rien n'y devait flatter l'amour-propre et l'imagination. Mais c'est cette simplicité même que nous admirons. Qu'une lumière éblouissante resplendisse sur le chemin de Damas : qu'une voix du ciel retentisse pour humilier et confondre Saul de Tarse, nous en sommes pleins d'admiration et nous adorons les voies de Dieu. Mais qu'une âme qui a entendu maintes fois les doctrines du salut, qui connaît l'histoire de Jésus et sa vie, soit, à la millième fois qu'elle en entend parler, rendue tout-à-coup attentive ; que des moyens jugés sans aucune valeur humainement, tels que jamais notre sagesse ne les eût imaginés, accomplissent à un moment donné l'œuvre voulue de Dieu ; cette œuvre n'en est pas pour cela moins grande, moins merveilleuse, ou moins digne de la toute-puissance de Dieu. Telle fut la conversion de Madame de Krüdener.

CHAPITRE VIII.

1805. — 1808.

Madame de Krüdener éloignée de Dieu. — Illusions de sa piété. — Une mort subite. — Révolution morale chez Madame de Krüdener. — Terreurs de la mort. — Désolation. — Le cordonnier Morave. — La joie chrétienne. — Entretien salutaire. — Répentance et conversion. — Madame Blau. — Lettre à Madame Armand. — Les fruits de la foi. — L'amour des âmes. — Lettre à Madame Armand. — Bonheur du Chrétien. — Epreuves. — Wiesbaden. — Koenigsberg. — La reine de Prusse et Madame de Krüdener dans les hôpitaux. — Relation ignorée. — Le grand-duc Georges de Mecklembourg. — Dresde.—Klein-Welk. — La comtesse Werther. — La princesse de Reuss. — La comtesse de Hohenthal. — Journal de Madame de Krüdener. — Hernhut. — Kaufman. — Goerke. — Les évêques Quandt et Risler. — Course à Bautzen. — Dresde. — Combat contre le monde. — Jung Stilling. — Le grand-duc Charles-Frédéric de Bade. — Lettre à Madame Armand. — La margrave douairière de Bade. — La cour à Carlsruhe. — Séjour en Wurtemberg. — Retour à Carlsruhe. — Visite des pauvres malades. — Amour des pauvres. — La jeune servante. — Humilité de Madame de Krüdener — La princesse de Solms-Braunfels. — Lettres de quelques gens du monde — Le comte Wielhorsky. — Othilde ou le souterrain. — La reine Hortense à Baden. — Attachement de Madame de Krüdener. — Lettre de la reine de Prusse. — Othilde.

—

Nous avons vu jusqu'à présent Madame de Krüdener absorbée dans l'amour égoïste et dans le culte de sa personnalité, se recherchant toujours elle-même, et toujours, par conséquent, s'éloignant d'avantage de Dieu. Si elle se retourne un moment vers lui, c'est par dégoût, par ennui, ce n'est jamais le repentir ni l'amour divin qui la pressent. Renoncer à soi, porter sa croix,

suivre Jésus, voilà ce qu'elle ignore. Loin de renoncer à elle-même, c'est à elle seulement qu'elle pense : loin de vouloir porter sa croix, elle ne prétend que se soulager de son fardeau. Elle tente quelquefois de s'élever vers Dieu, mais c'est par une aspiration d'orgueil bien plus que par humilité. Si elle essaie d'échanger les folles voluptés du monde contre les jouissances de l'âme; c'est que blasée et dégradée à ses propres yeux, elle espère trouver dans cet échange plus de bonheur et plus de dignité. En un mot, les vanités du monde, les succès littéraires, l'enivrement des passions, l'exaltation des idées religieuses ne sont pour elle que des formes différentes du culte unique auquel elle entend consacrer toutes ses facultés, et dont elle est à la fois le temple, l'adorateur et l'idole.

Et comment en eût-il été autrement ? Jamais elle n'avait compté que sur elle-même. Jamais elle n'avait reconnu et confessé que, fille de la race déchue d'Adam, elle ne pouvait tirer de son propre fonds que corruption et misère. L'orgueil l'avait menée où il mène le genre humain tout entier, à la stupide et honteuse idolâtrie de soi-même : et comme tous les autres membres de cette race dégénérée, elle serait restée dans les ténèbres, *enfant de colère comme les autres*, si la miséricordieuse main du Sauveur ne s'était étendue vers elle.

Un jour, Madame de Krüdener s'était levée fati-

guée de sa mélancolie et des vagues regrets du passé. De sa fenêtre, elle regardait flotter les nuages d'automne que le vent chassait lentement sur la Düna, lorsqu'un gentilhomme Livonien qui passait devant sa maison la salue, chancelle et tombe frappé d'apoplexie sous ses yeux. C'était un de ces hommes que sa coquetterie agaçante avait distingué dans la foule de ses adorateurs. On le releva mort.

Au premier moment, cette chute parut coïncider avec la surprise qu'il avait témoignée en voyant Madame de Krüdener. Elle en fut bouleversée et se sentit profondément troublée. Cette ardente soif d'hommages qu'elle avait ressentie lui apparut tout à coup comme la plus audacieuse folie et le plus violent défi à l'Etre seul digne d'être adoré. Le jugement de Dieu était entré dans son âme et la remplissait d'inexprimables terreurs. Elle se croyait à chaque instant menacée d'une mort subite, sans réconciliation sans pardon. La clarté du jour l'épouvantait. Elle se renferma dans son appartement, dont elle fit fermer avec soin toutes les croisées pour en bannir la lumière. Craignant d'être écrasée sur le seuil de sa porte, elle n'osait plus sortir. Le jour, elle s'effrayait de l'attente de la nuit, et la nuit se passait dans des détresses d'âme, telles que tous les siens en étaient désolés. Plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi. Son cerveau était affecté et sa santé cruellement ébranlée. Toutefois, avec le temps, ses angoisses

devinrent moins aigües, et la laissèrent silencieuse et morne.

Tel était l'anéantissement où était plongée son âme que tout ressort moral paraissait brisé et que toute réaction de la volonté semblait devenue impossible chez elle lorsque s'accomplit la crise salutaire de sa régénération. Dieu qui avait choisi des péagers et d'obscurs pêcheurs Galiléens pour convertir le monde, et qui se sert presque toujours des choses faibles pour confondre les fortes, réservait à un pauvre et chétif artisan, cette victoire que toute la sagesse et toute l'éloquence du monde n'auraient pu remporter. C'était un cordonnier de Riga. Madame de Krüdener l'avait fait appeler pour lui faire une commande. Elle ne le regardait point, tandis qu'il prenait ses mesures ; mais il lui adressa une question, et pour lui répondre, elle écarta ses mains qu'elle tenait sur ses yeux. L'air serein et joyeux de cet homme lui paraissant une insulte à sa douleur, elle lui répondit brièvement et retomba dans sa tristesse. Mais au bout d'un instant :

— « Mon ami, êtes-vous heureux, lui dit-elle ? »

— « Oh ! Je suis le plus heureux des hommes ! » répondit-il.

Madame de Krüdener ne put rien ajouter ; mais son expression radieuse et le ton avec lequel cette réponse avait été faite la poursuivirent. La nuit, elle ne put dormir. « Il est heureux ! le plus heureux des hommes! » et moi la plus malheureuse des créatures ! » se répé-

tait-elle constamment. Semblable à un poison subtil, la pensée du bonheur de cet homme avait ravivé sa douleur et rendu les plaies de son âme plus cuisantes. Dès le matin, elle voulut se rendre chez lui pour s'informer des motifs de sa joie.

Le pauvre cordonnier faisait partie d'une petite communauté de frères Moraves. Il avait une foi simple, humble et vivante à l'Evangile et jouissait de cette paix qui surpasse toute intelligence, dont parle S.t-Paul. Les souffrances de Jésus, sa mort, son sacrifice expiatoire et sa résurrection étaient ses délices de tous les jours et il y puisait l'oubli de toutes les misères terrestres. Il était convainquant, non à force d'arguments mais par l'assurance de sa persuasion et de sa foi qui lui rendait son Sauveur présent lorsqu'il en parlait. En l'écoutant s'exprimer avec tout l'enthousiasme de la reconnaissance et de l'amour, Madame de Krüdener est saisie d'un trouble inconnu. L'amour divin qui dormait en elle frémit et se réveille. Elle se sent aimée. Le Dieu vengeur dont elle redoutait la foudre, a fait place au Dieu mourant par amour pour le pêcheur. Cette croix où l'excès de la souffrance s'ajoute à l'excès de l'ignominie, ce calice où l'ingratitude et la trahison distillent toute leur amertume, ce calvaire d'où la gloire et la pitié sont absentes et d'où Dieu lui-même se retire et détourne ses consolations, lui ont tout révélé. Désolée et baignée de larmes, elle se prend à aimer son Sauveur de

toute la force dont elle était contrainte de haïr son juge. Dieu lui est apparu sous des traits si doux qu'on ne peut le craindre sans l'aimer et si saints qu'on ne saurait l'aimer sans le craindre. Elle s'écrie comme Thomas : Mon Sauveur et mon Dieu !

Dès le lendemain, elle retourna chez le cordonnier. Puis, elle fit la connaissance de quelques autres Moraves, parmi lesquels elle distingua Madame Blau. Née dans l'aisance, Madame Blau suffisait par son travail à l'entretien de six enfans. Mais elle avait conservé de sa première position une certaine élégance de manières et une instruction solide qui attirèrent Madame de Krüdener. Dans ses plus pressantes détresses, elle n'avait d'autre recours que la prière, et jamais le seigneur ne l'avait laissée sans réponse. « C'est l'être le plus heureux que j'aie » vu de ma vie, écrivait Madame de Krüdener. Elle » désire la mort avec ardeur, mais seulement pour » être affranchie du péché ; elle est persuadée qu'elle » jouira d'un bonheur céleste, inexprimable avec son » Sauveur et son Dieu ; mais elle s'en remet à lui » et ne demande point la mort. »

Enfin, Madame Blau supportant ses maux de nerfs et les acceptant comme une grâce la touchait profondément. Chacun des Moraves de Riga l'étonnait par ce contentement d'esprit qu'elle avait si vainement désiré se donner jusqu'alors. La cause en était toujours cette même foi, ce même amour. En peu

de temps, elle avait plus acquis dans l'humble société des frères que dans les cercles les plus brillans, et au milieu des sommités intellectuelles de l'époque. Elle se hâta de faire part de sa découverte à Madame Armand et la supplia de ne pas se donner de trève qu'elle n'eût trouvé comme elle le repos de son âme en Dieu !

» Oh ! ma bonne Armand, priez, priez comme un
» enfant ! Si vous n'êtes pas encore dans ce bienheu-
» reux état, priez, demandez cette grâce divine que
» Dieu accorde toujours pour l'amour de son fils ; vous
» l'obtiendrez, vous sentirez que l'homme ne peut être
» heureux ni dans ce monde, ni dans l'autre, sans
» Jésus-Christ, sans la croyance que le salut ne peut
» être accordé que par lui.....

» ...... Les vérités religieuses sont tout ce qu'il y a
» de plus simple, de plus sublime ; mais l'orgueil de
» l'homme aime mieux recourir à sa raison que de
» s'humilier, et comment l'homme peut-il tout com-
» prendre ? Priez et vous obtiendrez, dit le Sauveur ;
» cherchez et vous trouverez : priez avec un cœur sim-
» ple, tout vous sera clair. Pénétré de ces grandes
» vérités, mon cœur s'est élancé vers vous ; j'ai dé-
» siré pour vous aussi la paix du cœur, ce sublime
» bienfait. Ma bonne Armand, vous n'avez pas péché
» comme moi. Mille écueils m'ont fait faire naufrage.
» Mais nous avons tous besoin de la miséricorde de
» Dieu. »

En donnant son cœur à Dieu, Madame de Krüdener l'avait ouvert à son prochain. Ce n'était pas seulement ses amis qu'elle désirait initier à ses glorieuses espérances : elle eût voulu sauver du naufrage auquel elle avait échappé tous ceux qui luttaient encore sans gouvernail contre les écueils où elle avait failli se briser. Elle voyait ces écueils, elle mesurait les abîmes qui menaçaient d'engloutir cette société frivole qui l'entourait et croyait qu'il suffirait de lui signaler le péril pour le faire éviter. Ce sentiment la dominait dans le salon de sa mère. Au lieu de l'indifférence, de l'ennui, des exigences qui naguère l'avaient isolée et éloignée de ses semblables, elle n'y apportait qu'une pensée de charité. Elle voulait indiquer à tout ce qui l'abordait la véritable route du bonheur; elle brûlait de convertir les cœurs à Dieu, et de faire aimer celui qui s'était révélé à son âme comme l'amour par excellence. Sa foi ne connaissait point d'obstacles et ne concevait pas qu'il pût y en avoir. N'était-elle pas un miracle vivant de cette grâce qu'elle prêchait? Aussi abordait-elle ce sujet avec tous ceux qu'elle voyait, en leur racontant les joies qui l'inondaient. Elle s'humiliait devant tous d'avoir cru que des mœurs douces, un caractère facile, des inclinations bienveillantes, une sensibilité délicate, une disposition à l'attendrissement, pouvaient tenir lieu de la piété et de l'obéissance, dont ils n'offraient qu'un simulacre trompeur. Elle détestait ces illusions; chacun l'écoutait et

avait l'air de souscrire à sa condamnation. Mais lorsqu'elle disait à de vieux militaires, à des hommes et des femmes usés dans le monde et dans ses vains plaisirs : « Savez-vous que nous avons un Sauveur qui » est mort pour nous, que Dieu s'est fait homme et » nous a rachetés ? » elle voyait la surprise se peindre sur les visages. Le silence, et trop souvent les objections du rationalisme, ou le sourire de l'incrédulité étaient là seule réponse qu'elle obtînt. Toutefois, elle s'affligeait sans perdre courage. Elle avait eu le privilège de confesser son maître : ce cri d'étonnement et de joie de l'enfant prodigue qui rentre dans la maison paternelle après une longue absence et d'amères douleurs, avait réjoui les anges dans les cieux.

Mais ce n'était pas en paroles seulement que devait se manifester la vie nouvelle de Madame de Krüdener. Elle s'appliqua à mettre de l'ordre dans l'emploi de son temps, de sa fortune, dans l'administration de sa terre. Toutes les vaines correspondances et les commérages littéraires avaient été remplacés par l'étude de la Bible. Plus elle en pénétrait l'esprit, plus sa vie réfléchissait au-dehors la sainte espérance qui la remplissait.

« Chère Armand, vous n'avez pas d'idée du bon- » heur que me donne cette religion sainte et su- » blime : Je vais comme un enfant m'éclairer, me » consoler, me réjouir, me confier dans ce Sauveur » bienfaisant. Quand j'ai des embarras, je le prie » et il les dissipe ; quand je suis mal jugée, je vais

» à lui, je pense comme il a souffert et il me con-
» sole; quand je vois l'ingratitude des hommes, je
» pense que nous devons faire le bien, comme l'ar-
» bre sain porte des fruits, sans nous embarrasser des
» suites et sans vouloir de la reconnaissance. Comme
» l'enfant va à sa mère, ainsi mon âme va à cette
» source de miséricorde qui guérit tous les maux.
» Quand je sens l'empire du péché, des mouvemens
» de vanité, la folle envie de briller aux yeux des
» hommes, je vais à lui et je le prie de me guérir :
» mon âme est affranchie de toute passion. L'amour,
» l'ambition, les grandeurs me paraissent une folie;
» les trop fortes affections, même le plus légitimes,
» me paraissent néant auprès de ce bonheur pur et
» céleste qui vient d'en haut. Cependant j'aime en-
» core, je le sens, trop passionnément ma fille et
» ma mère, et même l'amitié. »

Souvent quand elle se promenait par un beau jour et qu'elle comparait les félicités de sa vie actuelle avec ses anxiétés et ses agitations passées, quand elle goûtait ces divines harmonies de la nature vivifiées, sanctifiées par la grâce, elle se sentait écrasée sous le poids de la reconnaissance « et qu'est-ce encore que
» cela, écrivait-elle, en comparaison des folies, des
» innombrables péchés de ma vie anéantis par l'amour
» de mon Sauveur? C'est lui qui a fait qu'il n'y a
» pas une pensée en moi qui ne soit pour lui plaire,
» le servir, lui tout sacrifier, lui qui me donne de ne

» vouloir exhaler qu'amour sur tous mes semblables,
» qui ne me présente dans l'avenir que des lueurs
» de félicité !

» Oh, mon amie ! si les hommes savaient quel
» bonheur on goûte dans la religion, comme ils fui-
» raient les soucis et les travaux que leur cause la
» recherche de biens funestes ! »

Cependant l'hiver de 1806 avait rendu à Madame de Krüdener ses maux nerveux, épine journalière dont l'incessante fatigue aiguillonnait sa chair encore faible. Il faut à l'homme la souffrance pour que Jésus-Christ lui profite, comme il lui faut Jésus-Christ pour que les souffrances lui profitent. Le chrétien oublierait sans elles, qu'il n'est pas dans ce monde pour jouir et être rassasié de biens, mais pour y apprendre douloureusement le chemin du ciel. Forcée de se jeter aux pieds de la croix, Madame de Krüdener se relevait toujours plus forte et plus sereine.

Dans l'été de 1806, les médecins l'envoyèrent aux bains de Wiesbaden, en Allemagne. C'était au moment où les armées françaises envahissaient la Prusse. La guerre avait couvert l'Allemagne de ruines. Une de ses plus nobles victimes, la reine Louise de Prusse, se rencontra sur la route de Madame de Krüdener. C'était à Koenigsberg. Après les désastres d'Iéna et d'Auerstaedt, la Prusse se vit à deux doigts de sa perte. La reine Louise n'était plus, à Koenigsberg, la jeune princesse brillante de grâces et d'enjouement qui cinq

ans auparavant recevait au milieu de sa cour les hommages un peu contraints de l'ambassadrice de Russie. L'adversité l'avait grandie en la couronnant de la véritable majesté. Madame de Krüdener en fut frappée, et une sympathie réelle resserra bien vite entre elles des liens durables. Elles se consacrèrent au soulagement des victimes de la guerre et passèrent dès-lors leurs journées auprès du lit des malades et des blessés dans les hôpitaux militaires.

Par un admirable instinct, la reine de Prusse dont la vie avait été si pure devinait ce que le pécheur n'apprend ordinairement que par l'humiliation du péché. Elle aimait comme s'il lui eût été beaucoup pardonné, et pressentait ce qu'une douloureuse expérience avait si cruellement révélé à son amie. Moins éclairée sur la doctrine chrétienne, la reine accueillait avec joie des enseignemens où Madame de Krüdener répandait l'attrait d'insinuation qui lui était propre. Elles se quittèrent à regret, mais leurs âmes restèrent unies par les liens indissolubles de l'amour chrétien. Le tumulte de ces jours avait favorisé, en la voilant, cette intimité qui demeura mystérieuse pour l'entourage de la reine, car les précieux témoignages que nous en avons recueilli sont restés ignorés de ceux même qui devaient le mieux les connaître. Ainsi, le frère bien-aimé de la reine Louise, l'excellent grand-duc de Mecklembourg-Strélitz, partageait cette ignorance quand il nous faisait dire : « Madame de

» Krüdener n'a jamais exercé la moindre influence
» sur mon angélique sœur de Prusse, ni sur le Roi
» son époux qui jugeait parfaitement cette femme si
» tristement célèbre. Quant à l'empereur Alexandre,
» en revanche, elle s'en était tellement emparée, que
» la Sainte-Alliance que l'Empereur proposa et fit
» réussir ne doit être considérée que comme l'ou-
» vrage de cette femme ; soyez sûr que je ne le di-
» rais pas si je ne le savais positivement. »

La Reine avait quitté Koenigsberg : Madame de Krüdener, mêlée à la vie bruyante et pleine d'émotions d'une place de guerre, éprouva le besoin du repos et de la retraite. Elle se rendit à Dresde, auprès d'une amie, Madame Kugelgen, née de Manteuffel, d'où elle se dirigea vers les établissemens des frères Moraves. Le 3 décembre 1806, elle entrait à Klein-Welk, où elle fut reçue par la comtesse Werther avec cette politesse que la piété relève et ennoblit. La princesse de Reuss, que Madame de Krüdener avait connue autrefois dans le monde, se réjouit de la voir et la félicita cordialement de ce qu'abandonnant ses vaines poursuites, elle avait consenti à n'être aux yeux des hommes qu'une pécheresse objet des compassions infinies de Dieu. Les progrès de la reine de Prusse dans la piété, remplirent de joie la princesse de Reuss, qui était sa tante. Une intéressante malade, la comtesse de Hohenthal, dont la vie offrait quelques traits de res-

semblance avec celle de Madame de Krüdener, reçut aussi sa visite.

« J'y allai le soir. On m'avait parlé des grandes » douleurs de la malade. Elle ne peut voir qu'une » seule personne à la fois. Plus de monde dans la » chambre lui ôte la respiration. On ne peut l'ap- » procher sans augmenter ses souffrances. A la pa- » ralysie se joignent des angoisses continuelles et des » douleurs au cœur qui la font quelque fois crier. » Je n'oublierai jamais l'impression que j'éprouvai en » entrant dans sa chambre. Je m'attendais à voir » une personne maigre, exténuée; je vis un ange » habillé de blanc : ses nobles traits avaient une ex- » pression céleste. La paix, le repos du Ciel se pei- » gnent sur son beau visage. Quel entretien que celui » de cette âme éprouvée et enseignée à Golgotha, aux » pieds de la croix! Pendant les angoisses de son » corps, elle éprouve de la joie, jamais d'ennui; » elle s'épure par la souffrance. Elle a été assaillie » par le doute : c'est au travers de mille tentations » qu'elle est arrivée au repos, remplie de l'Esprit du » Père et de l'amour de son Sauveur. Elle me com- » muniquait son calme.... Que de clarté!.... Que » de simplicité!.... Oh! je suis bénie, mon Dieu, » de toutes tes grâces et particulièrement de ce que » tu m'as fait connaître des âmes qui m'humilient » en me faisant voir ce que je suis. Mais je suis » rachetée par Christ, mon maître, mon Dieu, mon

» Sauveur ! Que je vive et que je meure pour toi,
» que je t'appartienne, et avec toi je possèderai toutes
» choses ; la grâce, la réconciliation avec le Père,
» le don de ton Esprit, la paix en toi, la paix aux
» pieds de la Croix. Amen ! Amen ! »

De Klein-Welk, Madame de Krüdener se rendit à Hernhut, où elle fut accueillie par la veuve du docteur Kaufman et par le missionnaire Goerke de retour du Groenland. Mais ce qui la charma, ce fut sa visite à Bethelsdorf, séjour des vieillards, où elle vit Quandt, son compatriote, et Risler, alors âgé de 88 ans, qui avait connu le maréchal Munich du temps de l'impératrice Elizabeth : tous deux avaient blanchi dans l'épiscopat, et s'attachèrent à lui peindre les joies de la vie cachée avec Christ en Dieu, qu'ils goûtaient par avance. Rien de plus serein, de plus joyeux que l'abord de ces hommes vénérables, la plupart usés dans les travaux des missions et si bien préparés à la rencontre de leur Maître.

Pendant que Madame de Krüdener était chez les Moraves, elle fut appelée elle-même à faire une œuvre de mission auprès d'une jeune femme qui venait de perdre son époux : la comtesse E...., française, isolée à Bautzen, se croyait abandonnée de Dieu ; Madame de Krüdener accompagna la comtesse Werther à Bautzen et fut assez heureuse pour inspirer à la jeune veuve les sentimens de résignation et de confiance qui lui manquaient.

A son retour à Dresde, Madame de Krüdener se croyait affermie contre les pièges d'un monde qui l'avait si long-temps captivée ; mais elle en avait trop aimé et suivi les maximes pour n'être pas souvent exposée à lui faire des concessions : c'était toute une étude que d'y marcher en Chrétienne. Tantôt reprise dans sa conscience pour son infidélité à confesser le nom du Sauveur, tantôt se reprochant de le faire avec un zèle trop ardent et sans douceur, elle avait sans cesse à gémir sur ces mouvemens impétueux et cette vivacité qui sont l'humiliation et le péché des nouveaux convertis.

Des maux de gorge assez violens l'obligèrent bientôt à une retraite absolue et elle comprit que sa place n'était pas au milieu des salons : ce temps de souffrance lui fut précieux.

Madame de Krüdener désirait vivement s'instruire avec les hommes pieux qui pouvaient l'éclairer. Jung Stilling se distinguait alors comme un des théosophes allemands qui produisaient le plus d'impression sur les masses. Sa pratique heureuse et brillante comme oculiste attirait la foule à Carlsruhe, où il s'était fixé. Le grand duc Charles-Fréderic de Bade, homme vraiment pieux et plein de zèle pour l'avancement de la religion, l'avait nommé son conseiller aulique et le consultait sur toutes sortes de sujets : il avait alors 68 ans. La bienveillance chrétienne de Jung Stilling le portait quelquefois à exalter trop vivement les dons

de ceux chez qui il reconnaissait une véritable piété. Le digne Baumeister, pasteur à Béthelsdorf, en avait prévenu Madame de Krüdener, en lui disant : « Avertissez bien Stilling, que moi, Baumeister, je le fais » prier de ne pas vous canoniser sainte. » Madame de Krüdener se le tint pour dit. En arrivant à Carlsruhe, elle alla voir Stilling et trouva le moyen d'être admise dans l'intérieur de cette famille respectable où elle s'établit avec sa fille. Sa belle-fille vint l'y rejoindre. Dès le premier jour, elles purent admirer cette sérénité, cette joie sans dissipation ni légéreté, ce sérieux exempt d'humeur et de tristesse qui étaient l'habitude de la maison Stilling. Le maître, sa femme et ses enfans étaient fort occupés, et Madame de Krüdener se mit aussi à visiter les pauvres et les malades pendant une partie de la journée; l'autre était consacrée à des travaux littéraires et à la correspondance.

Madame Armand était fort inquiète des difficultés qu'elle rencontrait dans la direction de son fils Charles. « Priez Dieu, lui écrivait son amie, de vous donner » du calme. Je sais combien il est difficile d'en avoir, » mais Dieu rend tout possible. Chère amie, il vous » éprouve dans son amour. Les plus beaux diamants » sont ceux qui sont le plus taillés : la perle naît de la » souffrance de la coquille. Pensez donc à ce que souf- » frit pour vous celui qui, fils de Dieu, fut lui-même » sans tache. Il vous aime : la vie ici bas n'étant » qu'une préparation, il vous forme parmi ses élus

» pour jouir d'ineffables biens à ses pieds. Allez-y
» toujours, portez-y votre âme toute entière, hum-
» ble, sans titres, remplie de péchés, et dites :
» Seigneur, vous donnez de la force pour toutes
» choses....... Pourvu que vous m'ayez pour agréa-
» ble, que vous me pardonniez et me sanctifiez,
» vous m'aiderez à avoir tout ce dont j'ai besoin,
» car vous êtes le plus tendre des amis. Certaine-
» ment vous trouverez ainsi le repos. Ne vous bou-
» leversez pas. Priez pour Charles, ne lui dites que
» peu, car nous ne changeons rien par nos paroles.
» Les hommes sont tous plus ou moins mauvais, il
» n'y a que la grâce divine qui puisse faire ce que
» vous désirez. »

Mademoiselle Stilling eut une grave maladie pendant laquelle Madame et Mesdemoiselles de Krüdener se consacrèrent à la soigner comme les membres de sa famille. Elles auraient voulu ne jamais sortir de cet intérieur si intime. Mais Madame de Krüdener eût peut-être cédé en cela, à cette volonté propre qui est le plus grand obstacle à notre avancement ; elle dut y renoncer pour se faire présenter à la Margrave de Bade, mère de l'Impératrice de Russie. L'éclat et le mouvement de la cour de Bade ne le cédaient point à ceux de la cour de Prusse. La Margrave recevait souvent la visite de ses filles les Reines de Bavière et de Suède, l'Electrice de Hesse et la duchesse de Brunswick, qui y apportaient toute l'étiquette de leurs

diverses résidences. La présence de l'auteur et de l'héroïne de Valérie à Carlsruhe était une bonne fortune pour les Altesses Royales, qui la recherchaient avec un empressement, dont elle ne put se défendre par égard pour la mère de l'Impératrice. Cependant au bout de quelques semaines elle voulut se soustraire à cette gêne en faisant un séjour dans le royaume de Wurtemberg. Mais la correspondance déjà très active qu'entretenait Madame de Krüdener avec les communautés moraves et d'autres amis, excita les craintes et les soupçons de la police Wurtembergeoise : on ouvrait ses lettres; on les brûlait souvent après les avoir lues à la poste, ainsi que cela se pratiquait dans beaucoup d'endroits; l'ennui de cette surveillance la décida à retourner à Carlsruhe.

La cour étant partie pour une autre résidence, Madame de Krüdener se consacra activement à visiter les pauvres. Elle l'avait entrepris plusieurs fois sans pouvoir vaincre des répugnances enracinées par ses habitudes et ses goûts d'élégance. Un jour en rentrant chez elle, à Dresde, elle avait écrit ces mots dans son journal : « Peut-être aurais-je dû rester plus
» long-temps auprès de cette pauvre femme. Oh !
» combien je sens que je suis mauvaise ! Comme la
» véritable charité me manque ! Je pensais à Jésus,
» que rien n'arrêtait, dont toute la vie ne fut que
» bénédiction, amour et sacrifices. Et moi ! que
» de choses me sont encore pénibles ! Dieu seul

» est bon! Lui seul peut nous régénérer par son
» Saint-Esprit. »

La visite des hôpitaux de Koenigsberg à la suite de la Reine ne l'avait point aguerrie contre les inévitables dégoûts attachés à l'exploration des réduits de la misère, mais à Carlsruhe elle remporta sur elle-même une victoire complète. Elle grimpait dans les greniers les plus infects pour se livrer aux soins les plus rebutans avec une grâce et une dignité si tendres qu'elles gagnaient tous les cœurs. L'amour lui avait fait voir son Sauveur dans la personne des pauvres; plus elle s'attachait à Jésus-Christ, plus elle les aimait. Ils lui devenaient chers et sacrés et comme objets d'une même charité et comme de vivantes images du maître qu'elle servait. En chacun d'eux elle se plaisait à retrouver celui qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête. Elle ne pouvait voir un malheureux pécheur sans se rappeler celui qui s'est fait péché afin que nous fussions rendus justes : à ses yeux, chaque infortuné était un portrait de Jésus humilié, condamné et souffrant.

Un jour elle vit dans le vestibule de la maison qu'elle occupait une jeune servante qui balayait en pleurant. Elle descend et la questionne avec intérêt. Née dans l'aisance, la jeune fille avait eu sa servante et n'avait jamais imaginé qu'elle se trouverait un jour chargée de « gros ouvrages » ; mais ses parens étant morts ruinés, elle avait dû se placer

comme servante pour avoir de quoi vivre. « Ce n'est » pas le travail qui me peine, ajoutait-elle en san- » glottant, j'aime l'ouvrage, mais c'est l'humiliation, » il me faut balayer devant la maison, dans la rue, » et tout le monde me voit !.... »

Madame de Krüdener lui prend avec douceur le balai des mains et se met à balayer la rue. La jeune servante stupéfaite, la regarde, puis veut l'empêcher. « Mon enfant, lui dit-elle sans céder à ses instances, « il n'y a aucune humiliation à » faire une œuvre utile. De plus grands que vous » et moi l'ont fait. La Vierge Marie qui descendait » de plusieurs rois a balayé comme vous le faisiez » tout à l'heure, et le Fils de Dieu, Dieu lui-même, » qui s'est fait homme pour nous sauver, a voulu » pendant trente ans vivre dans une condition bien » humble. Lui aussi aura pris le balai des mains de » sa mère pour la soulager, car il était soumis à ses » parens ; il était doux et humble de cœur. »

Rien ne démentait cette profession touchante d'humilité dans la vie de Madame de Krüdener, et l'on ne pouvait l'approcher sans être édifié par sa douceur et son désir de sainteté.

Madame Cottin et Madame de Genlis venaient de tirer de la poussière, les légendes et les chevaliers du moyen âge. *Mathilde* obtenait le plus grand succès en France et en Allemagne. La princesse de Solms Braunfels, sœur de le Reine de Prusse, et plus tard

Reine de Hanovre, raconta un jour à Madame de Krüdener que l'on venait de trouver dans les fondemens d'une vieille tour un bracelet d'or portant le nom de la comtesse de Westembourg. Suivant une tradition assez accréditée, cette comtesse aurait été renfermée sept années dans le souterrain de cette tour.

Madame de Krüdener avait achevé depuis peu, sous le titre de *Lettres de quelques gens du monde,* un roman resté inédit, dont le comte Wielhorsky a fait le plus grand éloge à Monsieur Sainte-Beuve. « Il y avait entr'autres, disait-il, une scène » délicieuse de déclaration d'amour à travers un » tirage de bonne aventure. » Le côté sérieux et religieux de l'ouvrage était si habilement traité en vue des personnes du monde, qu'il est fort à regretter qu'il n'ait pas été publié. M. Sainte-Beuve pense qu'il a été détruit. Quoiqu'il en soit, Madame de Krüdener s'empara de la donnée que lui avait fournie la Princesse de Solms, pour montrer la puissance des consolations et des joies chrétiennes, même dans un souterrain; elle en fit d'abord une nouvelle, puis un roman, auquel elle donna le nom d'*Othilde* ou *le Souterrain*. Ses filles, qui étaient ses seules confidentes, lui faisaient part de leurs critiques; souvent, après s'être défendue avec autant d'énergie que d'enjouement, elle leur soumettait le lendemain un chapitre complètement nouveau et d'une invention

parfaitement originale, au lieu de celui qu'elles avaient condamné.

Au mois de mai, elle rejoignit à Bade son neveu, le baron Louis de Krüdener, qui y était retenu par les suites d'une chute. Elle y rencontra pour la première fois la reine de Hollande, qui désirait vivement connaître l'auteur de *Valérie*. La reine Hortense avait le sentiment du beau et se sentait attirée vers les idées religieuses; elle recevait Madame de Krüdener chez elle, le matin, sans cérémonie, et aurait voulu se l'attacher; mais Madame de Krüdener tenait trop à sa liberté et avait une trop grande horreur des cours pour se rendre à ses instances et la suivre à Paris : la sincère affection qu'elle lui avait vouée lui inspirait les lignes suivantes :

« Si j'avais des trônes à demander au Ciel pour elle,
» la verrais-je heureuse ? Non, elle a besoin de bien
» plus. La haute souffrance fille du Ciel a éprouvé
» cette âme angélique; elle a presque succombé sous
» tant de douleurs amères : je l'ai vue en idée, sé-
» parée de ses enfans, et je la connais, j'ai senti tant
» de choses! Mais aussi j'ai vu s'ouvrir devant elle
» les vastes domaines d'une félicité inébranlable. * »

Dans une lettre à la Reine de Prusse, Madame de Krüdener lui parla avec enthousiasme de la Reine

* Lettre à Mademoiselle Cochelet, 10 décembre 1810.

de Hollande et la Reine de Prusse lui répondit : « Ce que vous me dites de la Reine de Hollande » m'a extrêmement intéressée ; tous ceux qui la con- » naissent l'aiment et lui rendent justice : l'amitié » qu'elle veut bien avoir pour moi m'a bien agréa- » blement surprise, et je voudrais qu'elle sût le prix » que je mets à être distinguée par elle.

Madame de Krüdener passait ses matinées chez la reine Hortense et lui lut Othilde dont elle fut enchantée.

CHAPITRE IX.

1808. — 1809.

Tendance de Madame de Krüdener au mysticisme. — Jung Stilling. — Swedenborg. — Communications avec le monde invisible. — Oberlin. — L'illuminisme. — Ses conséquences funestes. — Comment elles se produisent ordinairement. — Frédéric Fontaine, pasteur à S.te-Marie aux Mines. — Sa renommée. — La voyante Maria Kummrin.—Prédictions.—Visite de Madame de Krüdener à S.te-Marie —Réception qui lui est faite.—Effet produit.—Examen.—Seconde vue de Maria Kummrin.—Lettres à Madame Armand.—Voyage à Genève. — Visite de Madame de Staël. — Embarras financier. — M. Gautier de Tournes. — Retour à S.te-Marie. — Lettres de Madame de Krüdener. — Prédiction de Maria Kummrin. — Délivrance du chevalier d'Ochando. — Etablissement à Bonigheim. — Lettre à Madame Armand. — M. Elie Weguelin. — Lettre à M. Weguelin. — Correspondance avec Madame de Staël. — Affluence à Bonigheim — Frédéric I.er, Roi de Wurtemberg. — Maria Kummrin est arrêtée. — Madame de Krüdener est expulsée du royaume de Wurtemberg. — Lettre au prince de Ligne. — Bonne réception dans le grand duché de Bade. — M. Bignon. — M. de Norvins. — Jugement de M. de Norvins.

—

A l'époque de son établissement à Carlsruhe, chez Jung Stilling, la piété de Madame de Krüdener était simple, active et sereine. Elle n'avait encore adopté aucune des idées que le monde signale avec quelque dédain chez les mystiques et les illuminés. Cependant, elle avait goûté et compris plusieurs des points particuliers qui faisaient le sujet de ses entretiens avec Jung

Stilling. Elle les avait pressentis, et n'était venue à Carlsruhe que pour s'enquérir de ces doctrines d'un spiritualisme d'autant plus attrayant, qu'il répond mieux à notre sensibilité et à notre désir de pénétrer les mystères de l'amour de Dieu.

Jung Stilling lui avait ouvert la perspective des horizons célestes et avait étendu à ses yeux le domaine de l'infini en lui parlant des relations de ce monde avec la création invisible. Lui-même y croyait et en avait une expérience pratique qui lui rendait admissible et édifiante la possibilité de ces rapports. Il avait étudié et admiré la vie de Swedenborg et s'était fait le champion de quelques-unes de ses idées : il admettait que certaines intelligences, certaines âmes d'élite peuvent recevoir des impressions en dehors de celles que les sens apportent au commun des mortels ; qu'elles forment une sorte d'anneau intermédiaire entre le monde physique et le monde des esprits. Loin de voir dans cette prétention rien qui pût développer l'orgueil, il croyait que ces relations conviennent d'autant plus à ces natures là, qu'elles sont un devoir imposé d'en haut et une manière de faire valoir un talent confié. Swedenborg qui avait réalisé cette communion d'une manière si intime et si habituelle « ne s'en vantait jamais ; mais » il savait fermer la bouche aux moqueurs, » dit Herder. « A tous ceux qui l'approchaient, il paraissait un » homme d'un esprit joyeux et tranquille, un homme

» qui réellement conversait avec les anges ; c'était le
» modèle de la piété non feinte, de la bonté et de
» la vérité. »

Swedenborg vivait très-retiré, au contraire de tous les sectaires qui ne respirent que pour se répandre au dehors. Cette vie intérieure, ces communications avec les morts et les esprits excluaient nécessairement celles avec le monde agité et extérieur, où les sens et les apparences jouent un si grand rôle. « Sur la
» fin de sa vie, il restait des heures, des journées
» entières en communication avec le monde des
» âmes ; quand il sortait de son extase, on voyait ses
» yeux flamboyer, comme si en effet ils avaient reçu
» pour voir les esprits une vue surnaturelle. » Jung Stilling possédait à un moindre degré quelque chose de cette faculté. Il enseignait que l'âme est animée de puissances, dont les manifestations sommeillent habituellement, mais qui doivent se réveiller quand notre corps dormira du dernier sommeil et il avait fait l'expérience que ces facultés, généralement oisives, n'attendent pas toujours l'époque de ce réveil pour réclamer leur place au milieu des sensations de notre vie terrestre. Il partageait cette croyance avec un autre homme remarquable dont il fit faire la connaissance à Madame de Krüdener. C'était Frédéric Oberlin, pasteur à Waldbach au Ban de la Roche, qui alliait ces idées avec une pratique chrétienne des plus dévouées et des plus actives. Phi-

lantrope, administrateur, civilisateur des paysans presque sauvages auxquels il distribuait à la fois le pain du corps et celui de l'âme, jamais ces facultés mystérieuses qu'il avait de se mettre en relation avec les esprits invisibles, ne rompirent leur équilibre avec son activité pastorale et chrétienne. Si l'illuminisme n'avait jamais eu d'autres fauteurs et d'autres adeptes que cet homme, il ne serait certainement pas l'objet de l'animadversion non seulement du monde railleur et léger, mais de la plupart des chrétiens. La simultanéité de quelques erreurs de doctrine avec les faits soi-disant extraordinaires de l'illuminisme, ne suffirait pas à l'expliquer; car l'erreur se trouve mêlée encore, chez la plupart des chrétiens, en quelques proportions avec la foi réelle et vivante. Saint Paul le déclare en disant : « Si quelqu'un bâtit sur le fondement
» qui a été bâti par Jésus-Christ, de l'or, de l'ar-
» gent, des pierres précieuses, du bois, du foin ou
» du chaume, l'œuvre de chacun sera manifestée,
» car le jour la fera connaître, parce qu'elle sera
» éprouvée par le feu. Si l'ouvrage de quelqu'un
» qui aura bâti sur Jésus-Christ subsiste, il en re-
» cevra la récompense. Si l'œuvre de quelqu'un
» brûle, il perdra le fruit de son travail; mais pour
» lui, il échappera, toutefois, comme au travers
» du feu. * »

* I. Cor. III.

Ce qui compromet donc justement ces doctrines, c'est l'abus des facultés que nous avons indiquées bien plus fréquent que leur usage modéré. Toutes les fois que le procédé lent et sage de l'Esprit a excité l'impatience et la convoitise de l'homme, toutes les fois que ces révélations ont rencontré chez celui qui en était favorisé ce même désir de s'égaler à Dieu qui s'alluma si rapidement dans le cœur de nos premiers parens, l'erreur se mêle à la vérité, les lumières vacillent et déçoivent celui qui les accueille; il a empoisonné la source où il prétendait puiser la vérité, et sa punition est de ne pas s'en apercevoir. Pour ne pas être ébloui et entraîné par son erreur, il faut non-seulement une foi bien vive et bien humble, mais une vue bien perçante; une connaissance intime de la religion, un tact spirituel bien rare; enfin, un œil simple qui voit les objets tels qu'ils sont, non à force de pénétration, mais à force de candeur. Dès qu'il y a légèreté ou manque de simplicité dans l'examen auquel nous nous livrons, il y a bientôt aussi connivence de l'amour-propre et du cœur, et l'erreur enlace et multiplie les nœuds qu'elle forme de telle manière qu'il devient impossible de les desserrer : l'orgueil s'exalte et tend à faire considérer cette faculté comme une faveur miraculeuse, comme une grâce spéciale et une suspension des lois de la nature en faveur de celui qui en est dépositaire. Sitôt que l'on accepte ce terrain, toutes

les révélations antécédentes perdent de leur autorité et leur effet demeure suspendu. De là, les erreurs monstrueuses de tant de sectes, et les chutes déplorables qui en tous les temps ont signalé, dans l'Eglise même, les dangers d'une certaine illumination. De là, en dehors du domaine religieux, ces abus du somnambulisme et du magnétisme, dont les sujets deviennent presqu'aussitôt qu'ils sont tombés dans cet état, la proie de l'avarice et de la rapacité de ceux qui les exploitent.

Pour un Swedenborg, un Saint-Martin, un Stilling, et un Oberlin qui auront peut-être bâti quelque fois avec du bois et du chaume, on compte des milliers de rêveurs et de fanatiques dont l'exemple doit nous tenir en garde contre les abus et les excès de l'illuminisme; on compte surtout un nombre déplorable de personnes qui en ont fait un moyen de satisfaire leur ambition sordide ou leur curiosité sacrilège, et nous sommes forcés de mettre dans cette catégorie un homme qui, en 1808, faisait un grand bruit dans la contrée où vivaient Oberlin et Stilling.

Frédéric Fontaine appartenait à une famille française réfugiée en Prusse, à la révocation de l'Edit de Nantes. Il était pasteur à S.te-Marie aux Mines et ne se faisait remarquer alors, que par son zèle, son activité chrétienne et son dévouement aux pauvres. L'opinion publique allait même jusqu'à lui attribuer un miracle. Un dimanche qu'il était en chaire, le Ciel se couvrit

tout à coup. Les éclairs et les tonnerres se succédaient avec rapidité. Un orage terrible menaçait d'anéantir les récoltes pendantes, espoir du laboureur. Le pasteur Fontaine se mit à prier à haute voix avec tant de véhémence, pour demander à Dieu d'éloigner le fléau dévastateur, que sa subite disparition parut à la foule une réponse à ses requêtes. Ce fait fut constaté et raconté dans tout le pays et porta jusqu'à Carlsruhe la renommée de piété et de sainteté de Fontaine. On venait de loin pour l'entendre et le consulter comme un saint. Trop sensible peut-être à cette approbation, son orgueil était exposé à de dangereux assauts. Bientôt le besoin de répondre à la haute idée qu'on avait de lui, l'entraîna à rechercher l'extraordinaire aux dépens de *la vie cachée avec Christ en Dieu.*

En ce temps-là, Fontaine fit la connaîssance d'une paysanne extatique d'un certain âge, nommée Maria Kummrin. Cette femme fort simple et d'un esprit borné, parlait dans ses extases comme ayant des intelligences avec le monde invisible; elle voyait les anges et en recevait des ordres. Plus d'une fois elle avait annoncé des événemens qui eurent lieu plus tard, tels qu'elle les avait prédits. Elle racontait des faits qui se passaient à une grande distance et réalisait tous les phénomènes du somnambulisme naturel. Elle déterminait d'avance pendant son extase le jour où elle en aurait une nouvelle. A son patois vulgaire succédait dans ces momens d'inspiration un

langage élégant, simple, sententieux et grave, accompagné de prières pleines d'onction. En sortant de cet état, elle témoignait ordinairement beaucoup de douleur de redescendre sur la terre et conservait pendant quelque temps l'apparence du recueillement, sans garder aucun souvenir lucide de ses discours, ni de ses visions.

Madame de Krüdener avait souvent entendu parler du pasteur de S.te-Marie et désirait le connaître : De son côté, Maria Kummrin annonçait, dans une de ses révélations, la visite prochaine de Madame de Krüdener, et parlait de la grande œuvre qu'elle était destinée à accomplir, en termes qui excitaient vivement la curiosité des assistans.

Quelques jours après, Madame de Krüdener descendait à la porte du presbytère de S.te-Marie aux Mines où le pasteur l'attendait, et la salua à son arrivée, en lui faisant l'application des paroles adressées par les disciples de Jean au Messie : « *Es-tu* » *celle qui devais venir, ou devons-nous en attendre* » *une autre?* » A ce langage, Madame de Krüdener reste interdite. On le lui explique. Son imagination, amie du merveilleux, est saisie et frappée. Elle accepte cette révélation mystérieuse avec d'autant moins de défiance que la voyante est plus simple et qu'elle croit le pasteur plus incapable d'artifices.

En entendant, Maria Kummrin lui prédire une haute vocation dans le règne de Dieu et désigner Fontaine

comme l'apôtre choisi pour travailler avec elle à la conversion du monde, elle s'humilie. Fontaine l'exhorte avec chaleur à ne pas reculer devant l'appel d'en haut. L'un et l'autre s'excitent par la perspective d'une carrière de dévouement, où la gloire de Dieu et le bonheur de l'humanité leur sont proposés comme le terme et la récompense de leurs travaux. Une fois initiée à cette œuvre de divination qui s'accomplissait journellement sous ses yeux, introduite par les révélations de Maria Kummrin dans ce monde invisible dont Oberlin lui avait dévoilé les rapports avec certaines organisations d'élite, Madame de Krüdener se laissa entraîner aux spéculations qui flattaient ses penchans les plus vifs. Son organisation nerveuse, jointe à cette surexcitation de sensibilité, dont elle a fait l'un des attributs charmans de *Valérie*, ne la prédisposaient que trop à subir l'influence de son entourage. Sans doute ses expériences chrétiennes et son désir sincère de glorifier Dieu la garantissaient des pièges grossiers; elle eut repoussé avec horreur toute pensée personnelle d'élévation; mais comment refuser de concourir à l'exécution des grands desseins de Dieu? Comment ne pas reconnaître dans les circonstances de son appel ce cachet providentiel qui en désigne ici bas les instrumens?

Cependant, elle scrutait la vie du pasteur Fontaine avec toute la sagacité que l'usage du monde avait dé-

veloppée en elle. En le voyant moins préoccupé de ses devoirs d'époux et de père, moins attaché comme pasteur à l'enseignement simple de l'Evangile qu'à la contemplation de l'invisible et à la recherche des dons extraordinaires, elle concevait bien quelques doutes sur la réalité de sa mission : mais elle était ébranlée par l'assurance avec laquelle il saluait en elle et sa fille, les prémices de ces « *milliers dont il devait être le nouveau saint Paul* », et craignait de rejeter les ordres du Seigneur en rejetant celui qui parlait en son nom.

Quant à Maria Kummrin, le ciel même semblait intervenir chaque jour pour garantir l'authenticité et la vérité de ses oracles. C'était un spectacle surprenant de la voir se tirer de toutes les épreuves, et devançant l'examen, répondre aux doutes les plus intimes, prévenir les questions, avec un aplomb qui confondait les assistans. Puis, s'il restait souvent quelques points obscurs dans ses oracles, l'on pouvait espérer qu'une révélation subséquente achèverait d'éclaircir le sens confus, et l'on attendait dans un esprit de soumission. La grande conformité de ces révélations avec la lettre de l'Ecriture en faisait le caractère habituel. Quelquefois leur sens était plus incertain ; mais Madame de Krüdener sachant par l'étude même de la parole sainte que la pensée de l'homme peut se mêler à un certain degré avec celle de l'Esprit de Dieu, cherchait dans la prière cet Esprit de sagesse et de révélation qui

lui manquait. Toutes choses sont promises au croyant humble. Aussi la paix de Madame de Krüdener, cette paix que le Seigneur donne aux âmes de bonne volonté ne fut nullement troublée par ces nouvelles lumières : elle se retrouve dans la lettre suivante, écrite à Madame Armand, de Sainte-Marie-aux-Mines * :

« .....Chère amie, la plus fortunée des expériences
» me fait dire que je suis la plus heureuse des créatu-
» res. Je ne puis vous dire que de bouche tout ce que
» j'ai éprouvé ; en attendant, je prie pour vous et je
» crois que vous deviendrez aussi, bienheureuse sur
» cette terre. Chère amie, pensez que j'ai éprouvé
» dans le vrai sens du mot des miracles ; que j'ai
» été initiée dans les plus profonds mystères de l'é-
» ternité, et que je pourrais vous dire bien des choses
» sur la félicité future : non, vous n'avez pas d'idée
» du bonheur qui attend tous ceux qui se donnent
» entièrement à Jésus-Christ. Persévérez, allez à lui
» tous les jours. J'ai de sa bonté et de sa miséricorde
» la promesse positive qu'il daignera m'accorder mes
» prières pour mes parens et amis ; je demande à
» sa miséricorde les biens de l'éternité pour eux. Ah !
» si vous saviez comme il nous aime ! Les temps
» approchent et les plus grandes calamités péseront
» sur la terre ; ne craignez rien, restez fidèle en lui.
» Il assemblera tous ses fidèles : son règne arrivera

* 21 Juin 1808.

» ensuite. Il viendra lui-même régner mille ans sur
» la terre. Donnez-vous à lui et demandez seulement
» la foi et l'amour pour lui et pour son père céleste.
» Adorez le Père et demandez-lui son Esprit saint....»

Elle écrivait encore à cette amie *, en lui recommandant M. Wepffles, beau-frère de Fontaine. « Le
» porteur de cette lettre, homme excellent et véritable chrétien, vous en dira plus que vingt lettres;
» il est notre ami intime depuis deux mois, et sa
» femme est mon amie. Causez avec lui : vous lui
» rappellerez ma dernière lettre où je vous disais que
» je n'avais éprouvé que des miracles depuis quelque
» temps surtout. Il vous détaillera cela et vous convaincra. Cette Providence admirable que j'invoque,
» ce Dieu d'amour et de bonté que nous servons
» bénira cet entretien, puisqu'il a conduit, sans que
» nous puissions nous y attendre, M. Wepffles chez
» vous. Ecoutez-le bien, il est dans la vérité. »

A cette époque, Madame de Krüdener avait des raisons pressantes d'aller à Genève, mais l'embarras de ses affaires la retenait momentanément, et nul de ses amis ne pouvant l'aider, elle se gardait bien d'exprimer son désir; tandis qu'elle y pensait, Maria Kummrin entre un jour dans sa chambre et lui annonce dans son langage sentencieux qu'elle peut aller à Genève visiter son amie; que ses soucis d'argent ne doivent

* 15 Août 1808.

point l'arrêter, qu'elle ne doit se préoccuper que d'être de retour au bout d'un mois. Cette parole était trop bien d'accord avec les pensées secrètes de Madame de Krüdener pour qu'elle hésitât à s'y conformer.

Elle partit le 20 septembre, et s'établit à Sécheron aux portes de Genève. Son but principal était de parler à Madame Armand des joies qu'elle goûtait dans la connaissance et la communion du Sauveur. Madame Armand, déjà ébranlée par ses lettres, se rendit à ses exhortations et entra franchement dans cette voie. Elle fit la connaissance de plusieurs personnes pieuses entr'autres, MM. Gautier de Tournes, Cellérier, Demellayer et Moulinié. Elle revit aussi Madame de Staël alors à Genève. Un jour qu'elle était chez Madame de Krüdener à Sécheron et que celle-ci lui parlait du calme délicieux dont elle jouissait après tant d'orages :

— « Ah ! oui, s'écria Madame de Staël, c'est du » calme qu'il me faudrait ; ce calme après lequel je » soupire et que je ne puis obtenir. »

Mademoiselle Juliette de Krüdener, qui ne parlait presque jamais devant personne, reprit timidement :

— « Cependant, Madame, ce n'est pas dans le » calme qu'on avance. »

— « Pardonnez-moi, Mademoiselle, » reprit Madame de Staël, avec cet à propos qui la distinguait, « par» donnez-moi, vous êtes précisément la preuve du » contraire. »

Madame de Krüdener fit, dans une course à Lau-

sanne, la connaissance du marquis de Langallerie qui lui recommanda fortement la lecture des œuvres de M.me Guyon, dont il lui fit présent.

Le moment du départ approchait : ne recevant point de lettres de change de Riga, Madame de Krüdener se trouvait dans l'impossibilité de payer son compte à l'hôtel de Sécheron. Fidèle cependant aux ordres de Maria Kummrin, elle se préparait à partir et avait commandé les chevaux de poste, malgré les représentations de sa belle-fille Sophie, moins confiante aux visions de l'extatique. L'argent n'arrivait point. Le départ avait été différé de plusieurs heures et Madame de Krüdener s'entretenait avec un libraire de Lausanne, l'honnête et pieux Petillet, lorsqu'on lui annonça M. Gautier de Tournes. Ayant appris en passant devant l'hôtel, que Madame de Krüdener n'était point encore partie, il venait lui réitérer ses adieux. Il l'interroge sur les causes de son retard, la presse de questions et elle lui avoue son embarras.

« N'est-ce que cela, répond M. Gautier, disposez » de moi. Cent louis vous suffiraient-ils ? »

Les cent louis furent acceptés, et M.me de Krüdener quitta Genève toujours plus affermie dans sa confiance aux prédictions de Maria Kummrin. De retour à Sainte-Marie, elle écrivait : « Notre bon pasteur n'est point » encore arrivé, nous l'attendons. Notre petite maison » respire la paix. Nous lisons, nous travaillons ; le soir, » au thé, nous lisons les Lettres de Madame de Sé-

» vigné. Que fait l'aimable et excellent M. Moulinié?
» Oh ! que je voudrais vous avoir tous au coin de
» mon feu * ! »

Tout en conservant quelques goûts littéraires, la petite colonie de Sainte-Marie-aux-Mines ne perdait aucune occasion de s'occuper d'intérêts plus sérieux. « Chère
» amie, écrivait Madame de Krüdener à Madame Armand, « ne vous découragez pas, mais soyez fidèle;
» cherchez à être dépouillée de tout ce qui n'est pas
» Dieu; cherchez-le sincèrement, il faut que nous
» mourions à tout pour qu'il vive en nous, mais
» lui seul opère cette grande œuvre. A nous de la
» désirer et de ne le point contre-carrer. La fidélité
» consiste à faire chaque jour ce que nous devons.
» Avons-nous des peines ? Avons-nous des efforts à
» faire sur nous-mêmes, des sécheresses, des man-
» ques de confiance, des craintes pour l'avenir, des
» attaches trop fortes ? Allons à lui, demandons
» lui sans cesse de l'aimer, de l'aimer sans mesure.
» L'amour absorbe tout : Tout nous devient indiffé-
» rent quand nous l'avons, *Lui*. Tous les dépouil-
» lemens se font par lui, et vous savez ce que
» dit notre ami Moulinié : « Le Seigneur a la main
» légère. » Chère amie, depuis notre retour nous
» avons éprouvé plus de miracles que jamais ; il se-
» rait impossible de vous écrire tout ce que vos heu-

* Lettre à Madame Armand, 23 octobre 1808.

» reuses amies, si indignes des grands bienfaits de
» notre Divin maître, ont reçu de lui.......... »

L'un de ces bienfaits dont elle parle fut le retour inespéré du mari de Mademoiselle Sophie de Krüdener, le chevalier d'Ochando, qui avait été fait prisonnier par les Français. Les dernières nouvelles reçues de lui étaient datées du Danemarck. Maria Kummrin avait prédit son retour et conformément à sa prédiction, M. d'Ochando venait d'être dirigé sur la France et se trouvait tout près de Sainte-Marie-aux-Mines. Madame de Krüdener était avec ses filles en visite à quelque distance de Sainte-Marie, lorsque la voyante vit en extase qu'il arrivait des lettres importantes qui exigeaient un prompt retour. Le lendemain, Madame de Krüdener reçut une dépêche du Ministère de la guerre portant ces mots : « Sa » Majesté l'Empereur fait cette seule exception en » faveur de M. d'Ochando, officier Espagnol ; il ac- » corde sa liberté aux demandes du prince Koura- » kine et aux vôtres. » Madame d'Ochando le rejoignit aussitôt.

Une autre fois, la voyante annonça qu'il y aurait une grande bénédiction attachée à la fondation d'une sorte de colonie chrétienne dans le royaume de Wurtemberg. Le lieu avait été désigné peu clairement d'abord, puis d'une manière plus nette, et l'on avait enfin parfaitement reconnu un domaine situé près de Bonigheim. Madame de Krüdener dut

céder à ces indications et aux instances de Fontaine qu'elle chargea d'en faire l'acquisition pour elle. Les préparatifs d'établissement durèrent jusqu'au commencement de mars 1809.

« .... * Comme vous aimeriez ce pays! écri-
» vait-elle à Madame Armand. La maison est au
» milieu des vignes et des bois, au pied d'une mon-
» tagne qui domine un antique couvent, d'où on a
» la vue sur toute la contrée. De là, on découvre
» 62 villes, châteaux et villages. Ma chambre à cou-
» cher a un papier vert avec des hortensias et beaucoup
» de soleil. Elle est délicieuse; elle voit le couvent,
» les vignes, les bois et une nature magiques. C'est
» par ordre du Seigneur que nous avons pris cette
» maison; jamais je n'aurais osé faire cette dépense :
» elle était si délabrée qu'elle a coûté cent louis
» d'arrangement. Maintenant elle est charmante. »

Ce serait une étude intéressante de rechercher par quelles voies Madame de Krüdener se trouva correspondre aux besoins de tant d'âmes préparées d'une manière si diverse à recevoir d'elle quelques rayons de la vérité chrétienne. Forcé de nous restreindre, nous ne pouvons mentionner toutes ces rencontres si variées, parmi lesquelles nous devons pourtant signaler celle de M. Elie Weguelin. Suisse d'origine, M. Weguelin servait dans les gardes Suisses en France : lorsque dans une des plus meurtrières batailles du

* Bonigheim, 31 Mars 1809.

règne de Louis XV, la mort lui apparut si menaçante, qu'il fit vœu s'il échappait, de chercher son salut en Dieu. Tourmenté de l'accomplissement de ce vœu, il ne savait comment s'éclairer, lorsqu'il reçut dans un rêve, l'indication d'un livre qui devait lui montrer la route. Il négligea cet avertissement qui lui fut répété, chercha le volume et la page, où il puisa effectivement la connaissance qui lui manquait. C'était un ouvrage d'Antoinette Bourignon, dont il avait étudié et adopté les doctrines, lorsqu'il fit la connaissance de Madame de Krüdener : nous aurons à parler plus d'une fois de l'activité et du zèle qu'elle lui avait communiqué. Comme il lui témoignait son respect pour sa vie si dévouée, elle lui répondait à Strasbourg où il résidait :

.... * « Vous parlez de moi, pauvre et misé-
» rable pécheresse, qui ne fais rien qui vaille, pleine
» de manquemens et de défauts : oh! si vous saviez
» avec quelle miséricorde le Seigneur me porte,
» combien je me détruis moi-même, de sorte que je
» ne puis recourir à moi pour quoi que ce soit. C'est
» lui que nous voulons aimer et célébrer en ne deman-
» dant pour nous-mêmes qu'amour et humilité. »

C'est dans ses lettres à M. Weguelin que Madame de Krüdener développait avec le plus d'abandon ses pensées et ses expériences intimes, sans négliger aucune des âmes avec lesquelles elle pouvait s'en-

* 23 Mars 1809.

tretenir des choses célestes. Ses relations avec Madame de Staël étaient devenues plus intimes depuis leur dernière rencontre à Genève : elle lui parlait de son bonheur, de son calme, des joies de la prière et de l'amour de Dieu : elle lui racontait sa vie, mais sans lui faire mention des faits extraordinaires qui l'auraient peut-être étonnée sans l'édifier. Madame de Krüdener avait une haute idée de la sincérité de Madame de Staël et la croyait faite pour trouver la vérité. Elle admirait cette vive sensibilité, ce bon sens et cette droiture dans une âme passionnée qui frappent dans toute la vie et les écrits de Madame de Staël, et confiante dans le succès de la lutte, elle ne la pressait point par un zèle maladroit. « Madame » de Staël se sent très-loin du port. Elle est franche » et vraie. Je crains qu'elle ne s'aperçoive qu'on veut » la travailler ; cela ne vaut rien : il faut laisser aller, » il faut prier, il faut du temps, des dégoûts du » monde, mille choses qu'on ne hâte pas ; ainsi, » je suis loin de croire qu'on la séduise. Dieu seul » peut la prendre ; elle ne lui échappera pas. » Elle répondait dans le même sens aux craintes qu'on lui manifestait qu'elle n'effrayât des âmes mal affermies par les récits de ses expériences.

« .... Jésus-Christ est le seul grand convertis- » seur. Tout notre art, toutes nos phrases et les » peines que nous prenons ne sont que l'écume qui » s'évanouit. Il ne faut pas jeter les perles aux pour-

» ceaux, le Seigneur nous en avertit. Dites bien à
» Moulinié que c'est là ma doctrine. »

Le retour de M. d'Ochando et bien d'autres merveilles prévues par Maria Kummrin avaient répandu sa réputation dans toute la contrée. On venait la consulter et lui demander des directions dont souvent on n'avait qu'à se louer. Un fait assez curieux ajouta encore à la confiance qu'elle inspirait en montrant tout son désintéressement, et en prouvant bien qu'elle ne conservait aucun souvenir des prédictions qu'elle faisait dans ses extases. Quelques années avant d'avoir fait la rencontre du pasteur Fontaine, la voyante avait prononcé sur l'avenir du Duc Frédéric de Wurtemberg une parole qui l'avait vivement alarmé. Cette parole avait eu peut-être son accomplissement, car devenu roi par la faveur de Napoléon, et très-jaloux de son autorité, Frédéric I.er s'irrita du retour de Maria Kummrin dans ses états. La foule qui se rendait en pélérinage à Bonigheim lui rappelant vivement ses anciens griefs, il y vit une sorte de bravade. Peut-être craignit-il quelque nouvelle menace de la vieille paysanne : bref, la maison de Madame de Krüdener fut cernée par les gendarmes qui se saisirent de Maria Kummrin et la conduisirent en prison.

Madame de Krüdener réclama hautement en faveur de sa cliente. Elle avait trouvé moyen de communiquer avec elle dans son cachot, lorsque le roi de Wurtemberg lui fit signifier qu'elle eût à quitter ses Etats

dans les 24 heures. Il fallut partir avec tous les hôtes qu'elle avait généreusement recueilli ; tout la famille de Fontaine habitait sous son toit hospitalier. En quittant Bonigheim, elle écrivit au prince de Ligne et à la princesse de Solms. M. Bignon cite quelques mots de la lettre au Prince de Ligne*, dont je ne garantis pas l'exactitude :

« C'est jouer de malheur, écrivait-elle au vieux » Prince de Ligne. Dans le 15.me siècle, on croyait » aux sortilèges ; aujourd'hui qu'on ne croit plus aux » enchantemens mêmes, tant on est raisonnable, je » suis prise pour une enchanteresse. Encore si j'avais » de beaux yeux comme autrefois, je m'en conso- » lerais avec vous, qui savez que je n'ai jamais » conspiré que contre l'ennui........... En politique, » je suis une tourterelle d'innocence, je l'abhorre ; » je ne veux que la paix.......... » Puis citant le mot d'Yorick à la mouche : « Le monde est assez » grand pour nous deux, » elle ajoutait : « Est-ce » que les Etats du roi de Wurtemberg ne seraient pas » assez grands pour lui et pour moi ? » Mais toutes ces démarches furent vaines et elle fut heureuse de pouvoir retourner à Bade, où le baron Bignon qu'elle avait connu à Berlin se chargea de lui assurer un excellent accueil. M. de Norvins, alors ministre du roi de Westphalie, lui réitéra les mêmes assurances

* Histoire de France sous Napoléon, t. x. Eclaircissement à propos d'une déclaration de M. le prince de Talleyrand.

lorsqu'il alla la recevoir en l'absence momentanée de M. Bignon.

Quarante ans s'étaient écoulés, lorsque M. de Norvins nous racontait l'étonnement qu'il éprouva à la vue de cette petite colonie qui venait de s'installer dans une maison isolée de la vallée de Lichtenthal. La dignité, la sérénité ineffable de Madame de Krüdener, le charme de son expression, ses yeux d'un bleu pénétrant et sa belle chevelure, lui donnaient quelque chose d'extraordinaire, qui l'avait vivement frappé. « Madame et Mademoiselle de Krüdener por-
» taient en toute chose l'amour passionné du bien,
» sans prétention, sans intolérance, sans bruit, sans
» vanité. C'étaient des chrétiennes primitives qui
» avaient pris la bible à la lettre. La charité, la ré-
» signation, le pardon des injures et l'humilité étaient
» leurs vertus pratiques. Je les trouvais souvent dî-
» nant avec du pain noir fort gaîment, ayant aban-
» donné leur dîner à des pauvres qu'elles trouvaient
» tout simple de servir; on ne l'apprenait qu'en le
» voyant. Regardant sa fortune comme le patrimoine
» de tous ceux qui en avaient besoin, Madame de
» Krüdener donnait au point de se trouver dans la
» gêne; mais sa charité ne se bornait pas aux secours
» matériels; c'était la consolation des cœurs brisés qui
» la faisait briller de son plus doux éclat. Humble
» avec les petits, Madame de Krüdener n'éprouvait
» nul embarras avec les grands et leur parlait de

» l'Evangile avec une entière liberté. Une haute
» intelligence, une vive sensibilité, l'instruction la
» plus étendue, la connaissance des langues fran-
» çaise, allemande, anglaise, russe et italienne,
» qu'elle parlait avec une rare facilité, non moins
» que son tact fin et l'exquise grâce de ses manières,
» lui ouvraient l'accès des esprits les plus cultivés. Sa
» fille avait conservé une timidité telle que le regard
» d'un enfant la faisait rougir. Quelquefois cependant
» le récit d'une belle action, les accens de l'éloquen-
» ce, ou une poésie élevée lui ôtaient cette crainte
» d'elle-même, et rien n'était délicieux comme l'ex-
» pression de son enthousiasme. Souvent je me pre-
» nais à regretter que nos entretiens n'eussent pas de
» témoins capables d'admirer avec moi l'élévation de
» la pensée et la noblesse de sentiment de ces deux
» femmes remarquables. »

Les mémoires inédits de M. de Norvins contiennent d'autres détails sur ses rapports avec Madame de Krüdener. Nous hâtons de nos vœux la publication de cet ouvrage d'un homme qui a traversé une époque si mémorable, et qui, acteur ou témoin dans les grands événemens qu'elle a vus s'accomplir, a conservé des hommes et des choses les plus intéressans souvenirs. Cette lecture ne saurait toutefois dédommager entièrement ceux qui n'ont pu recueillir de sa bouche les récits piquans et variés de sa verte vieillesse.

CHAPITRE X.

1809. — 1810.

La grande-duchesse Stéphanie. — Le baron Bignon. — Lettre à M. de Norvins. — Maria Kummrin sort de prison. — Annonce de calamités. — Lettre de la reine de Prusse. — Mécomptes. — Difficultés suscitées par Fontaine. — Lettre à M. Weguelin. — Prières exaucées. — Délivrance temporelle. — Délivrance spirituelle. — Lettre à M. Weguelin. — Le Quiétisme. — L'amour pur. — Lettre à Madame Armand. — Support des humiliations. — Sévérité des Chrétiens tièdes. — Préventions accréditées. — La Biographie universelle. — M. Parisot. — M. Sainte-Beuve. — Critique violente. — Réclamation. — Anecdote citée par M. Sainte-Beuve. — Lettre de M. Sainte-Beuve.

—

Madame de Krudener fut accueillie avec bienveillance par la grande duchesse Stéphanie cousine de la reine Hortense et épouse du grand-duc héréditaire. Chacun se mit en frais pour la dédommager des rigueurs du roi de Wurtemberg. De son côté, Madame de Krüdener contribuait à l'agrément de la société par sa grâce et son enjouement.

On lui demandait souvent des histoires d'apparitions et de visions auxquelles elle savait donner un tour religieux et moral qui faisait grand effet sur ses au-

diteurs : « surtout, dit M. Bignon, quand elle nous » les racontait le soir, sur les ruines du vieux château » de Baden. Tous ses récits étaient charmans. » Cela n'empêche pas M. Bignon de payer son tribut à l'opinion publique en cherchant à jeter quelque ridicule sur Madame de Krüdener. Mais son témoignage a pourtant quelque prix lorsqu'il affirme qu'elle ne composait pas alors de prières et de sermons. Jamais, en effet, ni alors, ni plus tard, la parole toute spontanée de Madame de Krüdener ne revêtit ce genre d'éloquence de convention qui ne convient qu'à la chaire, et lorsqu'elle fut obligée de parler à des foules avides de l'entendre, son bon sens, non moins que sa foi la préservèrent toujours du danger de fatiguer son auditoire. Personne ne savait mieux approprier sa pensée et les espérances de sa foi, aux besoins, aux goûts, aux habitudes des esprits auxquels elle aurait voulu les inspirer. Nous en citerons un exemple dans un fragment d'une lettre adressée à M. de Norvins, qui a bien voulu nous la communiquer :

..... « * Oui, mon cher Norvins, vous avez beau dire, » l'homme est sorti de sa sphère ; il est déchu, et si » nous retrouvons, dans ses grandes inquiétudes même » que rien ne satisfait ici bas, dans les nobles élans, » dans la magnificence de la pensée qui calcule la » marche de ces soleils allumés par l'Eternel, si nous

* Bade, 26 novembre 1809.

» retrouvons, dis-je, les traces de la divinité, ce n'est
» qu'au milieu des ruines. L'homme est un roi dé-
» trôné qui languit. C'est un captif qui se débat dans
» ses chaînes; l'erreur consume sa vie, et la vérité
» qu'il cherche en vain, au milieu des passions et des
» ténèbres, lui reste étrangère. La vérité seule cepen-
» dant, repose, parce qu'elle est en Dieu et que lui
» seul ne passe pas. Vous en viendrez, je l'espère
» bien, à me dire un jour si nous vivons tous deux:
» Ah! comme vous aviez raison!

» Vous ne vous étonnerez plus de me voir ne plus
» rien chercher, ne plus rien désirer que le bonheur
» des autres. Quel autre que Dieu peut tendre la main
» au milieu de tous les naufrages de la vie? Quel autre
» peut remplir un cœur qui se trouverait indigne,
» quand on lui donnerait tous les trônes? L'homme
» est originairement trop grand pour pouvoir être heu-
» reux tant que quelque chose règne sur lui. Il ne
» convient qu'à Dieu, de conduire cette créature su-
» perbe qui s'échappe de ses mains et détourne ses
» regards de la source de toute beauté et bonté, pour
» s'avilir en se confiant à l'orgueil.....

» Il ne convient qu'à Dieu, dis-je, de régner sur
» lui, car il ne règne que par l'amour et il exhale
» ainsi la félicité.

» Tant que l'homme dépend d'une passion, il est
» enchaîné nécessairement à des erreurs; il est es-
» clave, fût-il assis sur le plus élevé des trônes.

» Tant qu'il a besoin de s'agiter, il n'est pas heureux
» puisqu'il se fuit lui-même. Il n'est point en harmo-
» nie avec celui qui dispense le repos; et pourquoi ne
» voulons-nous donc que la vie des songes? Qu'y a-
» t-il donc de si heureux dans ces illusions toujours
» détruites, dans ces réveils douloureux, dans ces
» perpétuelles expériences des méfaits des hommes,
» dans cette fatigue des mêmes calculs pour échapper
» à telle combinaison, à telle intrigue ou à telle bas-
» sesse? Qu'est-ce qui nous tente? Un peu d'oubli
» de nous-mêmes? Nous sommes donc bien miséra-
» bles, puisque tout consiste à nous éviter. Nous
» voulons être plus estimés et plus riches...... Plus
» estimés, et de qui? De ceux que nous n'estimons
» point. Plus riches, et pourquoi? Pour acheter des
» erreurs, des dégoûts, des repentirs. Que poursui-
» vent donc tous les hommes? Quel est le but auquel
» secrètement ils aspirent tous? Le repos, la paix.
» Ce mot d'Alfieri dans sa tragédie de Néron est su-
» blime de vérité. Quelqu'un demande à Néron : que
» te manque-t-il, maître du monde? Et il répond :
» la paix.

» Que chantait Virgile, que voulait Horace? Que
» cherchait Cicéron, fatigué des honneurs et de la
» gloire de l'éloquence, quand il se rendait dans sa
» retraite de Tusculum? Les images du calme et de
» la grandeur réunis, le repos, la paix fille du ciel,
» étrangère au milieu des fils déshérités de la terre.

» Oui, ces images nous consolent en attendant la
» réalité. Et celui qui cherchait les bois de Tibur,
» comme celui qui, assis sur les marches de ce bel
» édifice que baignaient les mers de la Grèce et qui
» rêvait à un pur amour; comme celui auquel j'écris,
» qui aime l'immensité des cieux et l'armée innom-
» brable de ces étoiles, où est tracé en caractères
» de feu le nom de l'Eternel, tous ne voulaient-ils
» pas quelque chose de ce calme, de cette vérité, de
» cette félicité infinie dont ils ont besoin, dont le
» pressentiment les agite, ou les agitait? Où pren-
» draient-ils ces grandes conceptions, ces inquié-
» tudes plus grandes, plus nobles que toutes les gran-
» deurs de leur misérable gloire, si l'amour, si la
» bonté, si la beauté idéale et pure existaient dans nos
» rêves? Si quelquefois déjà nous sommes abreuvés
» par momens de leurs secrètes délices, c'est parce
» que l'océan de l'amour, de la vérité et de la fé-
» licité existent.

» Oui, mon cher Norvins, tôt ou tard vous vien-
» drez à être persuadé que Dieu est meilleur, est
» plus tendre, plus sublime, plus grand, plus con-
» séquent que toutes les conceptions de la philoso-
» phie; vous concevrez ce mot si simple et si touchant
» proféré par l'amour et la vérité. — Devenez enfant.

» Vous oublierez les mensonges des hommes qui
» s'agitent, meurent et passent sans avoir connu
» le bonheur. Vous vous direz : Dieu n'ayant rien

» au-dessus de lui, rien à côté, porte nécessairement
» ses regards au-dessous de lui. Il est trop grand
» pour être tel que nous l'imaginons, dans nos mi-
» sérables conceptions de la grandeur. Rien ne peut
» lui échapper. Toutes les voix du Ciel et de la
» terre sont remplies d'amour, quand nous savons
» les comprendre. S'il ne savait aimer, il n'aurait
» rien créé ; et puisque nous savons comment on
» aime, quoique bien imparfaitement, puisque nous
» savons être doucement et fortement agités du be-
» soin de nous occuper de ce que nous aimons,
» croyons que nous ne pouvons avoir appris que de
» lui les plus sublimes secrets de la nature et de
» l'éternité. Ainsi, tant que nous n'avons pas besoin
» d'un Dieu tendre, d'un ami véritable, d'un père,
» pourquoi se révélerait-il à nous ? Ne voyons-nous
» pas dans toute la nature le même langage ? Par-
» tout la demande obtient la réponse.

» Ah ! si nous n'étions pas si aveugles, si misé-
» rables, si nous ne poursuivions pas des ombres,
» nous aurions l'audace de demander beaucoup. Rien
» ne pourrait nous contenter que celui-là même qui
» a tout en lui : nous croirions à sa parole : nous
» irions à lui-même, et la soif obtiendrait le breu-
» vage et la félicité ferait dès ici bas notre partage.

» Cher Norvins, si, blasée sur tout, délaissée par
» le monde, flétrie par des souvenirs accablans, je
» vous parlais du néant de tout, vous pourriez me

» croire réduite à tout abandonner, mais mon âme
» est bien jeune encore : j'ai une imagination heu-
» reuse que les arts, que la nature inspirent si fa-
» cilement ! Je suis née au milieu du monde, de
» ses illusions, de ses prestiges ; je suis gâtée par-
» tout. On me suppose un talent qui me fait accueillir
» dans la société. Je n'avais qu'à dire « oui, » et
» j'épousais, il y a quelque temps, un homme im-
» mensément riche : il était titré, il était prince : il
» me donnait une grande existence. Je pouvais avoir
» une maison brillante à Paris, ou me promener au
» milieu de cette Italie merveilleuse que j'aime. J'ai
» été toujours vivement aimée, je le suis encore. Tout
» ce que la vie a donc de séduisant, et la vanité de
» dangereux, est toujours à ma portée. J'étais née avec
» cette vanité de la naissance et des succès. Croyez-vous
» qu'une simple exaltation, une maladie de l'ima-
» gination pût me rendre si raisonnable aux yeux
» mêmes des philosophes ? Croyez-vous qu'on s'ins-
» pire la paix, la simplesse des mœurs, la haute
» innocence d'une vie que rien ne soulève, que rien ne
» colore aux yeux du monde, et que rien n'agite ?
» Quand on a passé sa vie dans le monde, croyez-
» vous qu'on puisse être parfaitement heureuse dans
» une profonde solitude, au milieu des montagnes,
» et respirer le calme comme on respire un air pur,
» et ne demander à l'Eternel que le bonheur des au-
» tres puisque le notre est assuré ? Sans contredit,

» ce serait là un art bien profond dont nous aurions » complètement perdu la science, et il vaudrait la » peine de l'apprendre. Mais, mon cher Norvins, » rien ne m'appartient dans tout ceci. Je n'étais pas » meilleure que le reste des hommes ; j'étais et je » suis par moi-même tout aussi fragile. J'étais un mi- » sérable instrument : Dieu a daigné l'accorder, et si » quelques sons harmonieux s'en échappent et font » penser à l'harmonie, c'est à l'auteur de l'harmonie » que je voudrais conduire tous les hommes. Je suis » redevenue enfant. J'ai cru, et la vérité, la sim- » plicité et le calme et toutes les espérances d'une » félicité inconnue, comme l'immense bonté de celui » qui me créa, sont venues s'emparer de ma vie. » J'ai visité le Ciel, et la terre s'est enfuie sous mes » pas. Cher Norvins, voilà tout le secret de cette » vie, que bien d'autres peuvent trouver folle, ri- » dicule et absurde, et dont chaque jour s'envole dans » la plus douce paix....... »

Cependant, Maria Kummrin qui venait de recouvrer sa liberté rejoignit Madame de Krüdener. La prison n'avait point fléchi la sévère prophétesse : « Les temps » approchent tous les jours davantage. Les calamités « qui menacent l'Europe seront comme une nuit de » désastres, mais l'aurore du bonheur et de la paix » luira aussi. » Telle était la prédiction que Madame de Krüdener transmettait à Madame Armand. Sa sérénité à elle n'en était nullement ébranlée ; elle

savait qu'aucun malheur, aucune calamité ne lui ôterait l'occasion de glorifier Dieu, et, chaque jour, elle y était encouragée par de nouveaux témoignages de sa bonté. C'est ainsi qu'elle fut réjouie par une lettre de la reine de Prusse qui lui montrait l'accomplissement de ses prières dans le cœur de cette femme remarquable.

« ...... Je dois à votre excellent cœur un aveu qu'il » recevra, j'en suis sûre, avec des larmes de joie, » lui écrivait la Reine. « C'est que vous m'avez rendue » meilleure que je n'étais. Votre langage de vérité, » les conversations que nous avons eues sur la Re- » ligion et le Christianisme ont fait sur moi la plus » profonde impression. J'ai réfléchi plus sérieusement » sur les choses dont je sentais auparavant l'existence » et la valeur, mais plutôt dans une sorte de vague » que de certitude. Ces réflexions me valurent des » résultats bien consolans. Je m'approchai toujours » plus de Dieu. Ma foi devint toujours plus grande, » et c'est ainsi qu'au milieu des malheurs, des hu- » miliations et de chagrins sans nombre, je n'ai ja- » mais été sans consolations, ainsi, jamais tout à fait » malheureuse.

» Joignez à ceci le bienfait réel de ce Dieu de » bonté et d'amour, de n'avoir pas aigri mon cœur, de » l'avoir laissé ouvert et plein d'amour pour mes sem- » blables, sentant toujours le besoin de les secourir » et de leur être utile. Vous comprendrez que je ne

» puis pas devenir tout à fait malheureuse, ayant
» toujours des sources de plaisirs bien purs. J'ai re-
» connu avec le coup d'œil de la vérité, la vanité
» de ces grandeurs terrestres, et combien elles sont
» peu de chose en comparaison des biens célestes.
» Enfin, je suis parvenue à une tranquillité d'âme et
» à une paix au-dedans de moi, qui me fait espérer
» que j'aurai la force de supporter avec la résignation
» et la soumission d'une véritable chrétienne tous les
» décrets de la Providence et toutes les épreuves par
» lesquelles elle voudra me faire passer pour me pu-
» rifier, car c'est ainsi que je regarde tous les maux
» qui nous affligent ici-bas.

» Je vais me retrouver sur le théâtre du monde.
» Promettez-moi de me faire toujours entendre la
» voix de la vérité..... »

Madame de Krüdener avait besoin de cet encouragement; elle était depuis quelque temps éprouvée de diverses manières. Son association avec Fontaine n'avait pas été sans mécomptes. Cet homme était loin de posséder toute la piété qu'il manifestait. Madame de Krüdener se résignait pour elle-même à son manque d'élévation et de délicatesse, mais elle souffrait de voir, à cause de lui, l'Evangile exposé au mépris. Les protégés de Fontaine ne méritaient pas toujours l'intérêt qu'il voulait lui imposer en leur faveur. L'un d'eux, un enfant nommé Neubauer, lui causa les plus grands désagrémens. Les imprudences, le manque

de discernement et l'orgueil de Fontaine avaient plus d'une fois compromis Madame de Krüdener et l'avaient exposée à des jugemens peu avantageux, sans que sa charité en eût été altérée. Un fragment d'une lettre adressée à M. Weguelin nous la montre dans ce travail de dépouillement et dans cette crucifixion volontaire de la chair, qui rappellent les pages les plus héroïques des mystiques de tous les temps.

.... « * Je ne puis regarder toute souffrance
» que comme un gain. Les douleurs du corps, les
» heures d'obscurité et de tristesse sont pénibles à
» supporter, mais l'amour nous consolera par ses ten-
» dresses. Quoiqu'il m'arrive de la part des hommes,
» la grâce du Seigneur m'y fera paraître insensible.
» Je ne puis vous dire combien d'ennuis de tout genre
» m'ont poursuivie et affligée, ces trois derniers mois,
» ni combien j'en dois rendre grâce au Seigneur, car
» il est sûr qu'il nous faut être anéantis en nous-
» mêmes, et combien n'y a-t-il pas à détruire dans
» ma pauvre et misérable nature ! Heureux celui que
» le Seigneur tire au-dehors de tout et à qui il ne
» laisse pierre sur pierre, afin que le Tout-puissant
» puisse y bâtir son temple : heureuse l'âme couverte
» de mépris, de calomnies et d'opprobres, qui ne se
» repose sur aucun homme, qui se laisse détacher
» des objets les plus chers, qui sacrifie tout et se sent
» bienheureuse d'avoir Jésus !

* 23 Janvier 1810.

» Ne nous défendez pas, laissez parler et causer,
» ne vous inquiétez point, Dieu pourvoira. Croyez-
» vous qu'il me soit permis de prendre les moindres
» mesures ou de demander secours à Dieu, de temps
» à autre, avec ferveur ? Non ! je suis souvent là avec
» 8 creutzers, je donne le dernier qui me reste ; je
» n'ai aucune perspective, je ne sais où chercher
» ni d'où viendra la délivrance, et jamais je n'ai
» plus de joie au cœur. Je sais, à Rothenfels, 6
» et 8 personnes, et ici, 6 et 8, qui manquent de
» nourriture et de tout, et je suis comme l'oiseau
» qui chante ; je prie à peine, je sais que le cœur
» du Père est tout près de moi, je connais ses vues
» profondes, j'en connais du moins une partie, car
» ma vue est trop courte pour pouvoir tout comprendre
» dans la voie où il me conduit. Je ne vois que ténè-
» bres et suis remplie d'allégresse. Il arrive toujours,
» toujours il me secourt. Jamais, jamais il ne m'a
» laissé dans l'embarras. Quand je suis sans ressource,
» je pense en moi-même : « Dieu bien-aimé, maître
» adoré, maintenant je veux bien volontiers être hu-
» miliée devant les hommes. Je consens joyeusement
» à me contenter d'un morceau de pain sec ; je veux
» mendier, si telle est ta volonté. Toute force vient
» de toi, l'amour que tu inspires est si ardent, si
» délicieux, qu'il me semble être dans le Ciel ; mais,
» vois, Seigneur, ceux que tu m'as confiés, à moi,
» pauvre ver de terre, aide-moi à leur procurer de

» quoi se nourrir, ouvre ta main ! — Alors il
» me répond selon sa miséricorde. Oui, mon ami,
» souvent, très-souvent, j'ai eu la joie de recevoir
» ses avis, ses ordres bien clairs : « Envoie, ou vas
» ici, ou là, » chez des gens qu'il avait préparés, et
» je reçus de l'argent, beaucoup d'argent, là où je
» ne voyais aucun espoir. Des hommes se donnent
» à moi comme des Anges, pleins d'égards et de
» charité ; ils refusent même les intérêts d'usage.
» Je pourrais, me dit la voix du Tout-bon, je pour-
» rais te donner des millions, mais je veux t'élever
» ainsi. Il vient, il revient toujours avec cet amour ! »

» O cher ami, pourrais-je vous dépeindre ce qui
» se passe alors en moi ! vous dire quelle tendresse
» brûle au-dedans de mon cœur, comme mes lar-
» mes coulent, quelles paroles tressaillent dans tout
» mon être, quand je me sens ainsi aimée, moi pau-
» vre ver de terre qui n'ai mérité que son courroux....
» et il me reçoit en si grande et si haute grâce.

» Dernièrement, je disais à Dieu : que puis-je te
» dire, ô mon bien-aimé ! Oh ! puissé-je crier dans
» tout le monde, dans tous les cieux, combien je
» t'aime ! Puissé-je amener à toi non seulement tous
» les hommes, mais tous les esprits rebelles ; mais
» tu le vois, je n'ai rien que ma misère, ma pau-
» vreté et mon néant. Je puis te dire comme saint
» Augustin : Bien-aimé, si tu étais Augustin et moi
» Dieu, je te donnerais tout ! Alors, je lui donne

» mon cœur tout entier, je le prie de l'anéantir, je
» me réjouis des affronts, des moqueries, de l'op-
» probre, des faux jugemens de la terre..... »

« * Depuis les lignes ci-dessus, mon bien cher ami,
» j'ai tellement éprouvé de nouveau la providence du
» Seigneur notre Dieu, que je ne puis assez l'en bé-
» nir. J'avais un paiement considérable à faire à Bade
» au 26 janvier. Le Seigneur a dirigé le cœur de
» mon créancier, de sorte qu'il ne m'offre pas seu-
» lement de prolonger le terme, mais qu'il m'offre
» encore ses services, et me dit : « Ne craignez rien
» au sujet de ces 9,000 livres, Dieu aidera en tout
» et partout. » Lorsque je vous écrivais, il y a cinq
» jours, en commençant ma lettre, je me trouvais
» dénuée de tout. Je ne savais où aller, ni où m'a-
» dresser..... et quelques jours se passèrent sinon
» dans l'inquiétude, du moins dans la préoccupation
» toujours nouvelle de ce qui me pressait; mais je
» remis la chose à Dieu, persuadée qu'il m'enverrait
» un ange plutôt que d'abandonner ceux qui se sont
» abandonnés à lui pour ne faire que sa volonté.
» C'était jour de marché, et Juliette voulait faire ache-
» ter une poule, mais elle pensait avec le calme
» qui lui appartient : « nous n'avons pas un sou pour
» cela ! »

Madame de Krüdener se mit alors à prier, avec cette

* 28 Janvier 1810.

foi, et cette confiance enfantine que Dieu ne repousse jamais. A peine sa prière était-elle achevée qu'un paysan lui apporte une boîte contenant dix louis envoyés par les Wepffles qui, eux-mêmes, manquaient presque du nécessaire.

A ces secours temporels, Dieu ajouta bientôt une grâce spirituelle. Fontaine était pour Madame de Krüdener un sujet constant de pieuses angoisses. Elle s'était enfin décidée à avoir une explication avec lui, et lorsqu'elle voulut le faire, il était préparé à tout entendre, car déjà sa conscience avait parlé. Elle le trouva dans la voie de l'abandon complet de sa propre volonté. « C'est, écrit-elle, un enfant » d'amour et d'humilité qui renonce à tout ce qui est » terrestre, pour ne tenir qu'à Jésus, qui ne s'at- » tache plus aux promesses par orgueil, mais par » obéissance, et serait volontiers un pâtre pauvre » et obscur pour n'aimer que son Maître. » Ce n'était malheureusement là que l'illusion d'un cœur trop crédule au repentir.

La charité croit tout; elle espère tout; elle endure tout; elle supporte tout. Mais, si lorsqu'on l'applique aux affections de la terre, on l'expose à d'amères déceptions, elle a toujours en Dieu sa véritable ressource et son éternel aliment Quel autre pourrait tenir lieu de tout ? Quel autre pourrait nous faire vivre dans l'abondance au milieu du dénuement le plus complet ? C'est parce qu'elle le sentit profon-

dément que sortant des voies de la piété commune, Madame de Krüdener se jeta dans les voies du quiétisme. En aspirant à l'amour pur et désintéressé, objet des désirs de Sainte-Thérèse, de Fénélon et de Madame Guyon, ne présumait-elle pas trop d'elle-même? Quoiqu'il en soit, ceux qui ont connu la joie spirituelle et la trace lumineuse que laissent dans l'âme les visites de l'Epoux céleste, retrouveront dans les épanchemens de Madame de Krüdener ce qu'ils ont eux-mêmes ressenti.

« Cet amour doit réduire en cendres dans nos cœurs » tout ce qu'il y a d'impur, de personnel et d'égoïste. » Il est contraire à toute espèce de propriété et la » regarde comme un vol fait à Dieu. Il veut tout » recevoir de lui pour pouvoir tout lui donner. Il nous » rend capables des plus héroïques sacrifices et produit » en nous, un dévouement à nos frères semblable à » celui de Jésus-Christ. Il fera la gloire de l'Eglise » rachetée et appelée à régner avec Christ sur la terre » pendant mille ans. Maintenant notre juge est encore » crucifié dans ses membres; ils sont persécutés, » honnis, ceux qu'il veut employer. Ils doivent passer » par des souffrances, porter de rudes croix, mar- » cher par des voies incompréhensibles; ils sont le » jouet de tous et ne sont pas même reconnus de » beaucoup de véritables chrétiens. Ils forment un » petit troupeau qui ne veut rien avoir à lui, mais » qu'ils sont chers à leur divin Pasteur! On dira

» d'eux comme du Christ : Que veulent ces gens-là ?
» Ils seront en scandale même aux chrétiens éminens
» qui ne connaissent pas les voies mystérieuses et
» spéciales de Dieu.

» Que cela ne les arrête pas ! Les arrhes de leur
» divine vocation, sont précisément cette petitesse,
» ce dégoût qu'ils inspirent aux sages. Ce divin amour
» qui les fait taxer d'exaltation et de fanatisme, mais
» qui brûle au dedans d'eux, atteste leur noble ori-
» gine et leur grandeur. »

A ce point de vue, Madame de Krüdener acceptait comme une justice et comme un remède salutaire, des humiliations de divers genres.

Dieu en lui retirant, par momens, son appui, lui avait montré qu'elle devait toujours veiller : elle avait senti que si l'Eternel ne la soutenait en présence du monde et ne la couvrait de sa puissante protection, ces jugemens qu'elle avait bravés pouvaient devenir un fardeau écrasant pour sa faiblesse. En vain quelques amis, quelques esprits assez élevés pour la comprendre, prenaient hautement sa défense; en vain, tout ce qui l'approchait était convaincu de la sincérité de sa profession et édifié de sa charité. Déjà se formait contr'elle cette ligue, qui, après avoir long-temps cherché le côté vulnérable, trouva enfin dans les voies extraordinaires qu'elle suivait, un élément suffisant de jugement et de condamnation : à défaut de celui-là, on en aurait certainement trouvé un autre. Dès cette époque, en effet,

Madame de Krüdener dépassait trop visiblement la mesure de christianisme que le monde est convenu de tolérer ; la société qui sait l'inconvénient qu'il y aurait à ce que le grand nombre des femmes eût des sentimens religieux trop vifs ou des lumières trop étendues, se souvenant que Madame de Krüdener n'avait pas su respecter toutes les barrières et porter tous les jougs, s'en serait autorisée pour contester son retour à la foi et à la vertu.

Des chrétiens engourdis qui se trouvaient gênés dans leur routine, par sa marche indépendante, et ne lui pardonnaient pas de *goûter* par avance les joies célestes, avaient tendu leurs fils imperceptibles, pour l'enlacer dans son vol trop élevé. Ils avaient essayé tour à tour de l'insinuation, de la moquerie, et de la froide raison, pour rabattre son enthousiasme : leur piété dépouillée de son caractère de générosité et d'indulgence ne leur servait qu'à blâmer amèrement ses faiblesses et n'avait point su s'inspirer de son exemple, pour ressentir une noble émulation vers le bien. Ne voulant pas se départir du droit qu'ils croyaient avoir de diriger l'opinion, ils en usèrent, sans craindre de la fausser sur le compte de Madame de Krüdener. Or, une fois établie et consolidée dans la société, l'opinion ne se modifie guère, et nous voyons encore aujourd'hui les esprits les plus droits et les plus élevés lui payer un tribut.

Dès lors, Madame de Krüdener fut jugée sans

examen et sans appel. Ainsi, la Biographie universelle, ce recueil remarquable dont l'autorité s'impose de soi-même, au public incapable de vérifier tous les faits, n'est jamais plus loin de la vérité et de la justice que lorsqu'elle traite de la vie de cette femme célèbre. Nous avons déjà signalé quelques-unes de ses nombreuses erreurs. Loin de vouloir attaquer l'homme honorable qui s'est chargé de travestir Madame de Krüdener pour le public, nous reconnaissons volontiers que son article est une preuve éclatante de la puissance des préjugés. Il a dit à peu près ce que pense tout le monde : ce que nous lui reprochons, dans l'intérêt de sa propre dignité, c'est de ne pas s'être donné la peine de vérifier les dates, les faits, les circonstances matérielles ou morales. Mais en était-il besoin ? A ses yeux, il faut être fou pour vouloir expliquer, justifier ou défendre, Madame de Krüdener.

Pour l'avoir essayé, et certes, bien discrètement, M. Sainte-Beuve lui paraît d'une partialité révoltante. Il ne reconnaît à cet homme d'une perspicacité si exquise, d'un jugement si fin, d'un tact si délicat, ni bon sens, ni finesse, ni jugement ; et pour preuve, il alléguerait volontiers le portrait qu'il en a tracé.

« ..... Trop prompt à dresser des autels et à porter » aux nues les génies méconnus, Sainte-Beuve, n'a » pas *senti* que l'héroïne pour laquelle il rompt des » lances n'a ni génie, ni vraie passion, ni sponta-

» néité, sauf quand l'orgueil est de la partie. Théâ-
» trale d'un bout à l'autre de sa vie, elle ne tendit la
» main aux pauvres, que quand les heureux l'aban-
» donnèrent, et même alors que voulut-elle? Un
» parterre, fût-il en haillons! Ce n'est pas là Sainte-
» Thérèse qui aime le monde pour s'y divertir et
» non pour lutter, qui aime Dieu parce qu'il est
» grand, et non pour être vue le priant. Mystique
» et visant à faire école, à fonder, à innover en
» quelque chose, qu'a-t-elle trouvé? Rien. Elle n'é-
» tait pas même au courant de la philosophie alle-
» mande, et sans la connaître, elle la haïssait comme
» Napoléon l'idéologie.... ... Somme toute, *et sous*
» *tous les rapports*, la baronne de Krüdener était une
» pauvre tête. Mais *nous ne pouvons nous empêcher*
» *de traiter sans aigreur*, tout en lui ôtant son au-
» réole de sainte et sa baguette de fée, la gracieuse
» femme qui, jeune ou vieille, par vanité ou par
» d'autres sentimens, passa les deux moitiés de sa
» vie à faire des heureux, et qui disait plus roya-
» lement que Louis XIV : le Ciel, c'est moi! »

Et nous aussi, nous sommes pleins d'indulgence pour l'homme savant qui se consacre à éclairer la société, lors même qu'il se trompe et propage l'erreur; mais notre devoir est d'appeler de ses jugemens. L'article de M. Parisot contre lequel nous réclamons est plein d'allégations inexactes, de récits controuvés, de voyages, de séjours et d'actes supposés de

Madame de Krüdener. Eh, bien! nous en appelons à sa conscience et à celle du public, l'homme qui écrivant une biographie se trompe aussi lourdement que M. Parisot, aurait-il bien le droit de faire un crime à Madame de Krüdener de n'avoir pas aimé ou connu la philosophie allemande contre laquelle elle n'a rien écrit ? Aurait-il bon air de la juger encore avec aigreur, après l'avoir traitée sans égards pour son sexe et pour la vérité ? Non, sans doute ; l'aigreur n'est jamais permise à personne, à l'égard de personne ; elle ne l'est surtout pas à l'historien auquel nous ne passerions pas même de la légéreté ou des inexactitudes volontaires s'il y persévérait ; nous estimons assez M. Parisot pour croire qu'il s'empresserait de désavouer toutes celles dont il s'est rendu coupable, s'il les connaissait. M. Sainte-Beuve qu'il traite si cavalièrement et contre les jugemens duquel il veut mettre le public en garde, lui donne un exemple bien digne d'un si noble caractère. Dans son article sur Madame de Krüdener, il a mis la note suivante, relative au séjour de Carlsruhe en 1809 et 1810 : « On rapporte (et c'était déjà dans ses années de » conversion) qu'un homme distingué qui venait sou- » vent chez elle, épris des charmes de sa fille, qui lui » ressemblait avec jeunesse, s'ouvrit et parla à la mère, » un jour, de l'émotion qu'il découvrait en lui depuis » quelque temps, des espérances qu'il n'osait former ; » et Madame de Krüdener, à ce discours assez long

» et assez embarrassé, avait tantôt répondu oui, et
» tantôt gardé le silence; mais tout à coup, à la
» fin, quand le nom de sa fille fut prononcé, elle
» s'évanouit : elle avait cru qu'il s'était agi d'elle-
» même. Au reste, pour bien entendre selon la me-
» sure qui convient, ce reste de facilité romanesque
» chez Madame de Krüdener au début de sa conver-
» sion, et aussi la décence toujours conservée au
» milieu de ses inconséquences du monde, il ne
» faut pas oublier ce mélange particulier en elle, de
» la légèrete et de la pureté livonienne qui *explique*
» *tout.* »

Nous ne nous sommes pas contentés de cette explication et nous nous sommes convaincus que ce fait, était ou inventé ou absolument dénaturé. M. Sainte-Beuve, auquel nous l'exprimions, en lui demandant des preuves de son assertion, nous a répondu : « .... Quant à mon propos léger vous
» en ferez et direz tout ce que vous jugerez conve-
» nable. Vous savez bien qu'en matière de biogra-
» phie rien n'est certain, *de toute certitude;* chacun
» juge et sent à sa manière. La personne qui m'a
» raconté l'anecdote m'a paru très-digne de foi, et de
» plus, cette façon de comprendre Madame de Krü-
» dener même après sa conversion, était assez d'ac-
» cord avec mon cœur malin. Dans un volume in-
» titulé, *Portraits de femmes*, où j'ai recueilli ce
» portrait de Madame de Krüdener, je crains bien

» d'avoir ajouté en note deux ou trois bagatelles de
» cette sorte, mais je n'ai plus du tout de ces vo-
» lumes qui sont épuisés. Vous n'y perdez pas grand
» chose. Vos sources, à vous, sont autrement directes
» et abondantes..... etc. »

La loyauté avec laquelle M. Sainte-Beuve s'exécute et l'obligeance parfaite qu'il a mise à nous fournir des armes pour le combattre, nous imposent une reconnaissance, dont nous lui donnons la meilleure preuve en acceptant le généreux secours qu'il nous apporte.

CHAPITRE XI.

1810. — 1812.

Indépendance des jugements humains. — Lettre à Madame Armand. — Anéantissement de la vanité. — Pièges d'une âme tendre. — Lettres à Madame Armand. — Privation salutaire. — Lettre à Madame Armand. — Souffrances de cœur. — Lettre à Madame Armand. — Difficultés d'un départ. — Voyage à Riga. — Arrivée à Berlin. — Lettre sur la reine de Prusse. — Arrivée à Riga. — Convalescence de Madame de Wietinghoff. — Guérison. — Mort de Madame de Wietinghoff. — Lettre de Mademoiselle de Krüdener. — Joies spirituelles. — Fréquente communion. — Le pur amour. — Embarras matériels. — Délivrance. — Renoncement. — Départ de Riga. — Lettre à Madame Armand. — Retour à Carlsruhe. — Fontaine. — Le quatrième — Soumission et sincérité de Madame de Krüdener. — Hypocrisie de Fontaine. — Piété solide de Madame de Krüdener. — Confiance trop facile. — Étude des voies de Dieu. — Lettre à Madame Armand. — Profession chrétienne. — MM. Moulinié, Gautier de Tournes, Pétillet, de Langallerie, de Divonne, de Dampierre. — Lettre à Madame Armand. — Lettre à M. Gounouilhou. — Absence d'inquiétudes — Tranquillité en présence d'une ruine imminente. — Lettre à Fanchette Depierraz.

MADAME DE KRUDENER portait l'opprobre du monde avec un calme et une sérénité qui suffirait au besoin à prouver la sincérité de son retour à Dieu. En toute occasion elle se montrait vraiment indépendante, et *plus que victorieuse* de cette opinion du monde qu'elle avait si ardemment désiré se concilier jadis. Madame Armand ayant communiqué à quelques amis de Genève

des lettres de Madame de Krüdener, lui transmit l'expression du respect et de l'admiration que leur contenu avait fait naître :

.... « * Ma tendre amie, répondit-elle, oubliez donc
» la créature, ne m'aimez point, je vous en conjure,
» comme s'il y avait en moi quelque chose d'aima-
» ble. Dites-vous souvent, que ma vie ne fut qu'un
» tissu d'horribles péchés ; que personne ne fut plus
» favorisée ; que personne ne fut plus indigne, je
» vous demande expressément, si vous lisez ma lettre
» à vos amies, de leur lire ce passage. N'écoutez
» point une vaine amitié ; rendez gloire et honneur
» à celui à qui gloire appartient. Il s'agit bien de
» ce que cette misérable créature qui n'a mérité que
» d'être rejetée, soit estimée et choyée et montrée
» agréablement ! Non, mon amie, il s'agit de glo-
» rifier celui qui bâtit sur le néant et qui appelle les
» plus indignes ; il s'agit de faire adorer ses voies,
» de montrer sa profonde miséricorde, de consoler
» ceux qui se sentent affligés de leur misère. Il s'agit
» d'aimer et de faire aimer le plus aimable, le meil-
» leur, le plus tendre des pères qui nous parle et
» nous appelle sans cesse. Il s'agit de nous laisser tel-
» lement pénétrer d'amour et de reconnaissance que
» nous ne fassions autre chose que de penser com-
» ment nous glorifierons Jésus-Christ, et comment

* 9 Mars 1810.

» nous travaillerons à avancer ce règne de bonheur
» et de gloire qui se prépare. »

Elle avait si complètement perdu l'habitude ou le souvenir des hommages qu'on lui avait adressés dans le monde, que figure, grâce, esprit et talens, tout était oublié. Lorsqu'il lui arrivait de se trouver en relation avec des êtres simples qui prenaient à la lettre ses confessions d'incapacité, elle s'en réjouissait en disant :

« .... J'ai du plaisir à me trouver bête et
» inhabile. L'amour consume tout et vivifie tout.
» Laissons-nous détruire sans vouloir aider Dieu par
» nos craintes et par nos efforts hors de saison. N'ayons
» jamais qu'un jour devant nous. Ce jour suffit. Quand
» le petit enfant s'éveille, il pleure pour avoir le
» sein de sa mère, mais il n'a aucun souci du len-
» demain et ne s'inquiète guère s'il aura la force d'al-
» ler le chercher. Il s'abandonne sans connaître sa
» faiblesse, ni sa force. »

Quelquefois les étreintes de l'amour divin qui remplissait son cœur étaient si vives qu'elle ne pouvait le contenir dans les bornes du ciel et de la terre. Il débordait dans ces paroles : « J'éprouve une telle
» surabondance de félicité, que je ne puis m'em-
» pêcher de désirer que l'enfer vienne à ce Dieu
» qui est si bon, qui est si tendre, qui veut si pro-
» fondément le bonheur de toutes ses créatures. »

Parfois il lui semblait entendre cette voix qui séduisit la première femme lui rappeler encore ce monde

auquel elle avait dit adieu. Elle lui imposait silence en disant :

« Arrière de moi ! Je ne te crains point, mon cœur » est trop plein d'amour pour te haïr ; tu ne peux » rien sur moi, je suis à Dieu. » Dans une prière qui avait le tort de séparer la miséricorde de Dieu de sa justice, il lui arrivait même de demander à Dieu la conversion de Satan. Nous n'oserions toutefois juger ce sentiment à la rigueur, parce qu'elle l'adressait à celui auquel nous pouvons toujours confier nos plus intimes pensées; puis, parce qu'il est bien difficile lorsqu'on a ressenti ces ravissantes effusions de joie et de tendresse qui inondent notre cœur dans la communion de Dieu, de répondre de toutes les formes qu'elles peuvent revêtir. Nous ne voudrions pas être sage sans mesure, et raisonnable sans miséricorde en prétendant refouler le cœur tendre et enthousiaste d'une femme dans les limites où se renfermerait notre propre adoration. Toutefois, disons-le bien franchement aussi, la parole de Dieu par toutes ses déclarations a prescrit à notre compassion des règles qu'il ne nous est pas permis d'enfreindre, et nous ne serions pas éloigné de voir un avertissement paternel et un châtiment de Dieu dans la privation des joies spirituelles qui faisait dire à Madame de Krüdener, quelque temps après :

.... « * Quelquefois je suis si pauvre, que je ne

* 10 mai 1810.

» vois rien, absolument rien de bon, rien de loua-
» ble en moi. Je suis une mendiante qui ne mérite
» pas qu'on lui jette, derrière une haie, une de ces
» miettes que demandait la Cananéenne. Mais plus
» je suis pauvre, plus j'ai péché, plus je suis affreuse;
» plus je me réjouis. Mon bien-aimé m'ôte toute pa-
» rure, le soleil m'a noircie; je n'ai point de char-
» mes, et chaque regard doit se porter sur celui que
» je voudrais tant aimer. Hélas! ils sont passés ces
» jours si beaux où je le suivais dans les vallées, sa
» voix m'appelait, son parfum me précédait, et j'étais
» dans la joie du Paradis. Oh! qui peut dépeindre
» les célestes mystères de ses béatitudes! Mon cœur
» qu'il avait alors appelé à ces félicités, est souvent
» mort, froid, sec, aride : mais à présent ma vo-
» lonté est sans cesse unie à la sienne, et je le suis
» à travers des précipices qui font frémir la nature. »

Les plus cuisantes peines de Madame de Krüdener ne tenaient pas seulement aux difficultés matérielles de sa position, à ses rapports délicats avec Fontaine, ni aux jugemens du monde. Elles avaient une source bien plus profonde : sa mère aussi avait été prévenue contr'elle et avait cessé de lui écrire. Cette épreuve déchirait le cœur si filial de Madame de Krüdener, et s'aggrava encore des chagrins de Madame de Wietinghoff, frappée à la fois dans sa santé et dans ses affections les plus chères, par la mort d'un ami et par la perte d'une sœur sa compagne depuis vingt-huit ans.

Sa fille la voyait souvent en songe, l'appelant, lui reprochant son ingratitude, mourant sans pouvoir lui donner sa bénédiction. Son cœur la pressait de voler auprès d'elle ; mais elle était retenue par le manque d'argent ou l'absence de direction d'en haut.

« Oh ! incompréhensibles voies de la profonde sa-
» gesse, écrivait-elle, adorable bonté ! prosternons-
» nous ! J'avais demandé à mon Dieu de sauver ma
» mère, et si nous pouvons, misérables insectes,
» entrevoir quelque chose de la lumière divine, il
» me semble entrevoir un de ces miracles d'amour ! »

L'épreuve devait faire comprendre à Madame de Wietinghoff la nécessité de se donner à Dieu en quittant ce monde qui allait bientôt la quitter. En même-temps les obstacles au départ de Madame de Krüdener se trouvèrent merveilleusement applanis par l'intervention d'un négociant juif de Carlsruhe, qui lui offrit les moyens de payer ses dettes et les frais de son voyage et qui se chargea de pourvoir en son absence à l'entretien de ses nombreux protégés.

Madame de Krüdener partit de Carlsruhe le 29 juillet 1810. La chaleur était excessive et l'obligeait à voyager la nuit. Elle se reposa quelques jours à Leipsick ; mais elle se hâtait, dans l'espérance de revoir la reine de Prusse à Berlin. Hélas ! le jour où elle y entrait, la tristesse peinte sur tous les visages lui apprit qu'il n'était plus temps. La reine se mourait

à Hohenzieritz, emportant les regrets et l'affection de tout ce peuple qu'elle avait tant aimé. Madame de Krüdener pleura, mais sans amertume, « cette » femme angélique qui versa tant de larmes sous un » diadème. » Elle en parlait d'une manière touchante dans une lettre à Mademoiselle Cochelet :

« Je l'aimais beaucoup, cette femme si supé- » rieure ! Je connaissais entièrement cette âme si peu » faite pour le monde, et c'est cet amour, pur de » l'alliage de l'égoïsme qui m'a consolée. Elle a dis- » paru, mais elle ne m'est pas enlevée. Souvent à » genoux, seule sur les froids rivages de la Baltique. » je prie encore pour elle : je demande à Dieu ce » qu'elle désirait si ardemment, qu'elle devienne » toujours plus pure, plus susceptible en se per- » fectionnant de cette félicité céleste. Je la vois des » yeux de la pensée, radieuse, calme, souriant à » ses douleurs passées. Je pense comme au lit de » la mort, quand tout disparaît, quand les illusions » s'effacent et que les plaisirs s'enveloppent de deuil, » je pense comme elle a accueilli ses douleurs, comme » les sacrifices et les amertumes de sa vie en l'envi- » ronnant lui auront paru radieuses en se dévoilant.

.... « La foi, la confiance en Dieu, la » résignation, cet amour profond pour le Dieu ma- » gnifique qui ne veut qu'aimer, que combler de » dons, ce besoin d'un Sauveur plein de miséricorde » qui nous adopte et acquitte nos immenses dettes;

» tous ces biens auprès desquels les splendeurs du
» trône et des joies semées de pleurs ne sont que des
» misères ; tous ces augustes secrets ne s'apprennent
» que dans les jours de l'adversité *. »

Madame de Krüdener fut retenue à Koenigsberg par ses anciens amis. Le 6 août, elle eut la joie de se jeter dans les bras de sa mère, convalescente d'une grave maladie. « .....Je ne pouvais croire, dans les
» premiers momens, à la réalité de ce bonheur,
» écrit-elle, et maintenant encore en pressant contre
» mon cœur les mains de cette respectable mère, en
» revoyant ces traits chéris, en me retrouvant com-
» blée de sa tendresse, je voudrais tomber à genoux
» et remercier à haute voix l'Eternel ; joignez, chère
» amie, vos prières aux nôtres ; comment rendre
» grâces dignement pour tant de bienfaits, et que
» notre bouche est muette lorsqu'il s'agit de louer
» un Dieu si bon ! »

La santé de Madame de Wietinghoff se rétablit ; avec la santé reparut le goût des plaisirs et de la distraction. Madame de Krüdener en souffrait pour cette mère chérie que son grand âge aurait dû mieux conseiller ; mais elle acceptait cette épreuve comme une mortification salutaire et redoublait de prières, sachant que le chrétien agit encore par ce moyen, là où toute action plus directe fait défaut ; ses amis Moraves se

* 10 Décembre 1810.

joignaient à elle : elle jouissait de ses heures de retraite jusqu'au moment où elle se rendait auprès de sa mère.

Le 24 janvier 1811, Madame de Wietinghoff étant légèrement indisposée, avait prié avec beaucoup de ferveur. Ses filles l'avaient entendue s'écrier plusieurs fois : « Jésus ! cher Jésus ! » Quelques heures plus tard, elle fut frappée d'apoplexie et de paralysie. Elle témoignait par signes qu'elle avait sa connaissance et entendait les prières prononcées auprès de son lit : elle mourut le quatrième jour en bénissant ses enfans.

« Chère, chère amie, écrivait Mademoiselle Juliette
» de Krüdener à Madame Armand, comment vous
» rendre ce que nous avons éprouvé pendant ces
» quatre jours et pendant ces longues nuits qui se
» passèrent dans les combats de la douleur et de la
» résignation. Nous n'osions demander sa vie à notre
» Sauveur, mais nos cris s'élevaient vers l'Eternel
» pour lui demander son éternelle félicité et la mi-
» séricorde de son Fils bien-aimé. Nous aurions payé
» de notre sang quelques heures de connaissance pour
» lui parler encore une fois, lui montrer notre amour,
» la remettre dans les bras de notre Sauveur. Mais
» le Seigneur voulait ainsi par cette mort et l'anéan-
» tissement de toutes nos voies humaines nous faire
» adorer ses voies sublimes, quoique cachées à nos
» yeux. »

Madame de Wietinghoff avait consacré aux pauvres par son testament tout l'argent qui aurait dû être employé aux funérailles d'une personne de son rang. Elle fut sincèrement regrettée de toute la ville de Riga.

La succession de Madame de Wietinghoff retint pendant une année sa famille à Riga. Madame de Krüdener, dispensée par son deuil de toute mondanité, jouissait vivement de la communion des frères et de la société de son amie Madame Blau. « Vous ne » pouvez vous figurer, écrivait-elle, les bénédictions » que nous avons éprouvées, nous ne devrions les » raconter qu'à genoux et en louant l'Eternel; c'était » le ciel sur la terre. »

La soif de la fréquente communion se faisait vivement sentir à cette petite communauté. Mais Madame de Krüdener n'osait considérer la cène comme donnée du Seigneur lui-même, directement, à quiconque la prend avec foi. Elle avait à cet égard des scrupules qu'elle exprimait à Dieu, en le suppliant de lui applanir cette difficulté : elle fut exaucée par l'arrivée à Riga d'un jeune missionnaire alsacien qui revenait de Pologne. Il était plein de vie et de piété : « Quelle âme ! écrivait-elle. Pouvez-vous vous repré- » senter la félicité de nos communions, rien ne la » dépeint. Nous ne pouvions même entendre de dis- » cours. » Les paroles seules de la consécration, la prière faite d'abondance et le chant des cantiques,

remplissaient le temps de ce culte, où la paix du ciel inondait tous les cœurs.

Madame de Krüdener avait constaté avec un immense intérêt les progrès religieux de ses amis de Riga et désirait leur communiquer les nouvelles lumières qu'elle avait reçues; elle initia Madame Blau et deux autres personnes aux doctrines du pur amour. Elles se réunissaient souvent pour prier, se confesser les unes aux autres, et demander à Dieu la conversion des âmes : elles eurent la joie d'être plusieurs fois exaucées. Au nombre de ceux qui se convertirent, Madame de Krüdener comptait son frère, le conseiller de Wietinghoff.

Cependant des difficultés matérielles pesaient encore sur Madame de Krüdener. Elle devait acquitter à son négociant de Carlsruhe les 10,000 écus qu'il lui avait avancés; et la Livonie épuisée n'aurait pu fournir le quart de cette somme, même sur une hypothèque d'un demi million. Le terme fatal approchait. Madame de Krüdener se tourna vers son Sauveur et déposa le poids de ce fardeau à ses pieds, consentant à toute sa volonté, acceptant par avance les moqueries et les mépris qu'encourrait son imprudence, si elle ne pouvait faire face à ses engagemens. Elle avait épuisé toutes les ressources humaines et ne pouvait plus frapper à aucune porte; mais au moment fatal, la succession de Madame de Wietinghoff fut réglée et dans la portion qui lui échut, elle trouva ces dix

mille écus, conservés par sa mère depuis trois ans : dès-lors le numéraire avait complètement disparu.

Madame de Krüdener comprit mieux encore l'importance d'un entier abandon. Elle avait dû renoncer à son journal intime qui lui avait été long-temps un appui et une source d'édification, et trouvait dans les expériences de Madame Guyon un encouragement à se passer de tout secours humain. A son exemple, elle s'efforçait d'étendre son renoncement à tout ce qui avait autrefois captivé le plus son cœur. Ainsi Madame Armand, par suite de diverses circonstances indépendantes de Madame de Krüdener, étant restée plusieurs mois sans lettres, en avait beaucoup souffert; son amie la félicite de ce qu'elle va être guérie ainsi de cette persistance d'idolâtrie qu'elle conserve pour elle. « Il fallait cette contrariété pour » vous détacher de votre trop vive affection pour une » misérable créature telle que moi. »

Quel contraste, quel changement opéré depuis l'année 1805 ! Qui reconnaîtrait dans cette vie de renoncement et d'oubli volontaire d'elle-même, cette femme si avide de jouissances et de plaisirs !

Au mois de novembre 1811, Madame de Krüdener partit de Riga pour retourner dans le pays de Bade où les oracles de Maria Kummrin la rappelaient. Mais cet appel était subordonné à toutes les chances diverses de faire le bien qui se présentaient sur la route. Retenue à Koenigsberg; puis dans une com-

munauté des frères Moraves, aux environs de Breslau, elle y attendit l'arrivée d'une sœur de Fontaine, fixée depuis 12 ans en Russie, et désignée par Maria Kummrin comme devant s'associer à son œuvre.

Quant au pasteur Fontaine, il était toujours dans le grand-duché de Bade, où il prêchait avec la même force. « L'avancement de ce saint disciple est mi-
» raculeux, » écrivait Madame de Krüdener.....
.... « Dieu soit béni de toutes ses grâces
» prodiguées à mes misères, ma tendre Armand ;
» prosternons-nous. Oh ! qu'elle autre vie ! Que je
» suis heureuse, après les troubles et les erreurs ;
» des années passées dans le monde et dans les té-
» nèbres ! »

A Breslau et à Dresde, elle prêcha le pur amour à un grand nombre de personnes. « J'aurais des volumes
» à vous écrire, si je vous racontais toutes les voies
» merveilleuses de l'amour, tout ce que son indigne
» créature a senti de miséricorde et de bienfaits. »

Elle venait d'arriver à Carlsruhe et y avait retrouvé Fontaine, devenu pasteur dans une commune du voisinage, conformément à une prédiction de Maria Kummrin. « Le Dieu fort marche avec lui : les plus
» étonnantes conversions et des bénédictions sans
» nombre en sont les effets. »

Telle était la confiance de Madame de Krüdener dans la direction de cet homme dont la parole était effectivement évangélique, qu'elle ne trouva pas d'ob-

jection absolue à l'accomplissement d'un projet médité probablement depuis long-temps, et formulé par Maria Kummrin. Dans un but dont nous n'avons pu nous rendre un compte exact, et dont nous avons mis une certaine discrétion à sonder le mystère, Fontaine avait rêvé une sorte d'union mystique entre son frère et Madame de Krüdener. Quel rapport devait-il exister entre cette union et l'accomplissement de la grande œuvre Chrétienne à laquelle tous étaient également consacrés ? Maria Kummrin, en désignant, dans ses extases, sous le nom *du Quatrième*, le frère du Pasteur, semble l'avoir associé aux promesses faites à Madame de Krüdener, à sa fille et au Pasteur. Quel sacrifice devait faire Madame de Krüdener ? Devait-elle aliéner quelque portion de sa liberté ? Nous l'ignorons ; mais tout nous porte à croire, et la suite de l'événement le montrera, que cette union qui devait rester inconnue au monde n'était qu'un moyen pour Fontaine d'exploiter sa docile bienfaitrice. Le frère du Pasteur ne se recommandait ni par la figure, ni par les talens, ni par de grandes qualités morales, et il avait des infirmités. Au bout de quelque temps, grâces à la charité de Madame de Krüdener, il fut envoyé à Genève pour y suivre, sans résultat, un traitement du docteur Butini. Dès-lors, Madame de Krüdener pourvut à ses besoins avec une grande générosité ; mais dès le mois de novembre 1814, elle ne le revit plus.

Si quelques doutes pouvaient s'élever sur sa parfaite sincérité, certes ils devraient être levés par la soumission avec laquelle Madame de Krüdener se laissa prendre aux artifices de l'homme dont elle subissait les influences. Son esprit de renoncement et de sacrifice, puisé dans les leçons des mystiques et dans la doctrine du pur amour, se montre dans toute sa ferveur dans cet acte singulier. Que s'il répondait peut-être à ce besoin de froisser ses anciens goûts d'élégance et de distinction, à cette soif d'humiliation qu'elle avait souvent exprimés à Dieu et aux hommes, elle ne put le vouloir que par obéissance; et si elle crut mortifier encore en elle ce qui restait d'esprit d'indépendance et de propre volonté, ce fut, sans aucun doute, dans l'intention de se dévouer plus complètement au service de Dieu.

Quant à Fontaine, dont les intentions n'étaient que calcul et hypocrisie, il perd, dès ce jour, tout prestige; il n'est plus, à nos yeux, qu'un intrigant de bas étage, d'une âpreté sordide, dont l'insidieuse ambition et les ignobles calculs, perceront toujours au travers du manteau de sainteté dont il se couvre.

Du reste, il faut le dire, si Madame de Krüdener fut plus long-temps à s'en apercevoir, nous ne voyons pas que sa piété ait été altérée dans cette périlleuse association : aussi, tout en déplorant qu'elle ait semé sa route de difficultés et qu'elle ait été la dupe de l'intrigue et la proie d'un imposteur, nous ne pouvons

que nous réjouir en voyant que la Sainte Parole a suffi pour la préserver de chutes, et l'empêcher de faire naufrage quant à la foi. Enfin, nous pouvons affirmer qu'avec plus de simplicité de cœur et plus de renoncement encore à sa propre personnalité, ces pièges même eussent perdu tout leur danger, et que son sentier eut été parfaitement uni.

Mais son tort fut de transporter trop aisément la confiance qu'elle avait en la Providence, aux instrumens indignes qui s'en prétendaient les agents, et la source de semblables erreurs doit sinon les justifier, au moins les annoblir. C'était une confiance ingénue et si peu commune, que nous la respectons tout en condamnant ses écarts. Mais pourquoi nous arrêter à la défendre? Nous l'avons dit, ce n'est point un panégyrique que nous écrivons. Il ne s'agit point pour nous de l'exalter, c'est l'œuvre de Dieu en elle et par elle, que nous étudions; et plus les voies de Madame de Krüdener sont incertaines, plus nous trouverons à admirer celles toujours sages et merveilleuses du Père tendre qui la ramène et la dirige dans son inépuisable miséricorde.

Par fois elle poussait cette confiance jusqu'à la témérité, au point même de mettre les autres dans l'embarras. Ainsi elle avait chargé Madame Armand de pourvoir à certaines œuvres qui ne pouvaient s'accomplir sans envois de fonds, envois qui se faisaient toujours attendre : elle aurait voulu que Madame

de Krüdener s'engageât pour l'avenir : « Qui, dans
» le monde, peut donner une assurance de cette
» sorte, répondait-elle ? S'attendre au Seigneur est la
» seule certitude qu'on puisse avoir, si elle s'accorde
» avec ses vues pour nous : il nous élève dans la foi
» du jour à la journée. Il ne veut pas des hommes rai-
» sonnables, mais des enfans, et comment des enfans
» douteraient-ils de sa miséricorde et de leur pain
» quotidien ?

» La guerre est déclarée, la Russie va être enva-
» hie et je vois avec la plus grande tranquillité la
» possibilité de tout perdre ; il paraît que les émeutes
» ont commencé, on ravage déjà ; comment donc
» pourrais-je vous assurer quelque chose humainement,
» perdant peut-être moi-même tout ce que je pos-
» sède......

» .... Vivez donc au jour le jour, pensant que vous
» êtes sous la direction du plus tendre amour, ne
» voyant que son règne, ne vous souciant pas du reste
» et croyant qu'il aura soin de vous vêtir. Savons-nous
» si nous existerons demain, lorsque nous nous préoc-
» cupons de ce que nous serons, vieux et malades ? Je
» sais bien que cela est tout naturel, mais cela ne
» doit l'être qu'au vieil homme. L'amour et l'enfance
» ne se comportent pas avec tant de prévoyance. Si
» nous aimons, ne craignons-nous pas de blesser celui
» qui aime mille fois davantage ?

» N'ayez qu'un jour devant vous ; avez-vous des

» inquiétudes? priez. Avez-vous des détresses? priez.
» Vous tourmente-t-on? Souffrez avec patience. »

Ces exhortations sont excellentes, à la condition toutefois que nous sachions peser les obstacles que la Providence met sur notre route, à la même balance que les secours inattendus qu'elle nous envoie. Tout son bonheur, disait-elle, était de faire connaître Jésus-Christ, de parler de lui, de le faire aimer. Son activité dans cette sainte tâche ne connaissait point de bornes, et sa correspondance avec ses amis de Russie, de Prusse, de Suisse et d'Allemagne porte toujours l'empreinte du sentiment le plus vraiment chrétien.

Nous pourrions en multiplier les citations : directions, conseils, expériences intimes, adoration, tout y porte l'empreinte de cette piété libre et de ce regard constant sur Jésus-Christ qui en est inséparable. « Christ crucifié, écrivait-elle à son amie, voilà
» toute notre science; l'amour toute notre vie, no-
» tre aliment, notre pain quotidien, notre besoin.
» Son sang est notre refuge et nous ne savons prê-
» cher que cela. Avec cela, nous prêchons tout,
» car nous sommes morts sans lui; son sang seul
» purifie, lave et nettoie, anime et vivifie, parle et
» guérit, intercède et sauve. »

Madame de Krüdener était appelée en Suisse par de nombreux amis. Madame Armand, MM. Moulinié, Gautier de Tournes, Petillet, le marquis de Lan-

gallerie, le marquis de Dampierre et le comte de Divonne : ces deux derniers qu'elle ne connaissait point encore lui semblaient destinés par leurs expériences des diverses voies du quiétisme à devenir pour elle, des appuis et des conseillers précieux. « Plaise au Seigneur que je puisse vous rejoindre » bientôt, écrivait-elle à son amie ; je le désire ar- » demment, je l'espère, j'en ai comme un pressen- » timent ; mais je ne puis pas assurer que ce ne soit » par l'envie d'être auprès de vous. Voilà pourquoi » je laisse faire mon bon Sauveur, mon divin Maître, » comme il lui plaît, attendant tranquillement le » moment où il lui plaira de nous réunir. »

Dans une autre lettre adressée à M. Gounouilhou, négociant pieux de Genève, dont elle mit souvent à l'épreuve l'affection dévouée, elle s'exprime avec la même liberté sur sa position temporelle. « J'ai » peu de loisir à donner aux choses terrestres dont » le Seigneur veut me dégager toujours plus. Il me » fait la grâce de m'ôter toute espèce de souci et » de me faire voir le renversement de ma fortune » avec le plus grand calme, et comme si c'était une » chose qui me fût étrangère. En effet, il m'a » abreuvée de tant de félicité, que tout ce qui n'est » que terrestre doit disparaître à mes yeux. Oui, le » Seigneur m'a fait sentir le néant de nos joies et » de nos spéculations humaines. Il m'a fait re- » connaître avec une magnificence sans mesure quel-

» que chose des profondeurs de cette foi que lui
» seul peut donner, et qu'il donne à quiconque la
» demande ; de cette foi qui nous fait tout trouver
» en lui, et qui nous débarrasse de chaque pré-
» voyance et même nous en fait un péché.......

» J'ai remis à mon Dieu chaque pas que je fais ;
» Je l'ai prié de me dégager de moi-même, de ne
» pas permettre que qui que ce soit se ressente au-
» trement que pour son bien des actions que peut
» commettre une aussi pauvre et misérable créature,
» qui se sent aussi indigne de faire le bien par elle-
» même, et ne peut faire par elle-même que le
» mal........... »

Plus loin, à l'occasion de la terrible crise qui menaçait sa fortune en Russie, elle ajoute :

« .... La Russie s'écroule, je ne sais pas
» même si j'en tirerai la moindre chose, tant mieux !
» Celui chez qui mes rentes sont placées à jamais, ne
» périra point. Il les paiera exactement selon sa sa-
» gesse et avec un amour infini tant que j'en aurai
» besoin. Moins nous avons d'appuis humains, plus il
» est près de nous. Je ne sais si la maison qui nous
» restait est rasée dans ce moment ; on devait la raser.
» Ceux qui nous doivent, ne paient point depuis long-
» temps, et cela avec permission de l'Empereur, à
» cause du manque de numéraire. Les terres sont
» chargées d'impôts et les denrées ne se vendent
» point : malgré cela, mon Dieu m'a fait payer mes

» dettes; il m'a donné de quoi faire mon voyage
» et vivre pendant un an; de quoi payer maintenant
» ma chère amie et de quoi satisfaire aux besoins de
» ceux qui m'ont été recommandés par le Seigneur.
» Comment le louerai-je assez et comment mon âme
» ne serait-elle pas tranquille et satisfaite dans mon
» Dieu? * »

Au mois de septembre, une jeune servante Vaudoise qu'elle avait auprès d'elle depuis l'année 1808, l'ayant quittée pour faire un séjour auprès de sa mère, Madame de Krüdener lui donnait, sur la manière de faire aimer l'Evangile de ceux au milieu desquels elle était appelée à vivre, des conseils dont voici la conclusion : « J'entends bien, mon enfant, que
« vous n'irez pas vous ériger en prédicateur, ni
» chercher les occasions d'agir. Le chrétien qui
» veut servir son maître trouve à chaque instant,
» quand il se laisse guider par son Dieu, l'occasion
» de prêcher l'Evangile.

» Mais surtout que ce soit par vos actions, chère
» Fanchette, votre douceur que vous prêchiez. Crai-
» gnez votre extrême vivacité; aimez, aimez, l'amour
» fait tout supporter. La charité est patiente; elle ne
» se blesse pas des défauts, des manières de voir diffé-
» rentes; elle supporte tout, réprimande peu et prie
» beaucoup. Elle est simple et docile; l'obéissance et
» l'humilité, voilà ce que je vous recommande.

* 30 Juillet 1812.

» Tâchez, ma fille, d'employer ce temps de » bonheur, à calmer vos nerfs. Engraissez si vous » pouvez; vous me ferez plaisir de revenir avec un » visage de paysanne. Mangez des raisins et vendangez; » les plaisirs les plus simples, les ouvrages qui ne » nourrissent pas l'orgueil sont ceux que j'aime....... » Nous sommes à Bade, le temps est magnifique; » vous savez combien, par la grâce du Seigneur, je » suis heureuse; je vis comme un enfant, sans soucis, » ne songeant qu'à aimer mon Dieu et mon bienfai- » teur, priant pour la Russie et voyant avec une » tranquillité que Dieu seul peut donner, la perte de » toute ma fortune, si c'est sa sainte volonté. Il est » assez riche pour me faire vivre, et il m'a donné » des richesses par son sang versé pour moi et par » son amour, auprès desquelles toute la terre et tous » ses biens ne sont rien. Mes pensées sont en lui et » ma félicité passe toute expression; je ne cherche » que sa volonté et suis convaincue de mon néant *. »

* Lettre à Fanchette Depierras. — 16 Septembre 1812.

CHAPITRE XII.

1812. — 1813.

Voyage à Strasbourg. — Le baron Paul de Krüdener. — Le comte et la comtesse de Lézay-Marnezia. — Excursion au Ban de la Roche. — M. de Lézay et Oberlin. — Prières exaucées. — Lettre à Madame Armand. — Évangélisation à Strasbourg. — Confessions de misère. — Disciples de Mademoiselle Brobon. — Les victimes. — Arrestation du baron de Krüdener. — Lettre à Madame Armand. — Projets d'un voyage à Genève. — État religieux de cette ville. — Troupeau Morave. — M. Bost. — Société des *Amis*. — M. Henry-Louis Empaytaz. — M. François Guers. — La réunion des *Amis* se dissout. — Le Professeur Bonnard. — Espérances de Madame de Krüdener. — Arrivée à Genève. — Exhortations à la fermeté. — Le baron de Steinglin. — Départ de Madame de Krüdener. — Lettre à M. Empaytaz — Visite d'un membre de la Compagnie des Pasteurs. — Lettre de Madame de Krüdener à l'Eglise de Genève — Opposition ecclésiastique. — M. Empaytaz est cité devant la Compagnie des Pasteurs. — Délibération. — Arrêté de la Compagnie. — Lettre de Madame de Krüdener à M. Empaytaz. — Travaux d'évangélisation à Bâle. — Lettre à l'Église de Genève. — Anxiétés de M. Empaytaz. — Conversation avec un Professeur de théologie. — Difficultés matérielles. — Lettre à Madame Armand. — Lettre à M. Empaytaz.

Au mois d'octobre, Madame de Krüdener se rendit à Strasbourg, pour y voir son fils secrétaire d'ambassade en France. Cette réunion, vivement désirée de tous les deux, remplit de joie son cœur maternel. Elle retrouva à Strasbourg un ancien ami, le comte Adrien de Lézay-Marnézia. Après avoir suivi son père dans l'émigration, il était rentré en France au 18 brumaire et avait été

16

chargé d'affaires auprès du prince-évêque de Saltzbourg, puis préfet de Rhin et Moselle, avant d'être nommé préfet du Bas-Rhin. Madame de Krüdener apprécia bientôt les grandes qualités de Madame de Lézay, « femme admirable, grande, aimante, digne des » premiers temps de l'Eglise. Quel attachement nous » unit tout de suite! Comme nous sentîmes que nous » serions beaucoup l'une pour l'autre! Son mari était » un ange pour elle; mais il n'avait que des vertus » humaines qui l'éloignaient du port du salut, où sa » femme désirait le voir entrer. Je lui disais toujours: » vous verrez que Dieu exaucera nos prières! »

Monsieur de Lézay étudiait avec un vif intérêt le changement survenu chez la brillante et spirituelle baronne, si avide d'hommages et de louanges, à Montpellier et à Barèges. Plus de douleurs sans nom, de rêveries inquiètes; plus de vaniteuses poursuites et de passions condamnables: elle était renouvelée et chacune de ses paroles confirmée par toute une vie de paix, de sainteté et d'obéissance touchait profondément M. de Lézay qui voulut l'accompagner avec sa femme, dans une visite qu'elle fit au Ban de la Roche. Il admira la foi et la charité d'Oberlin, qui lui fit connaître les besoins de sa paroisse, et de retour à Strasbourg, il lui fit parvenir un secours de trente mille francs.

Les prières dictées par la reconnaissance aux pauvres habitans de ces vallées ne devaient pas rester sté-

riles. « Le cher M. de Lézay, écrivait Madame de Krüdener, a été saisi par ces âmes de feu et de prière, et il leur sera accordé, je n'en ai aucun doute. »

Quelques semaines plus tard, cette espérance se réalisa. « Nous avons eu le bonheur de voir le Préfet au milieu de nous, priant, adorant à genoux le Sauveur du monde. Vous jugez l'effet que cela a produit. C'est le premier par le rang, le premier dans l'opinion, par son caractère de probité et ses vertus ; c'est l'homme le plus indépendant, le plus fier ; et cet homme si imposant, si grand déjà comme caractère, est actuellement soumis, enfant docile, grand de la vraie grandeur ; chrétien, adorateur du vrai Dieu et de Jésus-Christ le crucifié. Adorez ! adorez ! »

Madame de Krüdener passait tout son temps, à Strasbourg, en prières et en conversations religieuses. Ses matinées étaient consacrées aux personnes qui ne savaient que le français ; le soir, le culte se faisait en allemand. En racontant les bénédictions attachées à ces exercices, elle ajoute : « Je m'humilie et je m'anéantis en écrivant ceci. Dieu sait si je me sens indigne.......... La gloire appartient à *Lui* seul. Je ne mérite que d'être rejetée ; plus j'avance, plus je me sens misérable, affreuse ; plus je reconnais que je ne suis capable de rien par moi-même, que tout est magnificence de Dieu, miséricorde et œuvre de l'Eternel. »

Toujours avide de saisir toutes les occasions de rallumer en elle cette flamme de l'amour pur, objet constant de ses aspirations, Madame de Krüdener acceptait facilement, trop facilement sans doute, les expériences faites par d'autres âmes dans cette voie et prêtait volontiers quelque mérite ou quelque vertu, à ce qui n'était que bizarre ou excentrique, au point de vue chrétien. Il fallait souvent que l'esprit de Dieu lui rappelât cette précieuse maxime de conduite de l'Apôtre : *Eprouvez toutes choses, retenez ce qui est bon.* Ainsi quand elle rencontra chez M. Wéguelin, à Strasbourg, quelques disciples de Mademoiselle Brohon *, elle fut éblouie au premier abord, par leurs prétentions au dévouement et leur désir de s'associer au sacrifice de Jésus-Christ. Les ouvrages de Mademoiselle Brohon, qu'on lui communiqua, l'intéressèrent : elle n'en vit que le côté sanctifiant. Elle lut ainsi les *Instructions édifiantes sur le jeûne de Jésus-Christ dans le désert* : « Il est impos-
» sible, écrivait-elle, de vous décrire la beauté, la
» simplicité tout évangélique des hautes leçons qu'on
» puise dans cet ouvrage. » La réflexion et la prière

* Jacqueline-Aimée Brohon, morte en 1778 en odeur de sainteté, avait fondé, au milieu du siècle dernier, un ordre des Victimes. Elles étaient au nombre de douze, chargées de s'immoler sans cesse spirituellement, pour détourner les fléaux qui menacent l'humanité. Elles prétendent porter l'anathême général, sont les ôtages de la fidélité du peuple, le centre commun et le réservoir des grâces.

lui firent bientôt reconnaître la propre justice qui avait présidé à la pensée d'ajouter quelque chose aux mérites de Jésus-Christ.

De retour à Carlsruhe, Madame de Krüdener eut accès dans un pensionnat de jeunes filles nobles dont la Directrice avait reçu, par elle, les promesses de l'Evangile : elle y passait de douces heures au milieu de cette jeunesse, joyeuse d'être si bien comprise, car il n'appartient qu'à la vraie piété de rajeunir sans cesse les sentimens purs et élevés et de les parer d'une fraîcheur et d'une grâce bien plus aimable encore que celles de l'enfance.

Tout à coup, elle apprit que son fils Paul, arrêté en Allemagne, par ordre de Napoléon, venait d'être ramené à Strasbourg ; elle y accourut et eut la joie de le voir avant qu'on le conduisit à Auxonne. Les sollicitudes maternelles de Madame de Krüdener. n'ébranlèrent point sa foi dans les compassions de Dieu. « Mon cœur maternel souffre, écrivait-elle, » mais je sais en qui j'ai cru, je connais les miséricordes infinies du Très-Bon. C'est une vérité, » une vérité éternelle que les souffrances sont amour » du Seigneur, aussi conduira-t-il mon cher Paul » dans son amour infini et il me le rendra. Il a été » malade. J'en souffre beaucoup. Je voudrais voler jusqu'à lui * » Cette mesure prise par représailles de

* 4 Mai 1813.

l'arrestation d'un employé Français en Russie n'avait heureusement rien de menaçant, et Madame de Krüdener fut bientôt délivrée de cette angoisse.

Quatre ans s'étaient écoulés depuis qu'elle n'avait revu Madame Armand, lorsqu'elle se crut appelée à Genève. Nous raconterons avec quelque détail ce qui se rapporte à ce voyage qui eut des conséquence importantes.

Il existait dans cette ville, un troupeau de frères Moraves depuis l'an 1840. Bien des circonstances et surtout l'attièdissement de la piété, suite des progrès de la philosophie du 19.me siècle avaient peu à peu réduit à cinq, les membres de cette congrégation jadis florissante. Au commencement de l'année 1810, ils se réunissaient fréquemment pour demander à Dieu de rallumer le zèle et de réchauffer la piété engourdie dans l'Eglise de Genève. Le président de cette petite congrégation, M. Bost, chantre de l'Eglise de la Magdelaine, eut l'idée de former une réunion d'*amis* pour lire la Bible ; quelques jeunes gens, la plupart étudians en théologie en firent partie, et de ce nombre était M. Henri Empaytaz.

Dès 1804, M. Empaytaz avait discerné en lui des appels religieux auxquels il avait essayé de répondre par les pénitences, les jeûnes et les macérations. Ses angoisses devinrent plus vives et plus poignantes à la mort de son père qui eût lieu en 1810. Elles ne s'apaisèrent que lorsque Jacques Mérillat, ouvrier des

frères Moraves, passant à Genève et assistant à la réunion des *amis*, annonça clairement à M. Empaytaz le pardon de ses péchés, par l'efficace du sacrifice expiatoire de Jésus-Christ. La même doctrine porta les mêmes fruits dans l'âme de M. François Guers, et ils résolurent d'ouvrir ensemble une école du dimanche pour la jeunesse. M. Empaytaz s'était joint en même-temps au petit troupeau des Moraves, ce qui éloigna de lui quelques-uns des *amis* et les empêcha d'assister à l'école du dimanche; leur réunion devait bientôt se dissoudre en présence de l'opposition du clergé. M. Bost, accusé de former une secte, invita vainement les membres de la Compagnie des Pasteurs à visiter ces réunions. Trois ou quatre s'y présentèrent, mais en ressortirent effrayés des doctrines du péché originel, de la divinité de Jésus-Christ, du salut gratuit et de la justification par la foi, qu'on y professait. Vers la fin de 1812, les *amis* cessèrent complètement leurs réunions, mais MM. Guers et Empaytaz continuèrent leur école du dimanche et le troupeau Morave s'accrut de quelques personnes. Il fut visité par un ouvrier Morave, nommé Mettetal, et par le professeur Bonnard de Montauban, qui les encouragèrent à persevérer dans cette vie religieuse, objet des moqueries des uns et de la haine des autres. Le 8 février 1813, la Compagnie des Pasteurs, par l'organe de son secrétaire, fit signifier à M. Guers que son fils ne serait pas admis au

saint ministère, s'il persistait à fréquenter les Moraves. M. François Guers n'en fut point ébranlé.

Telle était la situation, lorsque Madame de Krüdener se sentit appelée d'en-haut, à se rendre à Genève. Elle en parlait un jour avec une de ses amies, attachée à l'impératrice Elizabeth, qui lui faisait quelques objections :

— « Voyez le peu de fruit de la mission de Madame
» Guyon à Genève. Elle aussi, s'était sentie appelée et
» avait cru y accomplir une grande œuvre et l'évé-
» nement ne confirma point ses espérances. »

— « C'est vrai, répondit Madame de Krüdener;
» mais il lui fut promis de grandes choses. »

— « Et quelles sont donc ces choses qui lui furent
» promises ? »

— « C'est qu'un siècle plus tard, une autre femme
» accomplirait ce qu'il ne lui avait pas été donné de
» faire. »

Nous ne savons quelle était l'origine de cette croyance chez Madame de Krüdener; quoiqu'il en soit, elle partit de Carlsruhe, et elle arriva à Genève le 28 juillet.

Elle s'établit chez Madame Armand, se mit bientôt en communication avec la petite Eglise dont son amie faisait déjà partie, et fit la connaissance de M. Empaytaz qu'elle trouva en butte aux attaques les plus vives, au sujet de la fréquentation des assemblées moraves. Tous ses amis le sollicitaient de ne pas compromettre sa carrière par sa persistance à suivre

ces réunions. Le pasteur Moulinié lui-même, lui conseillait la soumission, jusqu'à ce qu'il eût été consacré au saint ministère.

— « Gardez-vous en bien, lui dit au contraire Madame de Krüdener, « ce n'est pas là ce que vous » enseigne la parole de Dieu. C'est de la prudence » humaine. Le Seigneur a un grand peuple dans cette » ville, il veut le réunir. Vous êtes bien heureux » d'être appelé à le rassembler. Souvenez-vous que » la prudence humaine est la peste du christianisme. »

Joyeux de cet encouragement, M. Empaytaz organisa, d'accord avec Madame de Krüdener, une assemblée publique qui se tint chez lui, pour la première fois, au commencement de septembre. Chaque jour, Madame de Krüdener recevait de nombreux visiteurs qui venaient lui demander des directions spirituelles. Elle conservait d'ailleurs ses anciennes relations et s'appliquait à leur être utile. Un baron de Steinglin qui se trouvait à Genève à cette époque, l'aida dans ses œuvres de charité. Au bout de deux mois et demi, rappelée à Carlsruhe par d'autres devoirs, elle quitta Genève comblée des bénédictions de ses nombreux amis.

Le 15 octobre, Madame de Krüdener écrivait de Bâle à M. Empaytaz, pour l'affermir dans la résolution de tout sacrifier pour répondre aux appels de Dieu.

« Vous êtes, cher Empaytaz, de ce petit nombre » qui connait la voix du bon pasteur et qui le suivent.

» Que rien ne vous arrête, écoutez aux pieds du » Christ le crucifié, ses plus intimes ordres. Il vous » les donnera avec sa douceur incomparable et sa fi- » délité sans pareille. Ne vous laissez pas embrouiller » par les voies humaines, et renoncez à tous les con- » seils de la chair. Apprenez à vivre pour le règne » du Christ. Puisez dans son sein quelque chose de » son immense charité, et pensez qu'il faut devenir » un tout petit enfant, pour appartenir à ce petit trou- » peau qu'il s'est choisi. Hier matin nous lûmes dans » la seconde épître de saint Paul à Timothée, chap. II, » ces paroles : « *Je te conjure donc devant le Sei-* » *gneur Jésus-Christ qui doit juger les vivans et les* « *morts, lorsqu'il apparaîtra dans son règne, prêche* » *la parole, insiste en temps et hors de temps, re-* » *prends, censure, exhorte avec toute sorte de dou-* » *ceur en instruisant*. Je trouvai cela absolument fait » pour vous, cher Empaytaz, et mon cœur ne peut » former d'autre désir pour vous..... Que rien n'inter- » rompe les réunions, le Dieu fort vous protégera. »

Le 19 octobre, un membre de la *Vénérable Compagnie* des Pasteurs se rendit chez Empaytaz, pour lui faire subir une sorte d'examen sur sa doctrine et pour le questionner sur son but, en présidant de nouvelles réunions. Il répondit à toutes ses demandes et le pria instamment de venir juger par lui-même de l'avantage de ces assemblées ; mais sa requête ne fut point accueillie.

Sur ces entrefaites, Madame de Krüdener écrivait de Bâle, à ses frères de Genève, une lettre où s'épanchaient toute sa foi et toute sa charité * :

« Chers frères et chères sœurs en Christ, l'amitié » et la bienveillance que vous avez bien voulu me » témoigner tous, a laissé dans mon cœur les plus » profondes impressions ; elles ne s'effaceront jamais. » Nos sentimens mutuels n'ont rien eu d'humain. » Christ nous a unis et sa divine main resserre cha- » que jour davantage le lien qu'il forma ; il serait » difficile de vous dire combien étroitement je suis » liée au cercle de Genève. Je voudrais être trans- » portée au milieu de vous, sur les ailes de cet amour » si vif, si sincère qui m'anime pour vous, chers » amis. Je voudrais me prosterner avec vous, aux » pieds de cet adorable Maître que nous servons ; » je voudrais verser avec vous, de saintes larmes de » contrition, en sentant mes misères comme vous, et » me réjouir avec vous, en pensant aux trésors d'a- » mour et de compassion dont le Sauveur des hom- » mes inonde le pécheur repentant. Je voudrais, » chers et bien-aimés, vous crier à tous sans cesse : » Soyez fidèles, soyez-le dans les plus petits devoirs, » dans les moindres obligations. Faites la volonté de » l'ami de nos âmes, jusque dans les plus petits » détails. Rien n'est petit quand il s'agit de plaire

* 26 et 28 octobre 1813.

» à Celui devant lequel l'amour seul est quelque chose.
» Ne compte-t-il pas nos cheveux, oublie-t-il la fleur
» des champs ? Ne connaît-il pas l'oiseau qui trouve
» la goutte d'eau qui le désaltère ? L'homme dans
» son orgueil, croit que l'Eternel ne compte que les
» Empires et les Empires s'effacent de la terre, tan-
» dis que les larmes des sacrifices pieusement ver-
» sées, tandis que les larmes de la brûlante charité
» sont recueillies par les Anges, et gardées pour le
» jour du jugement. Rien ne vivra que ce que le
» souffle de la vie aura animé. Les cieux mêmes,
» ces cieux qui ne sont pas purs devant l'Eternel,
» seront roulés comme un vêtement. Ils passeront !
» Mais vos généreux efforts, vos prières, votre active
» charité, le plus petit service rendu au nom de
» Jésus, vos amertumes dévorées pour l'amour de
» lui, vos renoncemens pour lui attirer des âmes
» ne passeront point ; ils vivront, ils seront chers à
» Celui qui donna sa vie pour nous rendre capables
» de vivre en lui.

» Et c'est ainsi, amis chéris, que chaque jour,
» quoique séparés, nous nous trouverons réunis en
» *Lui* qui nous aima le premier. C'est ainsi que
» nos Anges se réjouiront, que nos pensées se ren-
» contreront aux pieds de notre Dieu qui vivra parmi
» nous, car nous sommes ses enfans : il étendra sur
» nous ses mains où notre nom est marqué : il nous
» protégera, il nous couvrira de ses aîles maternelles

» quand la tempête qui gronde sur tant de têtes ap-
» prochera des nôtres. Il nous appellera comme la
» poule appelle ses poussins : tous seront couverts,
» tous préservés, tous nourris au milieu de la di-
» sette et de la famine, tous conservés dans les jours
» des dangers et de la mort. Mes amis, ne nous don-
» nons pas à demi, à Celui qui mourut tout entier.
» Ne posons plus nos pieds dans le domaine du pé-
» ché et de la tentation. Laissons agrandir nos cœurs
» et nos destinées. Eh ! qui pourrait fermer l'oreille
» aux accens de cette voix si chère, si tendre
» qui nous appelle, qui nous avertit, à cette voix
» d'un Dieu qui aurait, hélas ! tant de raisons de
» nous frapper ! Hélas ! ce peuple qui devrait être
» si docile, n'est-il pas sans cesse ingrat ? Où sont
» les sacrifices que nous portons à Dieu ? Où est-il
» cet amour qui devrait nous embraser ? Et il ne
» cesse encore de parler, de conjurer nos coupables
» cœurs ; il ne cesse de nous demander notre pro-
» pre félicité, avec autant d'instances que s'il s'agis-
» sait de la sienne.

» Oh ! mes chers amis, ne fermons plus nos
» cœurs ; que l'image d'un Dieu qui quitta la gloire,
» son éternel partage, pour descendre dans l'abîme
» des misères humaines nous poursuive, nous ef-
» fraie au milieu de nos vaniteuses pensées, nous
» déchire au milieu de ces séductions de nos sens
» qui ne veulent qu'une vie molle, aisée, des dé-

» licatesses et des douceurs. Que la pauvreté de Christ
» nous fasse reculer devant la coupable pensée d'a-
» masser des biens terrestres, que sa charité nous
» embrase pour que nous nous trouvions toujours as-
» sez riches pour donner un verre d'eau; quelques
» aumônes prises sur nos besoins les moins pressans,
» les paroles de la bienveillance, les conseils qui amè-
» nent l'âme à son Dieu, la prière faite avec l'in-
» fortuné ou faite pour lui; tout ceci n'est-il pas
» autant de trésors à la disposition de chacun? Rien
» ne se trouve perdu devant Celui qui ne pèse rien
» à la balance des hommes, et qui, pour domaine a
» l'immensité. Dieu ne doit-il pas être glorifié par
» d'innombrables voies et d'innombrables manières?
» Quand les cieux et la terre régénérés raconteront
» sa magnificence, sa bonté reconnaîtra aussi le verre
» d'eau donné par l'humble de cœur.

» Oh! mes amis, devenons ainsi, pleins de ten-
» dresse, de support et de patience pour nos frères,
» exhortons la jeunesse à être pure et chaste com-
» me ces premiers chrétiens, qui répandaient un
» parfum si agréable à l'Éternel, au milieu de l'af-
» freuse corruption des peuples de l'idolâtrie. Soyons
» doux et simples comme les enfans bénis par Jésus.
» Demandons la force et le courage de ces hommes,
» qui, remplis d'une sainte ardeur, ne savaient que
» confesser Christ le crucifié et mourir après, s'il le
» fallait.

» Chers amis, ils sont arrivés ces jours de la tri-
» bulation ; ne nous dissimulons pas ces jours de dou-
» leur, où il faudra tomber dans un abîme plus pro-
» fond, ou s'attacher à ces cohortes sacrées, à ces
» légions marquées du sceau de l'adoption ; légions
» vraiment honorables qui combattront sous le chef
» que les séraphins adorent, sous ce lion de Juda qui
» a terrassé l'enfer ; légions qui auront pour témoins
» et assistans, cette nuée de témoins qui auront blan-
» chi leurs robes dans le sang de l'agneau. Quittons-
» nous donc nous-mêmes, pour suivre Celui qui nous
» aima le premier. Déjà s'annonce dans l'Orient un ma-
» tin radieux, après cette nuit de désastres. Courage,
» chers amis, nous ne marchons pas seuls. L'Eternel
» sera notre lumière et notre guide, tenons-nous unis,
» collés à lui, comme l'enfant à la mamelle de sa
» mère et nous verrons arriver ce règne glorieux de
» notre adorable Sauveur, et nous verrons, si c'est
» la sainte volonté du Christ, l'Eglise triomphante
» paraître au milieu des ténèbres de ces tristes temps.

» Cependant, chers amis, il n'en est pas moins
» vrai que tout est en souffrance, que l'orage s'a-
» vance, que la terre tremble sous nos pas, qu'une
» nation se soulève contre l'autre et que les châtimens
» d'un Dieu de justice s'écrivent en traits de feu et
» de sang. Malheur à nous, si nous ne savons pas les
» lire ! Malheur à nous, si notre conversion n'est pas
» entière. Oh ! mes bons, mes chers amis, c'est au

» pied de la croix que je vous invite ! Cette voix que
» vous n'avez pas rejetée ; cette voix d'une pauvre
» pécheresse qui espère dans ces paroles de la vie :
« *Tes péchés te sont pardonnés* ! » Elle vous conjure,
» cette voix, de vous réunir à elle, de demander
» chaque jour à Christ de ne vivre que pour lui. Elle
» vous conjure d'être fidèles aux réunions, de ne
» point écouter les considérations humaines, d'inter-
» céder chaque jour auprès de la divine miséricorde,
» afin que chaque jour, le nombre des âmes qui peu-
» vent être sauvées s'augmente ; elle vous conjure
» de penser à tant d'infortunés, de mourans, de veu-
» ves, d'orphelins ; elle vous conjure de prier, de
» prier encore, de demander la conversion des pé-
» cheurs, de supplier le Sauveur de guider cette jeu-
» nesse qui se voue au ministère, d'en faire des ath-
» lètes combattant pour l'Evangile, d'éclairer ceux
» qui sont encore dans l'erreur, de fortifier les fai-
» bles, de bénir notre jeune missionnaire que l'Eter-
» nel nous donna dans sa profonde bonté. Je vous
» conjure de vous rendre fidèlement à ces assem-
» blées, pour demander la bénédiction, pour ceux qui
» viennent y chercher la vérité et la paix de l'Evangile.
» Enfin, chers et bien-aimés amis, je vous conjure
» de prier pour moi, la plus indigne des servantes
» du Seigneur, mais qui vous demande à genoux et
» avec larmes, d'être fidèles à Christ et de demander
» pour moi les vertus que je prêche, et que je suis

» indigne de prêcher, en vérité, les pratiquant encore
» si mal ; mais Dieu, mon Sauveur, m'est témoin si
» je désire les avoir, les pratiquer et glorifier Christ
» le crucifié ! Oh ! mes amis, que son saint nom nous
» guide ! Que son Saint-Esprit nous éclaire ! Que son
» Père céleste nous voie en lui ; que sa volonté soit
» la nôtre et j'ose vous prédire que chacun de nous
» sera préservé dans les jours de danger qui s'avancent.
» Je vous embrasse et me jette avec vous dans le sacré
» cœur de Jésus ! »

Cependant un orage se préparait contre M. Empaytaz dans les hautes régions ecclésiastiques. Des hommes habitués dès long-temps à exercer leur influence sans contrôle, ne se font guère à l'idée de la perdre et la supportent bien moins encore, quand cette influence s'exerce dans le but de sauvegarder les intérêts moraux les plus grands et les plus élevés ; car c'est alors non seulement leur position, mais leur caractère, leur dignité, la cause de l'Eglise, celle de Dieu même qu'ils croient défendre. Les pasteurs et professeurs de Genève durent le sentir d'autant plus vivement que l'estime et la considération universelle, juste tribut payé à leurs talens et à leurs vertus privées et publiques, les avaient aveuglés sur les vices de leur dogmatique. Comme tous les clergés du monde, ils avaient la prétention de garder intact le dépôt de la vérité, en s'opposant à toute innovation dans l'ordre religieux, mais ils oubliaient qu'eux et leurs prédécesseurs avaient

grandement innové, au 18.e siècle, en admettant qu'on pût se taire sur les doctrines vitales du christianisme, et en tolérant qu'elles fussent rejetées par plusieurs d'entr'eux. Aussi ne justifiaient-ils que trop, pour la plupart, cette sanglante définition que Joseph de Maistre a faite du ministre protestant : « Un Monsieur habillé » de noir qui dit des choses honnêtes en chaire. »

Ces hommes dont la science et l'éloquence avaient tenu tête à l'impiété voltairienne et avaient résisté avec énergie aux prétentions de Rome, pouvaient-ils consentir à voir élever sous leurs yeux, autel contre autel ; pouvaient-ils tolérer qu'une nouvelle secte se formât et se développât par les soins de leurs propres élèves? Leur conscience pastorale alarmée, leur amour propre de théologien excité, leur affection blessée de cette apparence d'ingratitude pouvaient leur donner de bien fâcheux conseils. Pour s'en étonner, il faudrait n'avoir rien compris à la misère naturelle du cœur de l'homme, et pour les condamner, il faut méconnaître la divine sagesse de cette parole de Jésus : *Que celui qui se sent sans péché leur jette la première pierre.*

D'ailleurs, on doit le dire à leur éloge, ils ne provoquèrent point de mesures d'intolérance contre les réunions, mais ils firent une question de discipline académique, des griefs qu'ils avaient contre M. Empaytaz. Le 29 octobre, il fut cité devant la Compagnie. Pressé sur sa doctrine, il répondit par des passages. Le modérateur lui ayant demandé pourquoi il ne

s'en tenait pas aux enseignemens de ses supérieurs et lisait des ouvrages mystiques. « L'apôtre S.t-Paul, » reprit-il, nous exhorte à examiner toutes choses » et à retenir ce qui est bon. — Messieurs, s'écria » le nouveau secrétaire de la Compagnie, je vous » prie d'examiner la portée de ces dernières paroles, » je demande qu'on délibère. »

La Compagnie délibéra. En vain, les pasteurs Moulinié et Demellayer prirent-ils hautement la défense de M. Empaytaz. Le 2 novembre, il fut cité devant le Modérateur pour s'entendre déclarer que la Compagnie lui accordait quinze jours, pour se décider à quitter les réunions ou à renoncer aux études théologiques. Le vendredi 8, nouvelles représentations de M. Demellayer. Le 12, M. Empaytaz réclama un délai plus considérable, pour peser mieux la décision si importante qu'on le sommait de prendre. La Compagnie y répondit en arrêtant que dorénavant l'on exclurait tout candidat au ministère qui fréquenterait des assemblées religieuses non approuvées par la Compagnie. Le lendemain, 13, M. Empaytaz reçut de Madame de Krüdener, à qui il avait dépeint ses angoisses et raconté ses combats, une lettre qui le remplit de consolation :

« .... * J'ai lu aujourd'hui avec un sentiment bien

* Bâle, 8 novembre 1813.

» difficile à exprimer votre dernière lettre. Que vous » dirai-je, cher frère en Christ? Je n'avais que des » larmes. Elles coulaient en abondance; je voyais la » profonde miséricorde du Seigneur dans l'œuvre si » grande qu'il lui a plu de manifester à Genève; je » pensais à ces torrens de grâces répandues sur vous, » sur nous tous et à l'indignité de cette pauvre et » misérable créature qu'il a daigné employer pour » vous prier de vous réunir : je voyais combien » peu je méritais ce bonheur, mon peu de zèle, » mon ingratitude qui font que je prie bien moins » que je ne devrais; enfin, l'horreur de cette na- » ture humaine qui s'habitue aux miracles évidents » d'une miséricorde inouïe et s'endort au milieu des » bienfaits........ Cher ami, cher frère, ne prenez » point tout ceci pour de l'humilité, j'ai dû vous » ouvrir mon cœur que j'abhorre moi-même, puisqu'il » n'aime pas assez son Dieu. Oh! priez, priez pour » moi. Ne cessez pas d'invoquer la céleste miséri- » corde, je vous en conjure. Vous connaissez comme » moi ce Sauveur qui ne veut que pardonner. Je » parle à un cœur qui me comprend, je parle à vous » seul dans ce moment-ci. Et vous, cher disciple » de notre adorable Maître, prenez courage! Il vous » appelle à de hautes destinées, une autre patrie vous » attend après que vous aurez accompli l'ouvrage » qui vous est confié. Ce ne sont point ces hommes » qui vous consacreront. L'Éternel vous appelle, il

» vous a appelé, jeune lévite ; vous êtes de la race
» sacerdotale. Ces mots vous ont tout dit. Ne quittez
» pas vos saintes assemblées..........

.... » Dieu serait-il sourd à vos prières,
» quand il assemble autour de vous un troupeau que
» vos prières, vos exhortations, vos saintes larmes
» conduisent à lui ? Et quand vous prêchez Christ
» le crucifié au milieu d'un monde qui l'abandonne,
» Christ laissera-t-il celui qui le glorifie ? Non, il
» ne le laissera pas ; il vous *a marqué dans la paume*
» *de sa main*. Il vous couvre de ses aîles. Il écar-
» tera de vous tout souci. Il aura soin de vous et
» de votre mère chérie.

» Voilà ce que vous vous dites ; je vous connais,
» je n'ai aucune inquiétude ; ce n'est pas à moi à
» prêcher, mais à apprendre de vous. Malgré cela
» votre position est pénible, terrible à la nature ;
» mais vous vous jetez dans les bras du Tout-Puissant
» et il vous fortifie. Il demande un abandon entier ;
» il veut votre cœur en entier. Jetez-vous, cher
» ami, les yeux fermés dans le sacré cœur de Jésus.
» Oh ! qu'on est bien dans ce cœur adorable, le cœur
» de la plus tendre mère n'est rien en comparaison
» de l'inépuisable amour de notre Dieu...........

.... « Continuez à reprendre avec douceur ;
» à gagner par l'amour, des cœurs égarés ; priez pour
» ces hommes qui vous persécutent, gagnez-les au Sau-

» veur. Que vos études se fassent dans ce livre saint, » dont la vie de l'homme, dévoué à son Dieu, n'est » que la continuation.

» L'Eglise paraîtra; le peuple de l'Eternel sera as- » semblé et les enseignemens de ceux qui ne connais- » sent pas Christ seront engloutis avec les sages qui » vous jugent. Priez pour eux, afin qu'ils se conver- » tissent. L'orage avance et les écoles vont se fermer; » il n'y aura plus de ministres à la façon des hom- » mes. La prêtrise agréable au Seigneur sera rétablie » et le culte de l'amour pur enseigné.

Madame de Krüdener raconte ensuite qu'elle s'est associée, à Bâle, aux travaux d'un petit nombre de chrétiens zélés et actifs qui s'occupaient avec zèle de répandre la parole de Dieu. Les soldats en recevaient des exemplaires gratis et les lisaient avec empressement. Madame de Krüdener rencontrait partout des âmes agitées et troublées, que la guerre et les grands fléaux qu'elle entraîne après elle, avaient préparées à recevoir des paroles de consolation et de paix. Au bout de quelques semaines, elle se retrouva à Carlsruhe, d'où elle adressait encore ses exhortations aux membres du petit troupeau de Genève. Beaucoup d'hommes honorables les pressaient de céder quelque chose aux exigences d'une population qui ne pouvait les comprendre et dont l'intolérance venait de se traduire en scènes tumultueuses. Madame de Krüdener au contraire les exhortait à la fermeté.

« .... * N'oubliez donc pas que l'en-
» fer tremble au seul nom du lion de Juda, qui a
» ouvert d'une main les portes du ciel au pécheur,
» mais de l'autre main a fermé les portes de l'enfer,
» et quand tout serait déchaîné, croyez donc que les
» portes de l'enfer ne prévaudront point contre son
» Eglise. Et nous accorderions aux esprits de ténèbres
» cette honteuse victoire! Et ils croiraient qu'ils peu-
» vent quelque chose sur les enfans de Dieu! Non,
» chers amis, quand la mort serait là, faiblir serait
» un crime. Quoi! nous transigerions avec les es-
» prits d'erreur! Non, tant qu'ils nous calomnient,
» nous sommes des heureux, mais s'ils voient de la
» faiblesse, une timide lâcheté, ils se réjouiront,
» bientôt ils vous demanderont d'autres sacrifices.
» Chers amis, je vous en conjure, courage! La per-
» sécution ne doit point étonner. C'est l'heureux ga-
» rant de la vérité de notre cause.

» Bientôt les calamités feront penser sérieusement
» ceux qui vous persécutent. Que le jugement de
» Dieu est terrible! Priez Dieu avec ferveur pour ces
» infortunés; ils sont aveugles. »

Plus loin, elle dit en parlant des succès obtenus à Bâle dans la distribution des traités religieux: « Nous
» avons fait imprimer beaucoup de petits ouvrages où les
» soldats sont appelés au Sauveur et aux sentimens de

* 2 décembre 1813.

» piété, de commisération et d'amour pour les infor-
» tunés. Les soldats en sont avides et chantent des
» cantiques. Ils manifestent hautement leur joie d'en
» avoir. »

» Les monarques se prosternent le front contre
» terre. De nombreuses conversions ont lieu dans
» l'armée prussienne et l'aurore de cette mémorable
» époque luit déjà. 1816 sera bien remarquable.
» Oh ! mes amis, redoublons de zèle et d'ardeur. »

Cependant, le décret rendu contre la fréquentation des assemblées religieuses avait placé M. Empaytaz dans une douloureuse alternative. L'obligation de renoncer à une carrière qui lui était chère, la crainte de rompre les relations si agréables qu'il avait entretenues jusque-là avec tant d'hommes honorables navrait son cœur. D'un autre côté, les réunions religieuses étaient toujours plus suivies et sa conscience lui en montrait la nécessité si clairement qu'il ne pouvait se résoudre à les abandonner. Dans son angoisse, il résolut de consulter l'un de ses professeurs dont l'amitié ne lui avait jamais fait défaut. Cet homme que son âge, ses talents, ses vertus, son esprit jeune et original, sa bonté naïve et enjouée, faisaient chérir et respecter de tous ceux qui le connaissaient, l'accueillit avec une affection cordiale qui l'encouragea à lui ouvrir tout son cœur. En terminant, M. Empaytaz lui adressa cette question :

— « Monsieur le Professeur, dites moi, je vous

» en prie, est-ce uniquement à cause des assemblées
» que je préside que je suis poursuivi par la Com-
» pagnie, ou est-ce à cause de ma doctrine ? J'ai
» besoin de le savoir en toute vérité, pour éclairer
» ma conscience qui depuis plusieurs jours est dans
» un état de souffrance insupportable.

— « Eh bien ! oui, c'est à cause de votre doctrine.

— » Quelle doctrine ?

— » Vous croyez que Dieu est trop vieux et qu'il
» faut adorer Jésus-Christ.

— » Dites-vous cela sérieusement ?

— » Eh, oui !

— » Mais, Monsieur, comment pouvez-vous croire
» qu'une idée aussi absurde puisse se placer dans une
» tête tant soit peu bien organisée? *Je crois que nul ne*
» *peut aller au Père que par le Fils, que celui qui*
» *n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie, mais que*
» *la colère de Dieu demeure sur lui.*

— » C'est cela, précisément. Voilà vos idées, c'est
» ce que je vous dis, nous ne croyons plus ces choses.

— » Comment ! vous ne croyez plus ces choses ?

— » Non, vous dis-je, nous ne les croyons plus.

— » Cependant ce sont des paroles de l'Ecriture.

— » Je vous dis que nous ne croyons plus ces
» choses.

— » S'il en est ainsi, je suis dans l'obligation
» de vous déclarer que je ne suis plus de votre com-
» munion. »

L'excellent professeur aurait voulu peut-être expliquer ou retirer le propos naïf qui avait scandalisé M. Empaytaz ; et certainement il regretta la forme un peu badine de sa profession de foi, mais l'impression était produite. M. Empaytaz sachant désormais à quoi s'en tenir, ne conserva plus aucune illusion sur l'avenir qui l'attendait. Dès ce moment, par suite des censures ecclésiastiques qu'il avait volontairement encourues, il se vit enlever les écoliers, dont les leçons fournissaient à l'entretien de sa respectable mère, et sa situation devint extrêmement gênée. « Il faut bien que cela soit » ainsi, écrivait Madame de Krüdener à Madame Armand, « soyons-en persuadés, le Seigneur veille sur » ce disciple qu'il aime ; il l'élève lui-même et le » conduit dans les sentiers de la vie ; il lui a confié » un grand emploi dans ce petit troupeau. C'est par » l'amour et la foi que doit marcher notre jeune » ami. Dites-le lui bien, ma chère amie, j'ai parlé » de lui encore hier à ce cher Grellet le quaker, que » nous avons eu le bonheur de voir ici et que nous » aimons bien. Je lui disais combien je voudrais voir » notre ami un peu hors de soucis et il m'a répondu : « Le ministre du Seigneur ne peut être payé ; mais » si ceux qui aiment le Seigneur et désirent ce » culte sont sincèrement attachés, ne peuvent-ils » pas avoir soin du nécessaire, vêtement et nourri- » ture. Soyons sûrs comme il fait jour que Dieu » ne laissera pas pâtir son serviteur. Il l'éprouve,

» mais il le conduit de l'œil et il compte chacun
» de ses cheveux. »

Et elle le répétait en ces termes à M. Empaytaz lui-même * :

« C'est au milieu de ces persécutions honorables
» que le Seigneur vous dit : heureux ceux qui souf-
» frent pour l'amour de mon nom. Peu ont ce bonheur
» sur cette terre, peu veulent être ouvriers. Voilà
» pourquoi le ministère doit être exercé par des dis-
» ciples et non par des mercenaires.

» Dieu vous fait la grâce de vous choisir pour
» porter la parole de la vérité à un troupeau qu'il
» s'est choisi au milieu du désert. Ne vous laissez
» décourager par rien. Il faut que Christ nous soit
» plus que père et mère, et frère et sœur. N'écoutez
» pas la voix d'une fausse prudence, les livres sacrés
» sont votre boussole et la voix de l'Esprit saint votre
» seul guide...........

» Je sais bien que vous passerez encore par les
» orages, des inquiétudes et de sombres terreurs,
» mais ce ne sera que momentanément, mon ami ;
» j'y passe aussi ; les influences malignes m'assiè-
» gent, ceux que j'aime me méconnaissent et mon
» cœur en est froissé ; il l'a été ces jours-ci encore,
» mais je connais mon Dieu, et je me jette dans
» l'océan de sa miséricorde. Courage donc ! j'espère,

* Le 23 février 1814.

» je vois déjà l'aurore qui s'avance. J'espère que nous
» serons réunis bientôt, cher Empaytaz, si c'est la
» volonté de notre cher Sauveur. Je vous prie de
» fortifier souvent l'homme nouveau qui est en vous,
» par le Saint-Sacrement. Il est bien urgent et in-
» dispensable d'user de ce saint fortifiant. »

M. Empaytaz acceptait ces conseils avec reconnaissance, et chacune de ces exhortations était un puissant secours dont il bénissait Dieu.

CHAPITRE XIII.

1814.

Conseils d'un Professeur de théologie. — Arrêté de la Compagnie, du 10 juin 1814. — Invitation de Madame de Krüdener. — Lettre à M. Empaytaz. — Il quitte Genève. — Arrivée au Ban de la Roche. — Le pasteur Oberlin. — Madame de Krüdener à Carlsruhe. — La grande-duchesse Stéphanie. — L'Impératrice Elisabeth. — Mademoiselle de Stourdza. — Lettres à Mademoiselle de Stourdza. — La reine Hortense. — Fâcheuse disposition des esprits. — Le palais de Catherine II. — La Reine de Suède. — Sympathie de Madame de Krüdener. — Mademoiselle Cochelet. — Ses Mémoires. — Refutation. — Préoccupations d'avenir de la reine Hortense. — Lettre de Madame de Krüdener à Mademoiselle Cochelet. — Lettres à M. Empaytaz. — Arrivée au Ban de la Roche. — Fatigue de la vie au milieu du monde. — La maison d'Oberlin. — Emploi de la journée. — Excursions. — Lettre à Madame Armand. — Mort du comte de Lézay. — Lettre à Mademoiselle Cochelet. — Madame de Krüdener, à Strasbourg. — Lettre au candidat Banzet. — Réunions chez M. Wéguelin. — Le baron François de Berckheim.

—

Madame de Krudener avait parfaitement compris tout ce qu'il y avait de douloureux dans la situation où se trouvait placé M. Empaytaz. Son imagination ardente, sa vive sensibilité et son caractère naturellement doux et paisible, le rendaient peu propre à la lutte : la nécessité de glorifier Dieu pouvait seule l'y faire consentir.

Aussi se rattachait-il à toutes les chances de continuer ses études et de se réconcilier avec ses supérieurs ecclésiastiques, dès qu'il le croyait possible, sans infidélité.

Un professeur de théologie qui avait continué à lui montrer beaucoup de bienveillance, lui conseilla de poursuivre le cours de ses études, sans s'arrêter à l'animadversion dont il était l'objet : il lui faisait espérer que peut-être cette soumission désarmerait les préventions de ses collègues et apaiserait leurs susceptibilités, mais il n'en fut rien.

Le 3 juin 1814, la Compagnie ayant cité M. Empaytaz à comparaître devant elle, lui déclara qu'en continuant à présider des réunions, il s'était exclu lui-même du saint ministère, et elle arrêta, qu'il ne lui serait plus permis de monter *en chaire*.

En apprenant cette nouvelle, Madame de Krüdener, qui avait constamment relevé son courage par ses lettres, lui écrivit pour le féliciter et lui proposer de venir la rejoindre dans le grand duché de Bade, où l'évangélisation avait pris un développement considérable. La foule qui se pressait autour d'elle se montrait insatiable de ses exhortations et ne lui laissait pas même le temps de prendre ses repas. En outre, une correspondance importante dans l'intérêt du règne de Dieu, aurait suffi pour l'absorber et pour lui faire réclamer la coopération d'un ami intelligent, pieux et dévoué.

« .... * Cher frère, lui écrivait-elle, pros-
» ternez-vous devant le Seigneur qui vous aime au-
» delà de toute expression; vous devez apprendre à
» entrer dans les sentiers de cette foi qui transporte
» les montagnes, comment donc ne passeriez-vous pas
» par de si salutaires tribulations? Cher ami, cou-
» rage, à genoux, à genoux et toujours à genoux;
» faites violence au cœur de Christ qui ne veut que
» donner : puisez, puisez, dans ce vaste Océan d'a-
» mour, d'ardent amour, ne demandez qu'à aimer.
» Ne vous regardez pas, si vous avez encore mille
» et mille faiblesses, avancez, avancez, supportez-
» vous, courez dans cette carrière, ne suppportant
» pas l'idée d'affliger le Seigneur, mais si vous tom-
» bez dans des fautes, relevez-vous, priez. Christ est
» plus près de vous que le vêtement qui vous en-
» veloppe et sa main transpercée pour le salut des
» pécheurs, repose sur la tête de son cher enfant.
» L'absolution est donnée, cher frère, quoique je loue
» votre humilité.

« .... Félicitez-vous bien d'avoir été re-
» poussé par l'académie de Genève. Quelle marque
» signalée de l'amour de notre Dieu-Sauveur qui vous a
» préparé d'une manière évidente pour être son disci-
» ple! Depuis les Apôtres jusqu'à nos jours, ce ne
» seront pas ceux qui auront étudié, ou qui auront

* 14 Juin 1814.

» été formés à l'école des hommes qui seront ap-
» pelés à prêcher son Evangile. Dieu soit loué de ce
» que vous avez été rejeté du monde et des savans
» de la terre. Vous êtes adopté par l'Eternel, et
» vous ne savez pas encore combien votre bonheur
» est grand. Si vous saviez tout ce qui vous attend,
» vous seriez dans la jubilation.

» Je sais bien, pauvre enfant, que vous souffrez,
» et souvent. Vous ne savez pas, et vous n'avez pas
» deviné bien des choses qui ont navré et brisé mon
» cœur. La souffrance nous donne Christ, dites-vous
» cela. Je ne puis dire à votre oncle, combien il est
» heureux qu'on vous refuse une place, mais j'espère
» écrire à votre mère : dites en attendant à votre oncle
» que l'Eternel est magnifique, et ne prend rien qu'il
» ne rende au centuple; or, il a vu la simplicité de
» votre cœur. Dites-moi si vous faites un fréquent
» usage de la sainte Cène, du pain de vie. Quant
» à ce que vous me dites sur vos tentations de l'Eglise
» romaine, je ne crains rien. Le Seigneur Jésus-Christ
» vous tient de trop près. Vous êtes de son Eglise
» intérieure, de celle qui est fondée sur Pierre,
» puisqu'il dit : *Tu es le Christ, le fils du Dieu*
» *vivant.* »

M. Empaytaz, aussi fatigué de ses luttes intérieures que du travail excessif auquel il s'était livré, pour subvenir à l'entretien de sa mère et aux exigences de son ministère, céda aux instances de ses amis qui le

pressaient de rejoindre Madame de Krüdener. Il quitta donc Genève le 14 août, et le 23, il arriva au Ban de la Roche, où elle lui avait donné rendez-vous; il l'avait devancée, mais il fut reçu de la manière la plus cordiale par Oberlin. La sérénité de ce beau vieillard, ses gestes si nobles, son affable simplicité le charmaient, tandis que le tour original et animé qu'il savait donner à ses instructions évangéliques, était pour lui un sujet constant d'édification. Son fils, Henri Oberlin, devint bientôt l'ami de M. Empaytaz; tous deux se mirent à parcourir les nombreux hameaux de la paroisse, pour y présider des réunions d'édification, où l'on se rendit avec un grand empressement.

Les succès obtenus à Bade par Madame de Krüdener étaient vraiment extraordinaires. Les événemens qui se pressaient, semblaient présager de nouveaux désastres et de nouveaux bouleversemens. La voix de Madame de Krüdener parlant de paix au milieu des bruits de guerre, appelant au calme au milieu des tempêtes, promettant des trésors inépuisables, au milieu de tant de ruines, et montrant le port du salut à tant de naufragés, répondait plus que jamais à tous les besoins des cœurs. A tous, elle faisait entendre un langage sympathique et chacun prêtait attention à ses paroles. Tel qui n'était venu qu'avec la pensée bien arrêtée de s'en divertir et de la tourner en ridicule, s'étonnait de ne lui trouver aucune des sin-

gularités auxquelles il s'attendait, et se sentait bientôt désarmé. Les cœurs s'ouvraient involontairement à l'invincible attrait de sa charité. Pauvres et riches, grands et petits, venaient à l'envi lui confier leurs plus secrètes peines et lui demander des consolations.

L'abdication de Napoléon et son départ pour l'île d'Elbe avaient eu aussi leur retentissement dans la petite cour de Carlsruhe, où il avait essayé de faire prévaloir les idées françaises par la grande duchesse Stéphanie. Fille adoptive de l'Empereur et mariée au grand-duc héréditaire, comme pour séduire l'Allemagne, en lui imposant ce que la grâce et l'esprit français avaient de plus aimable, cette princesse avait éveillé les susceptibilités de la politique allemande, qui, ne pouvant la dépouiller de ses charmes, s'efforçait de l'isoler et de soustraire le grand-duc à son influence. Les conquêtes de Napoléon, déjouant ce complot qui la blessait jusque dans son bonheur domestique, furent accueillies par elle avec une joie qu'elle ne fut pas maîtresse de cacher. De là, des haines irréconciliables : habiles à se contenir tant que Napoléon domina l'Europe, elles éclatèrent à la première nouvelle de ses revers. En vain, la grande duchesse Stéphanie aurait voulu dissimuler à tous les yeux et ses douleurs de fille et ses appréhensions de femme; l'allégresse de tout son entourage tendait sans cesse à les lui rappeler. Aveuglée par son aversion pour tout ce qui appartenait à Bonaparte, l'impéra-

trice Elizabeth semblait oublier qu'elle aussi avait connu les douleurs de l'isolement et ne ménageait point la sensibilité de sa belle-sœur. D'ailleurs, comment imposer le silence à tous ceux qui ressentaient si vivement le bonheur de secouer le joug et de voir le sceptre de Napoléon brisé? Madame de Krüdener dont le sens exquis devinait les nuances les plus délicates de la douleur, se sentait pleine d'attrait pour ce cœur froissé, mais la crainte même de paraître rechercher des consolations, ce qui eût été un aveu de ses peines, forçait la grande-duchesse Stéphanie à se mêler au tourbillon de la cour, et Madame de Krüdener, tenue à distance par l'entourage trop bruyant des Altesses, ne pouvait que déposer sans cesse devant Dieu le fardeau de cette âme, qui lui inspirait une tendre pitié.

Parmi les dames de l'impératrice Elisabeth, Madame de Krüdener avait promptement distingué l'une de ces âmes d'élite dont la rencontre illumine trop rarement notre pélérinage en ce monde. Réunissant une sensibilité exquise et un esprit vaste à un caractère énergique, Mademoiselle de Stourdza gagnait aisément le cœur de tous ceux qui l'approchaient, mais personne ne discerna aussi clairement et ne lui prédit avec autant d'assurance que Madame de Krüdener la sainte et glorieuse carrière qu'elle a si noblement parcourue. Elles se voyaient fréquemment, et firent souvent ensemble quelques excursions

dans les environs de Carlsruhe. Madame de Krüdener continua à lui écrire, lorsque Mademoiselle de Stourdza suivit l'impératrice Elizabeth, à Vienne. Voici quelques fragmens de cette correspondance :

» ...... * Vous avez une de ces âmes qui font trace, » qui laissent des impressions, et qu'on ne peut ob- » server, sans désirer la voir arriver à sa véritable » destination. J'ai l'ambition de la véritable félicité, » et cette félicité se compose aussi de celle des » autres. Après avoir cherché la paix en Dieu, après » avoir trouvé aux pieds de la Croix et de mon ado- » rable Sauveur, le repos, le pardon de mes pé- » chés, et d'immenses espérances ; embrasée par » une étincelle de cet amour divin qui peut seul » donner à l'homme une idée de la félicité, mon » ardent désir est de voir aimé et adoré ce Dieu » magnifique qui daigna descendre pour nous dans » un abîme, et qui prenant sur lui nos misères et » la malédiction qui nous méritaient une éternelle » mort, mourut pour nous donner la vie.

» .... C'est à l'école des ennuis et des pas- » sions humaines, c'est au milieu des fausses joies » et des profondes tristesses d'une vie que j'avais » flétrie en ne la donnant pas à Dieu, à mon Sau- » veur, à qui seul elle devait appartenir, que j'ai » appris à parler à tous ceux que le monde peut en-

* Rastadt, le 2 avril 1814.

» core affliger et séduire. C'est parce que j'ai été ma
» propre idole, c'est parce que j'ai voulu briller
» et avoir quelques suffrages, que j'ai appris à me
» mépriser assez pour ne ressentir que de l'indul-
» gence. C'est en obtenant d'un Dieu de miséricorde
» un pardon bien immérité, que j'ai contracté la sainte
» obligation de tout quitter, ainsi que me l'ordonne
» l'Évangile, pour suivre Christ, et que le mépris
» des hommes et leurs persécutions, si je devais en
» essuyer jamais, leurs railleries et la mort même,
» me paraîtraient douces avec la grâce de celui qui
» a dit, que ceux qui voudraient être ses disciples
» seraient rejetés par le monde et persécutés par lui.
» Pardonnez-moi cette grande lettre, trop longue
» peut-être, mais Dieu, en la rendant utile à votre
» âme, peut la bénir. Vous lisez Madame Guyon; cette
» femme admirable qui avait été douée de tous les dons
» et qui est devenue un si grand instrument de grâce,
» vous apprendra beaucoup, ainsi que Fénélon. De-
» mandez à genoux, Madame, à être éclairée par
» cette grâce qui fait les saints et les âmes bienheu-
» reuses. Priez souvent, quand même vos prières
» seraient courtes; priez avec votre cœur, donnez
» ce cœur à celui qui seul en est digne et mourut
» pour nous. Suivez les saints mouvemens que Christ
» fera naître en vous par son Esprit Saint. Devenez
» enfant, demandez d'aimer, voilà le grand secret
» de l'éternité, la récompense des Saints, le bonheur

» des Anges, et j'ose vous promettre déjà sur cette
» terre une félicité inouie dont l'homme qui ne l'a
» pas connue ne peut se faire d'idée. Mais unissez
» à la prière le renoncement à vous-même. Chaque
» jour faites quelque chose pour le Sauveur qui veut
» faire de vous son temple. Brisez les idoles coura-
» geusement.........

» Allez à l'Océan de l'amour, priez souvent, pleu-
» rez sur vos misères et votre incapacité d'aimer et
» vous serez exaucée. Que le Dieu de paix vous donne
» la paix ! »

« 2 mai.

.... « Ayez la noble foi de l'enfance, de cet
» âge plus près du ciel. Nous perdons au milieu du
» monde et de ses funestes mensonges les traces du
» bonheur et de la vérité, car nous perdons le Dieu
» vivant. Il ne veut que se révéler sans cesse à nous
» et nous le repoussons sans cesse en ne cherchant
» qu'à nous énivrer de misérables vanités, de tristes
» et honteuses passions. Heureux et mille fois heu-
» reux ceux qui sont trouvés dignes de souffrir! Une
» aurore radieuse leur est promise, après la terrible
» nuit qu'ils traversent. Il faut se régénérer au tor-
» rent de la vie. Christ est seul la vie, la voie, la
» vérité. La religion est douce, aimable, simple,
» facile, quand nous la recevons de la main de Dieu.
» Son joug est léger, et ce qu'il donne est au-delà

» de tout ce que peut concevoir la faiblesse humaine,
» car il se donne lui-même. Oubliez peu à peu ce
» qu'on apprend à l'école des hommes. Tout est déna-
» turé, tout est perverti, partout se sont perdus les
» vestiges qui devaient guider les pas de ceux qui veu-
» lent vivre pour l'éternité. C'est donc à l'Evangile
» qu'il nous faut recourir et, je vous l'ai déjà dit, il faut
» devenir enfant, simple, calme, il faut abandonner
» votre cœur et votre volonté à cette puissance si grande
» et si douce qui créa les mondes, mais pour qui les
» larmes de la douleur et du besoin sont encore plus que
» toutes les adorations rendues à sa majesté puissante
» et créatrice. Oui, Dieu est amour, mon amie, per-
» mettez-moi cette expression de tendresse, permettez,
» qu'en traversant les régions de la foi et de l'amour,
» je laisse là toutes les formes et les enveloppes ter-
» restres, mon cœur vous aime, vous chérit, votre
» bonheur devient aussi un besoin de mon âme. Vous
» avez eu assez d'hommages, vous n'avez jamais ins-
» piré un sentiment plus pur et plus tendre que celui
» que je vous porte. Je vous ai devinée et je connais
» votre belle et grande destination. Soyez fidèle à l'ap-
» pel, ayez le courage d'être heureuse et de vous
» donner à ce Dieu qui mourut pour vous et qui ne
» veut que vous combler de biens. Vous avez un es-
» prit assez vaste pour que l'ineptie des gens du monde
» et de ses raisonnemens si communs, ne vous dérou-
» tent pas, et vous êtes trop éclairée pour croire que

» l'on s'exalte en devenant simple. Hélas ! l'homme
» qui ne peut se créer un seul jour de bonheur peut-
» il se donner le plus beau don, celui de la foi ? Non,
» c'est de Dieu même, qu'il faut apprendre à croire
» et à aimer. Quand nous ne voulons vivre que pour
» ce qui est seul digne de l'homme, quand nous ne
» voulons plus perdre ces jours précieux et les avilir
» dans de misérables plaisirs, quand un nouvel uni-
» vers déploie devant nous d'immenses facultés, de
» sublimes devoirs, des plaisirs toujours nouveaux,
» d'admirables résultats, une paix que les anges con-
» templent avec joie, et que l'Eternel seul dispense ;
» que nous fait le jugement de ces hommes qui ont
» pour tout bonheur quelques railleries, et traînent
» leurs lourds ennuis pendant toute une vie déshéritée?

» Ne vous effrayez pas, je ne vous demande au-
» cune violente secousse, aucun sacrifice pénible et
» douloureux. Le Dieu de l'Evangile est tendre et
» magnifique. Il saura vous donner des ordres qui
» vous confirmeront que quand il appelle, il sait
» donner tout ce que nous ne rêvons même pas....

« Carlsruhe, 7 Juillet.

» Chère enfant, vous voulez que je vous appelle
» ainsi. Ayez donc toujours le courage du dévouement
» et demandez-le à genoux à celui qui aime tant à
» donner. Il est le soleil qui vous réchauffera toujours
» et qui bénira vos entreprises. Ne craignez jamais les
» souffrances, elles sont le gage d'une haute desti-

» nation. . . . . C'est sur la Croix, chargé d'ignomi-
» nie qu'expira celui qui se fit homme et quitta la
» gloire des cieux pour sauver une race ingrate et
» perverse. C'est là qu'il enfanta cette Eglise que l'en-
» fer ne pourra détruire. La divine Marie, Jean le
« disciple de l'amour et une pécheresse abreuvés de
» saintes douleurs, furent les premiers dépositaires de
» ces grands mystères de l'Eglise. Vous êtes appelée à
» être à Christ non seulement pour votre salut, mais
» pour le glorifier et aider vos frères. Ne vous arrêtez
» pas, chère enfant, de trop grands devoirs me
» prescrivent de vous parler ainsi. J'en sais plus que
» vous là-dessus. Ah ! ne vous laissez pas distraire
» au milieu d'une vie où les riens osent disputer à
» Dieu le cœur de l'homme......... Que ces mots :
» *Mon fils, donne-moi ton cœur*, retentissent souvent
» à vos oreilles. *Veillez et priez.* »

Cette puissance d'intuition avec laquelle Madame de Krüdener discernait au travers de l'existence toute brillante de Mademoiselle de Stourdza, les hautes facultés qu'elle devait consacrer à Dieu ; cette fermeté caressante qu'elle employait à lui tracer la route du devoir absolu, qui consiste à vivre pour Dieu et à ne vivre que pour lui, avaient fait vibrer en elle des cordes dont la mélodie commença dès lors à la distraire du bruit du monde, de ses succès et de ses vanités. Mademoiselle de Stourdza comprenait que la foi et l'amour divin pouvaient seuls accomplir sa destinée ; que les plus nobles

travaux de l'intelligence, les affections terrestres les plus pures et les plus tendres ne peuvent suppléer l'harmonie active et sentie de l'âme avec son Auteur, et c'était un rafraîchissement pour Madame de Krüdener souvent appelée à porter ses consolations à des âmes moins richement douées, mais non moins recommandées à sa sympathie par leurs peines secrètes ou leur malheur connu. La cour et la ville, les couvents, les pensionnats, les villages, le théâtre même lui offraient tour à tour l'occasion d'exercer son ingénieuse charité.

Outre l'impératrice Elizabeth et la reine de Suède, Madame de Krüdener avait retrouvé à Carlsruhe la reine Hortense et son frère le vice-roi d'Italie. La malveillance qui n'osait s'attaquer trop ouvertement à la grande-duchesse Stéphanie se contraignait moins à l'égard de sa cousine. Bonne, généreuse, pleine d'affabilité, mais bien inférieure à la grande duchesse, la reine possédait des talens ravissans qui avaient fait l'admiration générale, aux jours de sa puissance : on ne pouvait lui refuser tant d'avantages, mais on l'accusait de manquer de tact et d'esprit. Les courtisans qui se montraient les plus ingénieux à flatter le pouvoir, relevaient, avec un secret plaisir, de légères inadvertances qu'on eût trouvé d'un goût exquis si elle avait appartenu au parti triomphant.

Il faut bien peu de chose pour attiser la médisance dans le monde et surtout dans une cour.

Ainsi, une de ces gaucheries impardonnables de la reine Hortense fut d'avoir demandé un jour, à l'impératrice Elizabeth si elle était bien logée à Saint-Pétersbourg. Celle-ci, ayant toujours habité dès son enfance les somptueux palais de Catherine II, n'avait jamais eu l'idée de faire aucune comparaison et la possibilité que l'Impératrice de toutes les Russies ne fût pas la mieux logée de toutes les souveraines de l'Europe, lui parut quelque chose de si nouveau, qu'elle en fut embarrassée; cela fut remarqué par la cour et produisit un fâcheux effet pour la reine Hortense. Un autre jour, elle dit à la reine de Suède, éprouvée dans son intérieur et séparée de son époux, que la conformité de leurs destinées l'attachait doublement à elle. Cette sympathie inopportune parut bourgeoise, et défraya pour long-temps la malignité des courtisans.

La Reine s'apercevait de ce mauvais vouloir et en souffrait d'autant plus, qu'elle était plus habituée à gagner tous les cœurs. En général, de semblables désappointemens excitent peu la compassion; souvent même, elle n'ose se montrer de crainte d'irriter encore une plaie d'amour-propre si délicate : Madame de Krüdener savait, non seulement faire accepter ses consolations avec un tact merveilleux, mais au travers du bourdonnement de passions mesquines qui l'entouraient, elle prenait à propos la défense de la Reine au nom de cette charité qui ne soupçonne point le mal et ne se réjouit point de l'injustice. Quand elle

était avec la reine Hortense, elle s'efforçait d'élever ses regards à la contemplation de ces réalités invisibles devant lesquelles disparaissent toutes les piqûres de la médisance, les envies et les ignobles passions de la terre et la pressait de recevoir dans son cœur cette bonne nouvelle de l'amour de Dieu qui seule peut le calmer et le rassasier d'ineffables joies.

La reine Hortense avait auprès d'elle une personne de mérite qui avait attiré aussi l'attention de Madame de Krüdener. Dans ses mémoires sur la reine Hortense, Mademoiselle Cochelet a laissé des témoignages trop précieux de cette relation pour que nous osions lui attribuer un passage dans lequel elle représente Madame de Krüdener prophétisant avec toute l'horripilation d'une véritable Sybille. Il se pourrait que Mademoiselle Cochelet qui s'est efforcée d'établir que la reine Hortense était restée étrangère à toute conspiration bonapartiste, ait cru devoir annihiler autant que possible l'effet que produisit sur la Reine la prédiction du retour de Napoléon : peut-être aussi ses éditeurs auront-ils voulu payer leur tribut à l'opinion publique hostile à Madame de Krüdener, en lui prêtant un ridicule. Quoiqu'il en soit, nous pouvons affirmer que l'entrevue n'eut point lieu telle qu'elle est racontée. Jamais Madame de Krüdener ne quitta le ton simple et parfaitement naturel qui fit toujours sa force et ses succès. Les choses qu'elle disait paraissaient bien assez inattendues et extraordinaires à

ceux qui l'entouraient, pour qu'elle n'eût aucun besoin de les rendre plus frappantes en s'aidant du geste, de la voix ou d'une pose tragique.

D'ailleurs, il faut le dire, si nous réclamons, c'est bien moins en faveur de celle à qui ce mensonge de plus ne peut guère nuire, que pour la reine Hortense, toujours sensible et bonne, et alors si éprouvée dans tout ce qu'elle avait de plus cher. Est-ce bien avec le cœur brisé de tant de douloureuses séparations, et plongée dans le plus grand deuil par la mort d'une mère qu'elle avait adorée, qu'elle aurait donné carrière à la gaîté forcenée que lui prêtent les mémoires de Mademoiselle Cochelet? Non, toute sa vie repousse une telle supposition. La vérité est, que tout en se montrant pleine d'affection à l'égard de Madame de Krüdener, en l'accueillant avec distinction et lui destinant de riches cadeaux, que celle-ci refusait ou vendait au profit des pauvres, la reine avait encore trop de désirs et d'ambitions pour ceux qu'elle aimait, pour consentir à l'entier dépouillement qui lui était demandé. « * Oh! quand sentirons-nous, écrivait à ce sujet Madame de Krüdener, « quand sentirons-nous » que Dieu seul est grand, tendre, aimable? Que » nous resterait-il si nous n'avions recours à lui?.... » Représentez à votre amie, que la religion vivante » donne un bonheur au-dessus de tous les bonheurs.

* Lettre à Mademoiselle Cochelet.

» J'ai senti depuis des années qu'elle m'était confiée
» et sa résistance que j'ai prévue m'a fait de la peine. »

Cependant elle n'oubliait point les amis qui l'attendaient à Waldbach. «..... * Jouissez de votre séjour en
» paix, écrivait-elle à M. Empaytaz. Présentez mes
» hommages au vieillard dont je baise les vénérables
» mains, et saluez amicalement l'excellent Henri et
» toutes les femmes que j'aime et révère là-bas, Mag-
» delaine, Concorde, Sophie Muller, Louise. Je n'ai
» pas encore annoncé mon arrivée. Dites que s'il
» plaît au Seigneur, j'espère vous rejoindre vers le
» 30 août, peut-être même avant ce jour. J'y volerais
» dès aujourd'hui et j'y serais depuis long-temps, si
» des affaires importantes ne m'arrêtaient ici. »

Le 7 septembre, elle s'excusait de son retard.

« J'ai été arrêtée sans cesse par des choses im-
» portantes, et je sentais bien dans mon intérieur
» que je n'avais pas fini. Le Seigneur a daigné lier
» l'âme de l'Impératrice aux vœux ardents de la
» mienne; j'ai eu plus d'un travail avec cette angé-
» lique femme, et dernièrement, en la voyant partir,
» je me croyais libre et je brûlais de vous rejoindre
» dans la vallée chérie de mon cœur, mais il y eut
» en moi une voix qui dit : ce n'est pas fini.

.....,... » J'ai passé un temps de grandes et mi-
» séricordieuses bénédictions, ayant été sans cesse

* 20 août 1814.

» occupée des âmes, ayant pu prêcher Christ aux
» Reines et à l'Impératrice et parler du Sauveur der-
» nièrement à la reine de Hollande et au vice-Roi,
» en leur annonçant les grands événemens pro-
» chains......... »

Réveiller des âmes chez qui la plus excellente partie de notre humanité semble pour ainsi dire effacée : parler de dévouement à ceux qu'aucune noble pensée ne visite jamais, auxquels la langue de l'âme est complètement étrangère, fixer l'attention d'hommes perpétuellement distraits; graver quelques vérités solennelles dans des cœurs inexprimablement légers et souvent trop légers pour descendre au fond de leur misère, ou trop vains pour se reconnaître malheureux ; telle était la vie habituelle de Madame de Krüdener. Toute sa foi et toute son espérance n'auraient pas suffi à une semblable tâche, si elles n'avaient pas été vivifiées par sa charité. En effet, la foi et l'espérance, sans la charité, ne tendraient qu'à nous isoler : elles nous tiendraient à distance de ces âmes trop frêles pour savourer tout ce qui fait la dignité de notre nature, ou assez corrompues pour chercher à l'avilir encore, mais l'amour en comblant tous les abîmes, nous commande la recherche de leur bonheur dont elles se soucient si peu, et la poursuite de leur salut, dont elles ne daignent pas se préoccuper.

Dans sa bonté, Dieu daigne restaurer quelquefois

nos âmes fatiguées d'une telle poursuite et Madame de Krüdener allait trouver au Ban de la Roche un de ces lieux de retraite, un de ces oasis préparé par le Seigneur dans le désert de ce monde, pour ses faibles enfans. Elle y arriva le 12 septembre. Le vénérable Oberlin, sa famille et M. Empaytaz en furent également réjouis.

Un seul intérêt, la gloire de Jésus et l'avancement de son règne les préoccupait également. Le matin, après le déjeûner, on se réunissait pour la lecture de la Bible, suivie d'une prière faite silencieusement et à genoux. Chacun se rendait ensuite à ses occupations; on se retrouvait au milieu du jour pour le dîner, que le pasteur Oberlin rendait toujours intéressant par des récits de sa vie, où l'intervention de la Providence se manifestait d'une manière frappante. Souvent aussi, il communiquait à ses convives les nouvelles des progrès de l'Evangile dans le monde.

La conversation devenait assez ordinairement générale à la fin du repas, et une discussion parfois vive et animée sans jamais sortir du ton de la plus cordiale charité, s'élevait entre Oberlin et Madame de Krüdener, dont la piété toute spirituelle n'attachait que peu d'importance à certains moyens extérieurs qu'il employait pour soumettre ses paroissiens à l'observance de l'Evangile. Selon le précepte de l'apôtre, ces entretiens étaient toujours assaisonnés de sel avec grâce. Oberlin et Madame de Krüdener

se plaçaient devant la parole de Dieu, comme deux enfans devant le testament d'un père chéri, dont ils étudient et révèrent les dernières volontés.

Quelquefois l'on se décidait à profiter du beau temps pour faire, après le dîner, une promenade dans quelque village éloigné. Mais tandis qu'on se réjouissait de la surprise qu'en auraient les bons paroissiens, une révélation avait déjà annoncé la visite projetée à quelqu'une des femmes pieuses de ce lieu là, qui faisaient alors la moitié du chemin au devant du pasteur. Il les trouvait sur la route leur quenouille à la main, et après les salutations et le récit des circonstances qui avaient préparé cette rencontre, on cheminait jusqu'au village, dans de saintes conversations. De retour à Waldbach, la lecture de la parole de Dieu fournissait encore un aliment aux entretiens du soir.

Témoin des bénédictions accordées au ministère de M. Empaytaz, Madame de Krüdener sollicita de la petite église de Genève, à laquelle il s'était lié, une prolongation de congé. « Il paraît, écrit-elle, que le
» Seigneur veut aussi bénir ici ce jeune disciple et
» qu'il l'a choisi pour coopérer à l'œuvre qui doit se
» faire dans ces contrées. Plusieurs pressentimens et
» visions avaient annoncé ici un incendie ; j'eus dans
» l'âme que cela devait se prendre au spirituel et
» que ce serait un temps de grâce, pendant lequel les
» cœurs seraient saisis et réchauffés par l'Esprit saint,
» afin que le règne de l'amour pût être annoncé à

» ces contrées, qui ont le bonheur d'avoir entendu la » prédication de l'Evangile depuis si long-temps, et » qui sont préparées aux temps qui doivent venir et » à l'apparition de l'Eglise intérieure et visible. Le » Seigneur prend qui il veut pour prêcher ses misé- » ricordes, et il paraît que notre jeune frère a été » choisi pour évangéliser et prêcher, ce qui se fait » avec grand fruit, par la grâce de Christ notre ado- » rable Sauveur. Que son saint nom soit béni! Tous » les villages s'assemblent en réunions depuis les ca- » lamités de la guerre; c'est là qu'on désire que » nous nous transportions. Nous y allons ensemble » depuis que je suis ici et nous remarquons que » le Seigneur nous y appelle. Le temps que notre » jeune ami passe ici lui sera bien utile; il est » heureux qu'il puisse jouir des instructions de ce » cher vieillard et de tant de choses intéressantes » pour les Chrétiens, amassées pour ainsi dire, » depuis tant d'années : elles seront au profit des » amis de Genève, auxquels je vous prie de me » rappeler avec la tendresse que je leur ai vouée » à tous. »

La mission de Madame de Krüdener fut interrompue tout à coup par la nouvelle de la mort du comte de Lézay, causée par une chute de voiture qu'il fit en se portant à la rencontre du duc de Berry. Madame de Krüdener, accompagnée de sa fille et de M. Empaytaz, rejoignit aussitôt Madame de

Lézay à Strasbourg, d'où elle écrivit à Mademoiselle Cochelet.

» ..... * M. de Lézay, préfet de Strasbourg, était
» distingué par de grands talens et de grandes vertus,
» mais tout cela disparaissait auprès de cette sublime
» religion du chrétien qui l'a fait mourir comme un
» saint. Petit-neveu de saint François-de-Sales, il
» semblait qu'il marchait sur les traces de cet homme
» illustre. Laissant derrière lui tous les hommages de
» ceux qui devaient le pleurer, s'approchant tranquil-
» lement de ce moment où tout nous quitte, pour ne
» rien regretter, il se jeta dans le sein de la misé-
» ricorde, implora le sang du Sauveur et déclara qu'il
» n'espérait qu'en Lui. Quand on voulait lui parler
» de ses œuvres, il disait qu'elles étaient toutes souil-
» lées par l'orgueil et il ne voulait entendre parler
» que de l'amour qui nous reçoit comme des pé-
» cheurs. — Je suis un pénitent bien jeune, disait-il,
» oubliant les terribles douleurs de son corps tout
» froissé ; et quand il craignait que la patience lui
» échappât, quand les souffrances aiguës l'atteignaient,
» il posait ses mourantes lèvres sur le crucifix qu'on
» lui présentait...... Sa bouche et son cœur ne res-
» piraient que paix. Il assembla ses gens, leur de-
» manda pardon s'il ne leur avait pas toujours donné
» un meilleur exemple, les exhorta à vivre chrétien-

* 19 octobre 1814.

» nement et pria avec eux. Toujours calme et se sen-
» tant mourir, il demanda à l'ange de sa vie, à sa
» femme, de lui lire la prière des agonisans et il ex-
» pira pour aller vivre aux pieds de Celui qui est la
» résurrection et la vie. »

Sous l'impression de cette grâce si frappante dans la mort chrétienne de Monsieur de Lézay, la parole de Madame de Krüdener avait acquis encore plus d'autorité. Elle était à la fois incisive et calmante, insinuante et ferme : elle savait soumettre sans abaisser, toucher sans amollir, relever sans énorgueillir. Ses entretiens avec plusieurs de ceux qui les avaient sollicités ne tardèrent pas à porter leurs fruits. D'autres ébranlés par ses conseils ne pouvaient encore se résoudre à tous les sacrifices et aux renoncemens dont elle leur donnait le précepte et le modèle ; elle leur écrivait pour les presser de terminer une lutte qui ne pouvait tourner qu'à leur confusion, s'ils tardaient encore à se rendre aux appels pleins de miséricorde dont ils étaient les objets. Dans le nombre de ces lettres, nous mentionnerons celle qu'elle adressa à M. Banzet, candidat en théologie. En voici un fragment :

.... « Mon enfant, la croix et l'humble do-
» cilité aux pieds du Christ, voilà une grande bi-
» bliothèque où l'on apprend beaucoup. C'est dans les
» tribulations que nous acceptons de la main de notre
» divin Jésus l'ami de nos âmes, que nous nous
» laissons purifier, que nous sentons nos misères,

» que nous voyons ce qu'est l'homme de la chair, » s'il sait aimer, souffrir, sacrifier quelque chose. » Oh! comme nous trouvons alors que l'aigle seul » bâtit son nid sur les hauts rochers, que la foi est » un don splendide, une fille du ciel, et que l'in- » crédulité et l'orgueil dont tout le monde se vante, » se traînent dans la boue et produisent partout ces » clameurs, au milieu du peuple des salons comme de » celui des rues. Qu'il est aisé de se venger, de tem- » pêter, de crier, de rejeter ce qu'on ne comprend » pas, de se moquer des sages et de rougir de con- » fesser Celui qui daigna quitter la gloire des cieux, » l'adoration des Anges pour venir se faire honnir, » mépriser, crucifier au milieu de la race ingrate et » perverse qui, jusqu'à ce jour, insulte le Dieu des » miséricordes, et que, cependant, il ne se lasse pas » d'aimer et d'inviter sans cesse au banquet de » l'agneau....... »

Plus loin, elle ajoute : « Chaque chrétien doit de- » venir missionnaire; vous n'avez pas besoin d'aller » vers le pôle pour cela. Vous trouverez dans votre » patrie assez de Samoïèdes, des cœurs plus froids » que ceux des Lapons : appelez sur eux le soleil de » vie et de grâce. Ne vous rebutez pas. Aimez, la » charité vous apprendra bien des choses, car elle » vient de Dieu. »

Les réunions continuèrent à être très-fréquentées pendant tout le séjour de Madame de Krüdener à ***

Strasbourg. Elles avaient lieu chez M. Wéguelin. M. Empaytaz les présidait ordinairement. Madame de Krüdener n'y prenait point la parole, mais elle recevait tous ceux qui réclamaient d'elle des directions particulières. De ce nombre, fut le baron François de Berckheim, d'une ancienne famille allemande : il était maître des requêtes et commissaire-général de police à Mayence, lorsqu'il eut l'occasion en passant à Strasbourg de voir Madame de Krüdener. Après l'avoir entendue, son cœur fut pénétré de la nécessité de se donner à Dieu et de se vouer entièrement à son service. Craignant de ne pouvoir concilier cette obligation avec ses devoirs de magistrat, il n'hésita pas à se démettre de ses fonctions et renonça à une carrière brillante pour se consacrer avec Madame de Krüdener, à l'avancement du règne de Dieu. Après avoir terminé rapidement ses affaires, il se décida à la suivre à Carlsruhe lorsqu'elle quitterait Strasbourg. Nous le retrouverons désormais associé à tous ses travaux, partageant toujours ses fatigues et les allégeant par son dévouement plein d'affection.

CHAPITRE XIV.

1814. — 1815.

Le congrès de Vienne. — Lettre à Mademoiselle de Stourdza. — Prédiction du retour de l'île d'Elbe et de l'expulsion des Bourbons. — Madame de Krüdener et l'empereur Alexandre. — Erreur de M. Capefigue. — Retour à Carlsruhe. — Le pasteur Fontaine. — Le domaine de Rapenhoff. — Humilité de Madame de Krüdener. — Prédiction de catastrophes. — Séjour à Bade. — Journal de M. Empaytaz. — Le Capucin de la Forêt-Noire. — Lettre à Mademoiselle de Stourdza. — Le prince de Ligne. — Sa maladie. — Son impiété. — Triste fin. — La mort du voluptueux. — Zèle de Madame de Krüdener pour la conversion des pécheurs. — Association de prières. — Les enfans et Madame de Krüdener. — Lettres à Mademoiselle de Stourdza. — Course à Strasbourg. — Établissement à Schlucktern. — Exaltation religieuse des Wurtembergeois. — Travaux d'évangélisation. — Napoléon quitte l'île d'Elbe. Lettre à Mademoiselle de Stourdza. — Attente pleine d'émotion.

La capitale de l'Autriche oubliait, dans les énivremens du triomphe, que toutes les espérances de l'Europe étaient tournées vers elle. Les membres du congrès, lancés dans la plus imprévoyante dissipation, négligeaient les graves intérêts qu'ils devaient garantir et la misère des peuples qu'ils devaient soulager.

Pleine de sollicitude pour les auteurs et les victi-

mes des grandes catastrophes qui menaçaient d'armer encore l'Europe contre la France, Madame de Krüdener leva pour Mademoiselle de Stourdza le voile qui s'épaississait sur les yeux des diplomates.

Voici cette lettre :

« Strasbourg, le 27 octobre 1814.

» J'espère, ma chère amie, que vous aurez eu ma » lettre par la jeune Madame de Fries ; j'ai eu le plai- » sir de recevoir la vôtre qui m'a fait un effet bien » satisfaisant et qui m'a montré la situation de votre » âme. Combien l'idée de vous voir marcher vers le » seul but qui doit vous appeler, me fait du bien. » Ne vous laissez arrêter par rien. Montez la monta- » gne, quand ceux qui n'ont que des idoles la des- » cendent. Le Dieu vivant vous appelle, et l'autel » où il vous transporte est cette croix qu'on ne peut » allier avec les délices d'un monde corrompu. Et » quelles délices ! Non, la coupe empoisonnée où » s'abreuve la tourbe ne vous tentera pas. Non, vous » connaissez l'Océan de vérité et vous vous détour- » nerez avec horreur du banquet des ennemis de » votre Dieu. Non, l'amour immense qui vous appelle » ne trouvera pas en vous une ingrate, car vous avez » été élevée pour être de ce peuple d'enfans et de » héros qui, dans cette terrible lutte qui s'apprête, » doit vaincre en aimant. Je vous parle avec force, » mais je vis aux pieds de la croix. Les événemens » de la vie se pressent, les visions des temps, la voix

» des apôtres, les miracles que mon Dieu prodigue » aux siens et à l'indigne créature qui vous parle, » tout excite ma conscience à vous parler avec cette » force. Il n'est plus temps de balancer. Que le peu- » ple des vertiges s'amuse, il n'a que ses tristes plai- » sirs ; ces plaisirs l'achètent et le déshonorent, mais » que les chrétiens veillent et prient ! L'ange qui » marquait du sang préservateur les portes des élus » passe, le monde ne le voit pas ; il compte les tê- » tes, le jugement s'avance, il est près et l'on s'agite » sur un volcan. *Nous allons voir la coupable France » qui, selon les décrets de l'Eternel, devait être » épargnée par la croix qui l'avait soumise : nous » allons la voir châtiée.* Des chrétiens ne devaient pas » punir et l'homme que l'Eternel avait choisi et béni, » l'homme que nous sommes heureux d'aimer comme » notre souverain, ne pouvait porter que la paix. Mais » *l'orage s'avance; ces lys que l'Eternel avait con- » servés, cet emblême d'une fleur pure et fragile qui » brisait un sceptre de fer, parce que l'Eternel le vou- » lait ainsi, ces lys qui auraient dû appeler à la pu- » reté, à l'amour de Dieu, à la repentance, ont paru » pour disparaître;* la leçon est donnée et les hommes » plus endurcis que jamais ne rêvent que tumulte. » Ah ! plaignons ces hommes du torrent, ils sont dans » d'arides déserts ; ils sont jetés par leurs passions sur » un Océan orageux, où ils comptent les naufrages » des autres, sans vouloir éviter le leur. Ah ! prions

» pour eux, nous le devrions, quand même nous ne » serions pas chrétiens. Frémissons de l'approche » de ces temps redoutables, dont chacun plus ou » moins a le pressentiment, quand il n'en aurait » pas encore la certitude. Peut-on danser et se re- » vêtir de riches draperies, quand des millions gé- » missent, quand de sombres haines déchirent le » genre humain? Quoi! ces fêtes audacieuses qui sor- » tent du deuil des nations et les y replongent, ne » nous épouvanteront-elles jamais? Quoi! nous ne fré- » mirons jamais à l'idée d'offenser un Dieu si grand, » si tendre, qui a horreur de nous voir prostituer la » vie au lieu de la regarder comme un saint métier, » un culte d'amour et de félicité. Pour nous, que nos » fêtes soient les louanges de notre Dieu-Sauveur! » Que des offrandes magnifiques et saintes, les of- » frandes du cœur l'honorent; que le développement » de toutes les facultés produise les merveilles de la » pensée et de nobles plaisirs, c'est alors que nous » connaîtrons des fêtes et des jouissances; les Anges y » prendront part et non les démons, comme dans » ces fêtes grossières du peuple et dans celles des » passions plus cultivées.

» Hélas! et moi aussi j'ai vu sortir le deuil et les dou- » leurs, d'une fête. Ici aussi, et nouvellement, la mort » vient de nous enlever un des hommes les plus parfaits » qui aient existé.... Le duc de Berry passa ici comme » un orage, le Préfet l'accompagna et fit une chûte

» qui causa sa mort, mais ces trois jours furent une
» grande leçon, tout le monde en profita, et je
» voudrais vous en citer chaque particularité....... »

Après le récit que nous avons déjà donné d'après une autre lettre, elle ajoute :

« Je pressai contre mon cœur Madame de Lézay,
» ce legs si cher que me confiait cet ami si précieux,
» et la nuit, nous descendîmes (ma fille, moi, le
» jeune missionnaire de Genève dont je vous ai parlé
» et dont la sainte vie rappelle celle des premiers
» chrétiens, et un autre ami qui par d'ardentes
» prières avait été lié au défunt, durant sa conversion),
» dans de vastes salles tendues de noir, où nous
» trouvâmes ce corps qui conservait encore les nobles
» traces d'une grande vie. Sa physionomie n'était point
» effacée, ses traits n'étaient point décomposés, ils
» étaient graves et la mort semblait lui avoir entiè-
» rement révélé ses grands secrets. Il était enveloppé
» d'un vêtement noir comme les anciens chevaliers;
» autour de lui, brûlaient des cierges et on avait
» posé sur sa couche funèbre une quantité de fleurs
» de son jardin, qu'il cultivait pour sa recréation. Nous
» étions seuls; dans la première salle se trouvaient
» le prêtre, les sœurs de la charité, les orphelins.
» O mon amie, qui peut les décrire ces grandes
» douleurs, ces profondes émotions qui enlèvent tout
» l'homme, traversent toute sa destinée et le posent
» sur le seuil de l'Eternité pour l'interroger là sur ce

» qu'il devait être et sur ce qu'il fut. Qui pourra se
» relever de là sans une miséricorde infinie ? Mais ils
» furent grands et bénis, ces jours de douleur. Il se
» forma une réunion d'intérieurs, et il y eut des conver-
» sions marquantes. Le Seigneur avait tout disposé pour
» cela. *Les ordres que j'avais eus*, deux mois avant,
» m'avaient fait appeler de Genève ce disciple qu'il
» a élu pour prêcher l'Evangile avec tant de succès.
» Vous savez déjà que je lui avais mandé qu'il devait
» se rendre au Ban de la Roche où je le rejoignis
» en quittant à Bade. Là, par bien des annonces qu'a-
» vaient eu les saintes femmes qui habitent le Ban
» de la Roche, ainsi que par les promesses faites
» depuis tant d'années au respectable M. Oberlin,
» pasteur de ces contrées, on s'attendait à des béné-
» dictions extraordinaires. Je n'en savais rien, j'étais
» conduite par une voie intérieure qui m'y amenait.
» Là, pendant quatre semaines que nous y fûmes,
» nous vécûmes d'une riche et bienheureuse vie. Le
» jeune missionnaire prêcha ; Dieu daigna se mani-
» fester d'une manière éclatante, et nous apprîmes
» qu'un saint incendie avait embrasé tous les cœurs.

» Demeurant chez Madame de Lézay, je ne puis
» toujours suivre ce mouvement ; tant de regrets, tant
» d'hommages entouraient celle qui déjà, si supérieure
» par elle-même, laissait à l'Alsace de si belles ins-
» titutions ! De toutes parts, il lui venait du monde et
» de Paris même, ainsi que des provinces, de ses pa-

» rens attachés à la cour..... J'étais obligée d'être avec
» elle dans les momens qui n'étaient pas à cette
» grande mission, où se rassemblaient des âmes déjà
» avides des paroles de l'Evangile; mais nous prê-
» chions aussi toutes deux dans ces salons, que toutes
» deux nous avons quittés à jamais, par l'Esprit.
» Elle prêchait par cette immense douleur calme et
» sublime, enlevée à la terre, la beauté de ses
» traits, sa pâleur, ce regard qui avait laissé der-
» rière lui tous les intérêts du monde, insensible
» aux accens des hommes; cette haute dignité
» de l'âme chrétienne et une sainte joie cachée
» sous le deuil, qui disait : — Je suis à celui qui m'a
» appelée à la vie éternelle, et qui me réunira à
» l'homme que j'aime. — Quant à moi, vêtue de deuil
» aussi, vivant de la passion de ma vie, et n'ayant
» qu'un seul but, qu'une seule idée, Dieu me donnait
» de remuer ces consciences et de parler sur cette
» grande chose dont se glorifiait l'apôtre des gentils,
» Christ et Christ le crucifié. Chère enfant, c'est alors
» qu'on voit combien est victorieuse cette cause que
» nous avons la lâcheté d'abandonner. Je voyais pâlir
» les hommes légers, d'autres qui, enveloppés dans
» le savoir humain, baissaient les yeux. Touchés jus-
» qu'au fond du cœur, d'autres s'écriaient : —Voilà la
» religion de l'Evangile; elle parle et entraîne.—Les
» yeux des hommes les plus froids ou qui avaient
» traversé ces guerres se remplissaient de larmes, et

» des Espagnols, froissés par les haines, me conju-
» raient de venir prêcher dans leur malheureuse pa-
» trie, cette religion d'amour et de paix.

» Mais je finis, ma chère enfant, j'ai laissé aller ma
» plume, je n'ai écrit que pour vous. Je connais votre
» âme faite pour s'inspirer à ces récits. Puissiez-vous
» comme Madame de Lézay, quand vous serez fatiguée
» par la douleur de la vie ou des passions qui, je le
» sais, vous atteindront aussi dans votre séjour de Vien-
» ne, vous relever avec cette femme angélique, du mi-
» lieu du néant et de la petitesse de tant de choses qu'on
» veut rendre grandes autour de vous. Oui, quand je
» la voyais quelquefois physiquement mourante et sou-
» pirante après le terme qui doit la rejoindre à son
» Adrien, je la pressais sur mon cœur, et lui mon-
» trant la croix, cet autel de l'amour le plus im-
» mense, je la sommais au nom d'Adrien même de
» ne vivre que par Christ.

« Oui, lui disais-je, vous le savez, comment nous avons
» été appelées ensemble, et quand Dieu nous montre les
» étendarts de cette croix qui va réunir les nations,
» quand l'heure des tribulations sonne, et que la plus
» belle des morts, la mort de l'amour pour notre Dieu,
» nous apparaît dans le lointain, ne serez-vous que
» l'épouse d'un homme, lorsque vous appartenez à cette
» Eglise qui, épouse d'un Dieu, n'ambitionne qu'un
» vêtement de sang et le préfère à la pourpre royale.—
» C'est ainsi que je la quittai.—Oui, me dit-elle, je ne

» veux ainsi que vous, que Dieu, une robe de bure, et » une voix qui parle aux consciences des merveilles du » temps et qui les entraîne avec nous. C'est ce que » j'ai à vous dire aussi à vous, mon enfant si chère, » qui me permettez de vous aimer. Aimer, c'est pour » moi, former aux choses saintes. Je sais que vous » ne pouvez quitter le monde, mais vous pouvez mou- » rir à lui et y remplir une céleste mission. C'est un » talent confié que vous devez faire valoir, et vous » n'êtes pas faite pour vous arrêter. Priez donc et » laissez-vous guider par celui qui seul peut vous ren- » dre heureuse.......

» Vous voudriez pouvoir me parler de tant de gran- » des et profondes beautés de l'âme de l'Empereur. Je » crois en savoir déjà beaucoup sur lui. *Je sais depuis* » *long-temps que le Seigneur me donnera la joie de le* » *voir*. Si je vis, ce sera un des momens heureux de ma » vie. Jamais il n'y a eu de devoir terrestre plus doux » que d'aimer et respecter celui qu'on doit aimer et » respecter par l'ordre de Dieu même. J'ai d'immen- » ses choses à lui dire, car j'ai beaucoup éprouvé à » son sujet, le Seigneur seul peut préparer son cœur à » les recevoir; je ne m'en inquiète pas; mon affaire » est d'être sans peur et sans reproche; la sienne » d'être aux pieds du Christ, la vérité. Que l'Eternel » dirige et bénisse celui qui est appelé à une si » grande mission!......... Ah! que ce soit à genoux » qu'il reçoive de Christ ces grandes leçons qui éton-

» nent et étonneront toujours plus les peuples et rem-
» pliront de saintes joies, ce cœur rempli maintenant
» de saintes inquiétudes. Quant à l'indigne servante
» du Seigneur qui vous parle, vous savez qu'elle ne
» veut rien pour elle ; la gloire du Christ l'enflamme
» seule, du moins, elle ne tend qu'à mourir à tout
» ce qui n'est pas Christ, son sang est tout seul la
» grande affaire de ma vie, ce sang qui m'a sauvée
» et qui me régénère. Toute autre pourpre a disparu
» à mes yeux. Mon âme a soif du Dieu vivant et les
» opprobres ne m'effraient pas. C'est à moi à donner
» mon cœur. C'est à Christ à le former, à l'éclairer,
» à le fortifier. Ainsi soit-il. Le prince Galitzin m'a
» envoyé mille écus pour notre vieux Jung. Je de-
» vine la main qui les envoie, mais je me tais. Que
» le Très-Haut bénisse cette main et que les pieds de
» celui qui apporte la paix marchent devant lui. »

Mademoiselle de Stourdza, vivement frappée du passage remarquable où se trouve prédit le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, sa rentrée victorieuse à Paris et l'exil des Bourbons, crut devoir le communiquer à Alexandre, qui conçut un vif désir de connaître Madame de Krüdener.

Un historien, dont l'esprit et le talent ne suffisent pas toujours à justifier le titre d'homme d'Etat, dont il se pare, a imaginé de faire assister Madame de Krüdener au congrès de Vienne. Il s'appuie d'une dépêche secrète du prince de Talleyrand à Louis XVIII,

dépêche si secrète que le prince de Talleyrand et Louis XVIII, n'en eurent pas même connaissance. Le Prince, passant en revue tous les personnages politiques du congrès, aurait représenté l'Empereur de Russie « agenouillé dans un oratoire avec Madame » *Crudner.* » C'est sans doute pendant ce séjour de Madame de Krüdener à Vienne qu'elle avait persuadé à Alexandre « que Napoléon était le diable » noir ou le génie des batailles, et que lui, était » l'ange blanc ou le génie de la paix ! * »

Le 5 novembre, Madame de Krüdener quitta Strasbourg pour se rendre à Carlsruhe. Beaucoup de pasteurs et de prêtres et parmi ces derniers M. Biegler, curé de Carlsruhe, venaient journellement s'édifier auprès d'elle. Bien d'autres réclamaient ses directions.

Le pasteur Fréderic Fontaine s'empressa de la rejoindre. Sans être découragé par l'essai malheureux de colonisation chrétienne entrepris à Bonigheim, il venait encore solliciter de Madame de Krüdener l'achat de la terre de Rapenhoff dans le royaume de Wurtemberg. A force d'importunités et d'obsessions, il obtint une promesse d'acquisition qui ne fut réalisée que le 6 mars 1815.

Autant Madame de Krüdener avait de peine à se persuader qu'un homme qui avait le bonheur de connaître l'Evangile et de le professer pût songer à ses intérêts et faire servir la religion à de viles intrigues,

* Capefigue. — Histoire de la Restauration.

autant elle se montrait sévère envers elle-même. Dans une lettre où elle félicite Madame Armand des victoires remportées sur son amour-propre, elle s'accuse en ces termes : « .... Je sais combien cet en-
» nemi est encore puissant en moi ; je sais combien
» je suis encore sensible à ce que l'on s'adresse à moi,
» ou à l'idée d'être un moyen pour telle ou telle
» chose, mais je regarde ces désirs comme des pé-
» chés, ainsi que tout autre désir humain, et je prie
» le Seigneur, dès que j'aperçois le moindre attrait
» pour moi, de me délivrer de ce qui peut s'y trouver
» d'orgueil. Je vous conjure aussi de prier pour moi
» à ce sujet. Il faut que la gloire de Christ soit tout
» pour nous, sans retour sur nous-mêmes ; c'est ainsi
» que nous devenons nets de cœur. »

Elle parle ensuite des réunions d'édification de Genève : « Il faut que les membres cherchent la pu-
» rification et la sanctification. On irait cent ans à
» des réunions, c'est excellent ; mais l'important,
» c'est de mourir assez à soi et à ses affaires tem-
» porelles, pour faire de la gloire du Sauveur sa
» première affaire........

» Une grande époque approche. Tout va être ren-
» versé, écoles, sciences humaines, états, trônes.
» Les enfans de Dieu vont être rassemblés. Deman-
» dez, chère et précieuse amie, un grand zèle..... »

Madame de Krüdener avait dû renoncer à toute correspondance d'amitié. Elle n'avait plus même le

temps de se recueillir, tant les visites et les affaires du règne de Dieu lui prenaient tous ses momens. La fatigue qu'elle en éprouvait l'engagea à se retirer pour quelques semaines à Bade. Sa fille, MM. Empaytaz et de Berckheim l'accompagnèrent. Ce dernier venait, au grand regret de sa famille, de repousser les sollicitations qui lui étaient faites de rentrer dans l'administration et avait refusé tout avancement pour se consacrer au règne de Dieu.

Le séjour de Bade fut un temps de recueillement et de rafraichissement bien précieux pour Madame de Krüdener. Voici le tableau que M. Empaytaz traçait dans son journal de la vie de cette petite colonie:
» Nous consacrons une partie de la journée à corres-
» pondre avec nos amis, à qui nous nous faisons un
» devoir de communiquer les bénédictions spirituelles
» dont nos cœurs sont inondés. Dans le but de n'ou-
» blier aucun d'eux dans nos prières, nous interrom-
» pons nos occupations, de trois en trois heures, pour
» nous jeter à genoux et les rappeler les uns après
» les autres au Père des miséricordes. Quand le temps
» le permet, nous faisons de délicieuses promenades
» sur les hauteurs qui environnent la ville de Bade,
» lisant haut en marchant les psaumes de David, ou
» quand l'heure nous y appelle, priant pour nos amis
» et pour les diverses réunions religieuses avec les-
» quelles nous sommes en relation. Que de fois les
» ruines de l'antique château et la salle des francs

» juges ont entendu retentir ces noms si chers à nos
» cœurs ! Que de fois ces blocs renversés par le temps
» ont été arrosés de nos larmes versées aux pieds de
» Jésus pour demander la conversion de nos frères ! »

Souvent ils dirigeaient leurs promenades vers une chétive maison occupée par un pauvre capucin malade : ses infirmités l'avaient forcé avant l'âge, de se retirer chez sa sœur. Pendant onze années, il avait vécu seul, dans un couvent de la Forêt-Noire : tous ses compagnons en avaient été chassés par la rigueur de la température, tandis que lui, plus robuste, avait continué à exercer son ministère, à instruire les enfans des chaumières environnantes, et à soigner des malades. Son zèle et sa charité l'avaient soutenu dans ses rudes travaux, et plus d'une fois, on le découvrit engourdi sous les neiges, où il aurait péri sans de prompts secours. A peine remis de ses fatigues, il s'y livrait de nouveau sans calculer ses forces. Une blessure qu'il avait reçue, s'était aggravée par l'obligation d'avoir le bras appuyé dans le confessionnal, sans aucun relâche, à certains jours de l'année. Enfin, il avait fallu renoncer non seulement à cette grande activité, mais à la vie, qui bientôt allait lui échapper. Il souffrait beaucoup. « Et cependant, écrivait Madame de
» Krüdener *, O mystère inconnu du monde, il trouva
» sa vie trop peu mortifiée et demanda à l'adorable

* Lettre à Mademoiselle de Stourdza, 15 décembre 1814.

» ami de souffrir davantage; il fut exaucé pour bénir
» et aimer encore mieux son Dieu. »

Il était habituellement en prière; les mains jointes, dans une attente sereine; lorsqu'on entrait chez lui, son vénérable visage s'épanouissait à la pensée d'avoir encore à qui parler de l'obéissance, de la pauvreté, de l'humilité qui faisaient l'objet de ses constantes recherches ainsi que de l'amour de Jésus qui consumait son cœur. Il avait quelquefois la vision béatifique : il voyait le ciel ouvert, les Anges et le Sauveur dont le regard d'amour le ravissait.

Madame de Krüdener et ses compagnons s'agenouillaient près de son lit, et le capucin leur récitait les prières de l'Eglise. M. Empaytaz priait aussi d'abondance en latin. « Ainsi se confondent les reli-
» gions pour ne former qu'une seule Eglise, écrivait Madame de Krüdener, « et si quelquefois le prêtre
» catholique a des momens d'inquiétude pour nous,
» il se rassure bientôt en pensant qu'il n'y a que
» Christ qui ait pu nous instruire ainsi, et connais-
» sant le Dieu de charité, il dit :

» — Oh! mes enfans, je suis tranquille, gardez ce
» que vous avez avec un saint effroi, ne perdez
» paz votre trésor; aimez Christ, il est dans votre
» cœur......

» Ah! si j'avais des inquiétudes, je donnerais
» ma vie pour vous voir catholique.......... La mort
» est redoutable. Oh! comme alors les plus légères

» fautes viennent se retracer, et qu'elle est affreuse
» la légéreté du monde que la mort n'effraie pas.
» J'ai passé hier de terribles momens. »

Madame de Krüdener lui montrait alors le dessein de miséricorde de Dieu, le forçant à se dépouiller de toutes ses vertus et de toutes ses œuvres pour recevoir l'efficace du sacrifice parfait de Jésus-Christ, comme un pauvre pécheur aveugle, misérable et nu : et cette parole le fortifiait.

« A vous aussi, ajoute Madame de Krüdener, en s'adressant à Mademoiselle de Stourdza. « A vous,
» si vous le voulez, sont réservées les plus belles cou-
» ronnes, si l'amour ne préférait à toutes les cou-
» ronnes la gloire d'aimer. C'est au milieu du monde
» que le chrétien est appelé à combattre. C'est là
» qu'il faut triompher, je ne dis pas, des grossières
» tentations seulement, mais de ces dangers subtils,
» sans cesse renaissans, de ces piéges de l'amour
» propre, de ces craintes du ridicule, de ces sarcas-
» mes lancés, de ces regards étonnés qui s'arrêtent
» sur nous et semblent vous plaindre d'avoir perdu
» la raison, parce que vous êtes rentré dans le do-
» maine où l'homme retrouve ses titres et où sa rai-
» son est sanctifiée. C'est quand il faut mourir à tout,
» à l'abus de votre esprit, de vos talens ; quand il
» faut faire taire les ressentimens qui paraissent les
» plus justes, arborer ces étendards sacrés, sous les-
» quels chacun peut vous insulter sans que vous osiez

» vous défendre; oui, c'est alors que l'on sent que
» la lutte serait impossible à la nature corrompue,
» si un Dieu ne combattait pour nous.

» Quel bonheur de prier, d'aimer, d'atteindre par
» la pensée et les vœux de la charité, le cœur de notre
» Dieu, de lui demander le bonheur de ceux-là
» mêmes qui ne pensent pas qu'ils nous intéressent
» et qui nous ont affligés.

» .... J'ai à Vienne un vieux pécheur qui
» me tient au cœur, j'en ai partout : c'est le prince
» de Ligne. Il m'appelait *la sœur grise des cœurs*, et
» nous nous aimions autrefois. Le voyez-vous? Oui,
» sans doute. Il a un fonds excellent. Je suis si morte
» à tout ce qui est monde, qu'il doit avoir peur de
» moi à présent comme des trépassés. Mais ses peurs,
» ni ses rires ne me feraient rien, si je pouvais es-
» pérer de le voir venir à la vie qui sauve de la mort
» éternelle. Il avait des momens où sa conscience l'oc-
» cupait; je sais qu'il voulait me voir catholique alors
» et moi je voulais le voir chrétien. »

Hélas! ce pieux désir ne devait pas se réaliser. Au moment même où Madame de Krüdener écrivait cette lettre, le prince de Ligne luttait contre la mort dont l'approche le remplissait d'indicibles terreurs.

Il avait atteint sa quatre-vingt-unième année sans renoncer à aucune des honteuses vanités d'un grand seigneur débauché, et prétendait justifier encore ce titre d'homme à bonnes fortunes qui voile tant de

turpitudes. Trop crédule à la parole d'une femme qui, vis-à-vis d'un vieillard si oublieux de sa dignité, n'avait cru se permettre qu'une espiéglerie, il avait accepté un rendez-vous galant. La mystification fut cruelle. Rentré chez lui après plusieurs heures d'attente solitaire, par une froide nuit de décembre, il se mit au lit confus et transi. Son indisposition devint bientôt assez sérieuse pour inquiéter sa famille. Le danger s'accrut rapidement.

Le comte de La Garde, qui professe dans ses *Souvenirs du Congrès de Vienne* une admiration sans réserve pour le prince de Ligne, nous a tracé, de ses derniers momens, un tableau aussi lugubre que saisissant. Le prince avait montré, dans sa maladie, toute la légèreté et la liberté de son esprit. Deux jours avant sa mort, ses enfans et petits-enfans le voyant défaillir s'étaient précipités sur ses mains pour les lui baiser :

— « Que faites-vous donc, leur avait-il dit, mes » enfans ; je ne suis pas encore saint. Me prenez-vous » déjà pour une relique ? »

Un peu plus tard, en parlant des pronostics de son médecin, le docteur Malfati :

— « Malfati, le messager de la Camarde, a an- » noncé qu'elle pouvait bien me rendre visite ce soir. » Holà ! holà ! trève de galanterie ; moi qui ne man- » quai guère à mes rendez-vous, j'espère bien man- » quer à celui-là....... Oui, j'ajourne les vers que je

» veux, comme Adrien, adresser à mon âme prête
» à s'envoler. »

Il continua sur ce ton à entretenir les assistans, de son rétablissement, de projets de voyage pour le printemps et d'ouvrages qu'il voulait terminer.

« Vers le milieu de la nuit, dit le comte de La Garde, les craintes du docteur se réalisèrent. A ce mieux de quelques heures succéda presque subitement un accablement profond. Tout à coup le malade sembla se ranimer ; il se leva sur son séant et prit l'attitude d'un homme qui veut combattre. Ses yeux ouverts brillaient d'un éclat inaccoutumé et dans des mouvemens d'une inexprimable agitation, il se mit à crier : »

— « Fermez la porte !..... Va-t-en !..... La voilà
» qui entre ! Mettez-la dehors, la Camarde..... la
» hideuse..... »

» Puis il sembla lutter de toutes ses forces contre elle et repousser ses atteintes, proférant des mots sans suite, nous appelant tous à son aide. »

Glacés par l'effroi et la douleur, les assistans ne lui répondaient que par des sanglots. Enfin, il tomba sans connaissance et mourut une heure après.

En écrivant ces détails douloureux, nous nous sommes involontairement souvenu des paroles de Vinet sur la fin du voluptueux.

Après avoir montré que nous ne sommes pas faits pour nous abstenir, qu'il faut toujours que quelque

chose jouisse, agisse, vive en nous, qu'il faut que l'âme ait ses voluptés saintes pour n'être pas tentée de se jeter dans le parti de la chair, il conclut que la charité, cette volupté souveraine de l'âme, peut seule nous garder contre celle de la chair. « Sans la charité, » dit M. Vinet, la chair qui est insatiable comme l'âme » poussera jusqu'à l'excès, les exigences de son inso- » lente mendicité; incessamment obéie et jamais assou- » vie, elle ne s'arrêtera plus, même après avoir de » volupté en volupté dévoré l'âme elle-même. C'est » la fin des voluptueux; leur âme s'en va en chair. » Les sources de l'amour, de la miséricorde et de » la foi tarissent.

« Le cœur qui a envoyé toute sa vie aux sens, » se dessèche et s'endurcit : un égoïsme féroce y » pénètre lentement et s'y assied sur le trône désert » des affections généreuses. Les sentimens de la » nature même s'émoussent. Il fait froid, il fait » nuit, il fait horrible dans cette âme, tandis » qu'autour d'elle, dans la chair, tout s'illumine » et s'enflamme aux feux de la convoitise. Maison » éclairée de mille lueurs, comme au soir d'une » fête; maison d'allégresse; entrez-y, vous y trou- » verez un cadavre et des démons qui dansent à » l'entour........

» C'est ici qu'il faut dire une chose terrible, mais » avec crainte et respect. Tout est possible à Dieu; » des pierres même il peut faire naître des enfans à

» Abraham ; mais quelque chose est plus rebelle que
» les pierres, c'est le cœur du voluptueux........ Tout
» le système de l'Evangile sur la régénération sup-
» pose dans le cœur à régénérer, une certaine capa-
» cité de croire et d'aimer ; elle est morte chez le
» voluptueux ; tous les ressorts sont brisés ; c'est tout
» au plus s'il y reste de la place pour la crainte et
» le désespoir. »

Cette épouvantable mort fit sur Madame de Krüdener une profonde impression. Sans avoir jamais été incrédule comme le prince de Ligne, elle sentit cependant plus vivement que jamais, quelle œuvre de miséricorde le Seigneur avait faite, en l'appelant à sa connaissance. Son zèle pour la conversion des pécheurs prit un élan nouveau. Déjà, elle avait formé une association de prières, dont les membres s'étaient engagés à prier spécialement pour un grand nombre de personnes. Disséminés de la Baltique à la Méditerranée, ils avaient pris le nom de diacres et diaconesses : l'accord de leurs prières ferventes fut la source de grandes bénédictions.

A l'image de son Maître, Madame de Krüdener avait des sympathies pour tous les rangs, pour toutes les situations et pour tous les âges. Elle aimait les enfans et s'en faisait aimer. A Bade ils avaient bientôt appris à la connaître. A peine sortait-elle de sa maison qu'elle se trouvait environnée de ses petits amis, qui quittaient les jeux les plus animés pour la saluer et

recevoir ses caresses. Comprenant bien que celle qui leur ouvrait son cœur si volontiers ne pouvait leur fermer sa porte, ils entraient chez elle à toute heure, sans crainte de la déranger. Elle n'avait garde de les en reprendre et accueillait toutes leurs confidences dont elle savait toujours tirer d'utiles leçons : la reconnaissance des parens la récompensait de ces bontés

Cependant, Madame de Krüdener, avertie intérieurement des grands desseins de Dieu, voyait, avec un vif intérêt, ses prédictions obtenir leur accomplissement. Dans sa lettre du 15 décembre, déjà citée, se trouvent encore ces mots sur Alexandre. «Je vous parlais de
» la joie extrême que me donnait l'espérance de voir
» cet Empereur, auquel le Seigneur donne une bien
» plus grande puissance qne celle que le monde aper-
» çoit. Je ne saurais vous dire combien nous l'aimons
» ma fille et moi et combien ses grandes destinées
» nous occupent. Je vous le disais bien quand vous
» quittâtes Bade que vous seriez long-temps encore
» en Allemagne. »

Dans une lettre * à Mademoiselle Cochelet, « Nous
» voyons beaucoup de prodiges ignorés du monde,
» de grandes conversions, de grandes merveilles et
» des torrens de grâces accordés à ces temps où Dieu
» ne se lasse point d'inviter encore les hommes à
» venir à lui avant que l'abîme s'ouvre. Heureux

* 2 janvier 1815.

» ceux qui en profitent. Les guerres, les désolations seront terribles. Pensez à l'an 15, il sera mémorable.

» Le vice-roi doit, s'il est à Vienne, apprendre bien des choses. *La paix ne pourra pas s'arranger* et l'on voit bien que ce ne sont pas les hommes qui ont le pouvoir de la faire. Heureux ceux qui donnent la gloire à Celui à qui elle appartient et qui savent qu'Il châtie les peuples en leur envoyant des fléaux; qu'il est le Dieu fort qui ne veut employer que l'amour et dont la voix est toujours tendre; qui ne punit que pour corriger, et qui, s'il envoie des orages, parce qu'on ne veut jamais l'écouter, est encore prêt à pardonner et à sauver qui veut être sauvé. »

Le 4 février, elle écrivait à Mademoiselle de Stourdza, en lui demandant si elle avait bien reçu sa lettre du 27 octobre : « J'ai craint un moment que cette lettre ne vous inquiétât. Je vous y parlais aussi de ma respectueuse et profonde admiration pour l'Empereur. La grandeur de sa mission m'a encore été tellement dévoilée dernièrement qu'il ne m'est plus permis d'en douter. J'ai adoré la magnificence du Seigneur qui a tellement béni cet instrument de miséricorde. Oh! que le monde sait peu tout ce qui l'attend, quand la politique sacrée prendra les rênes de tout, et que le soleil de justice se manifestera aux plus aveugles. Oui, chère amie, je

» suis persuadée que j'ai des choses immenses à lui
» dire, et quoique le prince des ténèbres fasse tout
» son possible pour l'empêcher et pour éloigner ceux
» qui peuvent lui parler des choses divines, l'Eternel
» sera le plus fort. Ce Dieu qui se plait à se servir
» de ceux qui, aux yeux du monde, ne sont que
» des objets vils et de dérision, a préparé mon cœur
» à cette humilité qui ne recherche point l'approba-
» tion des hommes. Je ne suis que néant. Il est tout,
» et les Rois de la terre tremblent devant lui et ne
» sont que poussière. N'osant plus rien accepter, ayant
» renoncé à tout, ni la faveur, ni le blâme, ne peu-
» vent m'intimider. Voilà ce que vous disait cette
» lettre. Celle à laquelle vous répondez était de douze
» pages. L'avez-vous eue toute entière? C'est une sin-
» gulière question; mais peut-être quelqu'un vous
» aura-t-il rendu le service que Madame de Sévigné
» semblait désirer quelquefois, quand elle disait :
» Lisez ma lettre toute longue qu'elle est; je n'ai
» pas le temps de la faire plus courte. Au reste, je
» vous fais cette question, parce que vous me de-
» mandez si je connais Werner, et que, dans ce vo-
» lume, je vous parle de Werner. Je ne vous en veux
» pas au reste si vous n'avez pas eu le temps de la
» lire et si d'autres l'ont lue. Je vous dirai ce que
» m'écrivait la reine de Prusse : — « Avez-vous eu ma
» lettre? Les maîtres de poste et les maîtres des maîtres
» de poste n'y verront qu'un cœur qui est à Dieu. »

Le 16 février 1815, Madame de Krüdener se rendit à Strasbourg, où elle eut la joie de voir les réunions de M. Wéguelin, toujours assidûment fréquentées. A son retour, elle reçut par révélation, l'ordre de se rendre dans un moulin situé près de Schlucktern, dans la Hesse-Electorale, jusqu'au moment de sa rencontre avec l'empereur Alexandre. En attendant, elle s'occupa de l'évangélisation de cette contrée, où un réveil religieux s'était manifesté depuis quelques années. Les travaux des théosophes et de Iung Stilling surtout, y avaient puissamment contribué, et avaient communiqué à ce peuple une exaltation qui porta des communes entières à vendre toutes leurs propriétés, pour aller s'établir au pied du Caucase, dans l'attente du retour des Juifs à Jérusalem, afin de se réunir plus promptement à eux et d'avoir part aux bénédictions qui leur sont promises.

Madame de Krüdener s'attachait à prévenir ces écarts d'imagination en prêchant l'obéissance et le renoncement, la repentance et la régénération par le Saint-Esprit. De plusieurs lieues à la ronde, la foule se portait à Schlucktern pour la voir et pour l'entendre. Le dimanche surtout, on voyait arriver de grandes troupes de villageois qui s'annonçaient de loin, par le chant harmonieux des cantiques. Quand ils étaient réunis, on formait, en plein air, des assemblées que présidaient M. de Berckheim, et d'autres hommes pieux.

Madame de Krüdener avait des conversations plus intimes avec ceux qui les réclamaient. Cette vie était pleine de douceur, comme aussi d'inévitables fatigues par l'impossibilité de se retremper dans la prière et la méditation : mais, lorsque Madame de Krüdener était près de succomber sous cette impression de lassitude, la main de Dieu la relevait.

Cependant les grands événemens prédits par Madame de Krüdener touchaient à leur accomplissement. Napoléon quitte l'île d'Elbe, il aborde à Cannes; et sa marche triomphante sur Paris confond et bouleverse toutes les combinaisons des grands politiques qui se flattaient de tenir dans leurs mains les destinées du monde. Madame de Krüdener ne pouvait partager leur surprise.

.... * « Nous avons été si fidèlement avertis par
» la miséricorde du Seigneur que nous avons su d'a-
» vance, les époques remarquables, tellement que le
» jour même où il se passa quelque chose de très-mar-
» quant à Paris le 20 mars, nous avait été annoncé trois
» mois d'avance par quelqu'un de notre société; mais
» ce que je vous écrivais de Strasbourg, sur ces lys
» qui n'avaient fait que paraître pour disparaître, je
» l'avais écrit par une inspiration qui m'avait trans-
» portée en écrivant. De même les grandes choses
» qui se passent dans l'intérieur de l'Empereur, et le

* 10 Avril 1815, à Mademoiselle de Stourdza.

» préparent aux grandes destinées qui étonneront les
» peuples ne sont pas ignorées de l'indigne servante
» qui doit lui annoncer de grandes choses ; mais j'ai
» su d'avance qu'il y aurait de grands empêchemens
» à cela, de faux jugemens sur mon compte, et je
» n'ose me justifier sur rien, le Seigneur éclairera
» tout.........

» J'ai été obligée dernièrement à plusieurs voyages
» et à chercher un asile qui m'a été montré et qui
» sera témoin de grandes choses. Tout cela a l'air
» d'inconséquence et beaucoup de personnes voyant
» que j'étais instruite d'avance de tant d'événemens
» me croient mêlées dans des affaires politiques. Hélas !
» si je ne savais que ce qui se passe dans les cabinets,
» je saurais peu et je serais dans les ténèbres. »

« Schlucktern, le 18 mai 1815.

» Je ne saurais, chère amie, en recevant votre
» dernière lettre, ne pas vous marquer combien j'ai
» été touchée de la douceur et de l'indulgence que
» vous me montrez, quand vous me croyez coupable
» d'un si long silence. Oh ! ma chère Roxandre, que
» je vous aime ! Mon cœur ne peut se séparer de
» vous en vous écrivant, quoique mille choses m'ap-
» pellent et tellement que j'en ai la fièvre, parce que
» tout mon cœur s'agite à la vue de tant de miracles
» et de tant de lettres qui me demandent des conseils
» spirituels et m'annoncent les progrès de l'Eglise.
» Oh ! mon amie, que de choses j'ai encore apprises

» depuis vous, que de choses j'ai vues confirmées,
» dont le monde ne se doute pas ! Qu'il me tarde de
» vous parler de notre bien-aimé Empereur et des
» grandes destinées du monde ! Il ne me reste plus
» aucun doute que le Seigneur n'ait voulu instruire la
» misérable et indigne créature qui vous écrit : chère
» amie, priez, priez ; les momens sont bien grands.
» Priez pour l'élu du Seigneur. Priez aussi pour votre
» pauvre amie qui en a bien besoin, qui craint sans
» cesse de manquer à ses grands devoirs et se trouve
» si coupable de ne pas aimer le Dieu des infinies
» miséricordes, qui l'accable de bienfaits et exauce
» chacune de ses prières. Nous nous jetons souvent à
» genoux pour prier pour ceux que nous chérissons.
» Oh ! que le monde ne se doute pas de ce qui va
» arriver ! »

Telle était la situation d'âme de Madame de Krüdener lorsqu'Alexandre quitta Vienne pour se rendre à son quartier-général à Heidelberg. Mais avant de raconter l'entretien qu'il eût avec elle, nous ferons connaître en peu de mots le caractère et les dispositions de l'Empereur de Russie.

CHAPITRE XV.

1815.

Jeunesse d'Alexandre. — Son jugement sur Catherine II. — Difficultés de sa position. — F.-C. de Laharpe. — Sensibilité d'Alexandre. — Inquiétudes secrètes. — Premiers désirs religieux qu'éveille chez Alexandre la prise de Moscou. — Le prince Alexandre Galitzin. — La bible de l'impératrice Elizabeth. — La parole semblable à une épée à deux tranchants. — Notions religieuses incomplètes. — La fête anniversaire du couronnement. — Fondation de la société Biblique. — Son développement. — Anecdote. — Le typhus à Wilna. — M. de Saint-Priest. — Départ de Riga. — Le Psaume XCI. — Le général Moreau. — Bataille de Dresde. — Retraite. — Détresse d'âme d'Alexandre. — Consolations données au cœur brisé. — Changement de fortune. — Voyage en Angleterre eu 1814. — Entretiens avec les Quakers. — Récit de William Allen. — Le ministère des femmes. — Propre justice d'Alexandre. — Congrès de Vienne. — Faiblesse et rechute. — Insuffisance du repentir. — Langueur de l'âme d'Alexandre. — Napoléon débarque en France. — Alexandre quitte Vienne. — Il arrive à Heilbronn. — Troubles de son âme. — Visite de Madame de Krüdener. — Elle lui montre son état de péché. — Emotion d'Alexandre. — Conversion.

ALEXANDRE souffrit de bonne heure de la vanité et de la corruption des cours. Accessible à tous les élans généreux, il ouvrait volontiers son âme à la bienveillance et à la tendresse. Sa sensibilité vive et délicate débordait sans cesse, dans ses relations avec ses sœurs, ses frères, ses maîtres et ses serviteurs. Elle se répandait de la manière la plus touchante sur les ani-

maux, les plantes même qu'il cultivait à Czarskocélo, et ce besoin de sympathie tendre l'avait rendu l'idole de la Russie, depuis le palais de Catherine jusqu'à la plus humble chaumière de l'empire. Alexandre se trouvait souvent blessé par la dissimulation, la ruse et l'intrigue qui régnaient à la cour. Pour s'y soustraire et prolonger les rêves purs qui avaient bercé sa jeunesse, il désirait une nourriture spirituelle, mais il ne rencontra que les chimères philosophiques de son siècle et les adopta avec empressement.

Trop jeune, trop inexpérimenté pour comprendre le génie extraordinaire de Catherine II, qui l'aimait avec idolâtrie, il ne lui rendait point alors la justice qui lui dicta plus tard ce jugement : « Catherine était
» pleine de prudence et d'esprit. C'était une grande
» femme dont la mémoire vit à jamais dans l'histoire
» de Russie..... Quant au développement moral, elle
» était au même point que son siècle..... Nous étions
» philosophes et la divine essence du Christianisme
» se dérobait à nos regards. Je sentais le vide dans
» mon âme et un vague pressentiment me suivait
» partout. »

Partagé entre son aïeule et ses parens, l'obligation de concilier son affection pour eux, avec son respect pour Catherine, et la triste nécessité de les ménager sans cesse, lui apprirent de bonne heure à calculer l'expression de ses sentimens. Il en souffrait ; il en gé-

missait et ne pouvait épancher son âme que dans le sein de l'ami qui avait élevé sa jeunesse.

Fréderic-César de La Harpe était le seul être au monde qui put compatir à ses peines, comme aussi il était le seul qui lui fit entendre le langage de la vérité. M. de La Harpe manquait peut-être de ce qu'on est convenu d'appeler de l'esprit; il n'avait point su développer celui de son élève, mais il l'aimait tendrement et lui donna tout ce qu'il possédait lui-même, en lui inspirant l'horreur du mal, bien plus précieuse que les sciences, pour un Prince qui ne connaît de frein à sa volonté que sa volonté même. Ce fut M. de La Harpe qui entretint chez Alexandre ce profond respect pour la dignité humaine qu'il conserva jusqu'à son dernier soupir. *

Le peuple russe encore enfant, mais fier des trente années de gloire que lui avait apportées le règne de Catherine, cherchait à s'identifier avec les pensées de sa souveraine, et comprenait quelque chose des grands desseins qu'elle avait formés pour son petit-fils. Prévoyant les maux que Paul pourrait causer à la Russie, Ca-

* M. Schnitzler, dans son histoire intime de la Russie, parle de Laharpe comme ayant jeté d'excellentes semences de piété dans le cœur de son élève. Ses intentions de travailler au développement moral de son élève étaient parfaites, mais il était alors trop homme de son siècle et trop imbu de sa philosophie pour avoir connu et pu communiquer ce que nous appelerions la vraie piété.

therine aurait voulu le faire renoncer au trône, en faveur d'Alexandre, dont elle hâta l'émancipation, en le mariant dès l'âge de seize ans et demi, avec Elizabeth, margrave de Bade-Bade.

Cette union eut des vicissitudes que nous n'avons pas à retracer ici; Alexandre cherchait une âme qui répondit à la sienne. Belle, aimable, vertueuse, la grande-duchesse Elizabeth ne comprit pas qu'elle eut besoin d'efforts pour fixer son époux.

La terrible catastrophe qui plaça la couronne sur la tête d'Alexandre, lui laissa une impression si profonde, que ni les pompes du trône, ni les voluptés, ni les fortes préoccupations de la guerre ne faisaient trêve à ses tourmens. Dieu seul pouvait le soulager, mais bien des années s'écoulèrent avant qu'Alexandre se tournât vers lui.

C'était en 1812. Napoléon venait d'entrer à Moscou. Profondément affecté de ce désastre, Alexandre ne pouvait se dissimuler les dangers qui l'entouraient, ni l'exaspération que tant de sacrifices inutiles avaient mise au cœur du peuple russe. Troublé jusqu'au fond de son âme, il avoua un jour, au prince Alexandre Galitzin, compagnon et ami de sa jeunesse, que rien ne parvenait à dissiper les sombres nuages qui l'obsédaient. Il n'y avait pas long-temps que le prince Galitzin, jusqu'alors le plus léger, le plus gai et le plus brillant des courtisans, avait lui-même reçu de sérieuses impressions de la grâce de

Dieu. La lecture de l'Ecriture Sainte, dont il faisait ses délices, lui parut le seul baume qui pût adoucir les amertumes du cœur d'Alexandre, et il n'hésita pas à lui en conseiller l'essai *. L'Empereur ne répondit point; mais peu de jours après, il entra chez l'Impératrice Elizabeth, et la surprit beaucoup en lui demandant si elle avait une bible à lui prêter : il emporte le précieux volume; il se met à le lire, et bientôt il se sent transporté, ravi dans une autre sphère. Un crayon à la main, il soulignait tous les passages qui lui paraissaient convenir à sa situation, et les relisant ensuite, il croyait entendre une voix amie qui relevait son courage. Elle pénétrait *comme une épée à deux tranchans* dans les plus profonds replis de son cœur. Tous les sophismes qui avaient obscurci sa belle intelligence luttaient en vain contre la vérité qui s'y faisait jour et succombaient l'un après l'autre, dans ce combat désespéré.

Jusqu'alors Alexandre avait été déiste : élève d'un

* Alexandre Nicolaiewitch-Galitzin, né en 1773, avait été attaché de bonne heure à la cour. Il fut ensuite procureur-général au S.t-Synode et devint membre du Conseil de l'Empire depuis 1810. M. Schnitzler dit « qu'il partagea les sentimens de son maître qui, après » les deux campagnes de France, se laissa aller à ce piétisme, etc. » Alexandre Galitzin fut l'ami de son maître, mais il resta toujours parfaitement indépendant au point de vue religieux. Premier instrument du réveil d'Alexandre, il ne marcha point à sa suite, et finit même par encourir, une sorte de disgrâce pour son attachement aux sociétés bibliques.

gouverneur qui, par un sentiment de conscience, n'avait jamais cherché à lui imposer des convictions, et s'était borné à lui inspirer un profond respect pour l'Etre suprême, Alexandre s'était contenté de ce sentiment vague et sans portée, qui, dès ce jour, se transforma en une véritable croyance. Le Dieu abstrait disparut pour faire place au Dieu de la révélation et sa présence s'étant manifestée, Alexandre revêtit cette dignité, cette attitude sérieuse, cette résignation accompagnée de fermeté, dont tous ses actes portèrent désormais l'empreinte. Dans un moment où l'effervescence du peuple russe froissé dans tous ses intérêts et dans toutes ses affections, l'environnait des plus grands périls, il se promenait seul dans les bois de Caméniostroff; son palais sans gardes était ouvert à tous. Absorbé dans la contemplation du glorieux avenir qu'il commençait à entrevoir, il avait remis à Dieu le soin de sa vie et ne pensait qu'à lui montrer son obéissance; il ne cessait de demander la lumière, et Dieu lui faisait franchir les plus redoutables abîmes : chacun put reconnaître sa main dans la protection qu'il lui accorda au jour anniversaire de son couronnement.

Ce jour, le 15 septembre, se fête en Russie avec une pompe extraordinaire. Dans un pays où la volonté du souverain est la suprême loi, et où l'honneur, la vie, la félicité de tous dépendent de la manière dont un seul comprendra ses devoirs et saura

les remplir, le jour qui lui rappelle la grandeur et la sainteté de ses engagemens, doit être pour le peuple d'une haute importance. Aussi, malgré tant de revers et de désastres, on crut ne pouvoir se dispenser de cette solennité. La multitude désespérée de la prise de Moscou avait besoin d'être encouragée par la présence de celui qu'elle aimait encore dans son adversité; mais on obtint de l'Empereur qu'il ne traversât pas la ville à cheval, pour se rendre à la cathédrale. Ce fut la dernière fois qu'il céda aux conseils de la prudence humaine. La famille Impériale passait au petit pas, dans une voiture à glaces, au milieu de cette multitude dont le morne silence et les visages irrités offraient un singulier contraste avec la fête qu'on célébrait. Arrivé à la cathédrale, l'Empereur en monta les degrés avec les Impératrices, sans qu'un seul hourrah, sans qu'une acclamation vinssent rompre ce silence effrayant. Une étincelle aurait suffi pour causer un embrasement. La vie d'Alexandre était dans les mains de cette foule et il le sentait, mais la Providence veillait sur lui. Moscou venait d'être livré aux flammes, et la Russie était sauvée.

Alexandre voulut assurer à son peuple le bienfait dont il avait apprécié l'étendue. Il voulut lui faire connaître la Bible qui l'avait soutenu et relevé dans sa détresse. Le moment était heureusement choisi. L'Eglise Russe, comprimée par son formalisme, se

serait peut-être montrée hostile à ses vœux, sans l'impulsion nouvelle que la grande délivrance de 1812 communiqua à tous les esprits. Le vénérable métropolitain Séraphin cédant aux instances d'Alexandre, donna l'exemple et entraîna toute la partie du clergé qui n'était pas sous l'empire de la routine : le 18 décembre, la société biblique Russe fut fondée et le Prince Galitzin en fut nommé président, sous le protectorat de l'Empereur. M. de Wietinghoff, frère de Madame de Krüdener en était un membre actif. Deux cent quatre vingt-neuf comités auxiliaires témoignèrent du zèle et de l'activité prodigieuse du comité central, dont Alexandre de Tourguéneff était l'âme.

En donnant la Bible à ses sujets, Alexandre n'avait garde d'en négliger la lecture pour son propre compte, et il y puisait chaque jour de précieux enseignemens, sans pouvoir encore en saisir tout l'esprit, ni en accepter tout le contenu. Il s'était donné sa religion et se l'était faite à lui-même, plutôt qu'il ne l'avait reçue d'en haut. Alexandre était encore sous la loi : sa conscience le poussait à se rapprocher de Dieu et à faire sa volonté, à se conformer à son image, à ne vivre que pour lui et à se vouer entièrement à son service : elle lui enseignait qu'il ne pouvait rien refuser à Dieu, rien faire de trop pour lui, ni combler par les efforts de l'avenir, les vides de son passé et les abîmes creusés par ses péchés, mais elle ne lui communiquait aucune force ; au contraire, les exigences toujours

croissantes de cet hôte saint et mystérieux, lui enlevant une à une les consolations qu'il tirait de son propre fonds, ajoutaient chaque jour à son abattement et à sa tristesse.

Toute sa conduite était empreinte d'une sorte d'inflexibilité sérieuse et légale qui ne manquait ni de grandeur ni de majesté. Un de ses aides-de-camp, voulant prouver, qu'en 1812, Alexandre n'avait point encore le sentiment du pardon chrétien, qui le porta plus tard à user d'une grande clémence envers les meurtriers de son père, nous citait le fait suivant :

La nouvelle de l'incendie de Moscou et de la déroute de l'armée Française n'était pas encore arrivée à Pétersbourg ; Koutouzoff venait de prendre le commandement de l'armée Russe, en remplacement de Barclay de Tolly, lorsque le prince T**, général-major d'artillerie et l'un des plus distingués de l'Empire, se présenta au quartier-général et supplia Koutouzoff de le tirer de l'inaction et de l'exil, en l'employant dans son état-major. Ses talens militaires bien connus décidèrent Koutouzoff à accéder à cette demande. Dès que l'Empereur le sût il lui écrivit ;
« La capitale de l'empire est prise ; l'ennemi est au
» cœur de la Russie, mais je suis encore Empereur,
» et je ne conçois pas que vous ayez eu l'audace de
» faire sortir le général T** de son exil. Qu'il y
» soit à l'instant renvoyé et soumis à la surveillance
» la plus exacte de la police locale. »

Il ne se montra pas moins ferme quelques mois plus tard, en visitant les hospices de Wilna, où des milliers de Français périssaient du typhus. M. de Saint-Priest, redoutant pour l'Empereur la contagion du fléau dévastateur, avait résisté à son désir de visiter les malades, et couché en travers de la porte, il avait fini par lui opposer le rempart de son corps sans pouvoir l'arrêter. Alexandre se montra digne d'un tel dévouement. Pendant bien des heures, il parcourut toutes les salles, s'arrêtant à chaque lit, pour porter à ces malheureux, les consolations et les encouragemens que lui dictait son cœur tendre et pieux.

Cependant il avait encore beaucoup à apprendre à l'école de la vérité. Il ne s'était point dépouillé de lui-même pour se donner à Dieu ; son cœur était partagé : de là, des agitations et d'incessantes angoisses qui n'échappaient point aux regards de ceux qui l'entouraient.

Au moment de son départ de Riga, une dame de la cour, témoin de ses combats, lui remit une copie du psaume XCI, « *Qui habitat*, etc. » et le conjura de le lire souvent, en lui promettant qu'il y trouverait toutes les consolations dont il avait besoin. Alexandre prit le papier avec précipitation et partit. Pendant trois jours, il ne se déshabilla point et oublia entièrement ce qui lui avait été remis; mais arrivé aux frontières de l'empire, il assista à une

prédication sur le 3.e verset de ce même psaume XCI : T*u marcheras sur le lionceau et sur l'aspic et tu fouleras le lionceau et le dragon.* Son attention fut captivée, et le soir lorsqu'il trouva parmi ses papiers, la copie qu'il avait reçue à Riga, il en fut frappé ; il la relut ; mais il ne pouvait encore s'en pénétrer. Alexandre mettait encore sa confiance en l'homme, et il devait bientôt être cruellement désabusé.

Sacrifiant à son ambition, la paix qu'il avait trouvée au sein des forêts du Nouveau Monde, le général Moreau venait de céder aux sollicitations des souverains alliés, impatiens d'opposer à Napoléon un adversaire aussi redoutable. Toutes les espérances d'Alexandre semblaient concentrées sur ce puissant auxiliaire, mais en lui décernant d'avance les pompes du triomphe, Alexandre avait oublié ou méconnu la main puissante qui l'avait protégé dans les plus grands périls, et Moreau fut pour lui, *ce roseau*, dont parle le prophète, *qui perce la main de celui qui s'y confie.* Après la blessure mortelle de Moreau, qui entraîna la perte de la bataille de Dresde, l'armée russe se replia sur Tœplitz. L'Empereur voulut accompagner à cheval, avec six de ses généraux, le corps de Moreau. La pluie tombait par torrens. Les horreurs du champ de bataille, la présence du cadavre de celui qu'il avait poussé à sa perte, renouvelèrent toutes les sombres pensées dont il était si souvent assailli. Depuis quarante-huit heures, il n'avait pris

aucun repos et presque pas de nourriture. La fatigue, le froid, ajoutant encore à son accablement; tout-à-coup il s'écria : « Mon Dieu ! mon Dieu ! que je » suis malheureux ! Faudra-t-il donc toujours porter » la peine de mes péchés d'une manière si cruelle ! » Partout je porte le malheur avec moi et autour » de moi ! »

En effet, les Russes qui avaient remporté de nombreux avantages sur les Français, lorsqu'Alexandre ne commandait pas son armée, étaient battus toutes les fois qu'il s'y trouvait. « Je n'en puis plus, dit-il, faites » avancer ma calèche. » Contre son ordinaire, il désira être seul : il ne voulait point de témoin de sa faiblesse, afin de s'abandonner, sans contrainte, à la douleur qui lui arrachait des sanglots et des gémissemens. Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi : ses aides-de-camp consternés de ne pouvoir lui offrir de consolations, le suivaient dans un douloureux silence, mais celui qui s'appelle le *Témoin fidèle et véritable,* celui qui *prend plaisir au cœur brisé et à l'esprit froissé avait recueilli et sanctifié ses larmes.* Alexandre s'était soumis et n'attendait plus que de Dieu, la victoire qui devait rendre à l'Europe la paix après laquelle elle soupirait. Il ne nous appartient pas de sonder les conseils de Dieu et de dire quel fut le rapport mystérieux de ce retour d'Alexandre, avec les grands événemens de cette époque : mais à dater de ce jour-là, les

victoires de Kulm, de Katzbach, de Grossbeeren, la prise de Vandamme et de son armée, enfin la terrible bataille de Leipsick se succédèrent rapidement et changèrent la face de l'Europe.

Alexandre était profondément reconnaissant; il sentait la présence de Dieu et désirait se rapprocher de lui. Il lutta contre la flatterie et l'enthousiasme que sa grâce et sa beauté avaient excité en France. En Angleterre, où il fit un voyage au mois de juin 1814, avec sa sœur la duchesse d'Oldembourg, on le vit rechercher les hommes les plus connus par leur foi et leur piété.

William Allen nous a conservé un récit attachant de ses rapports avec les quakers. Dans une longue conversation qu'il eut, le 21 juin, avec Stephen Grellet, James Wilkinson et William Allen, l'Empereur les questionna sur leur manière d'envisager la mission religieuse des femmes et leur action dans l'Eglise :

« Nous lui exposâmes, dit William Allen, qu'aucun
» homme ne peut devenir ministre de l'Evangile, que
» sous l'influence immédiate de l'Esprit divin; que
» l'on n'est qualifié pour cet important office ni
» par des connaissances, ni par des études hu-
» maines, comme cela se pratique parmi les hom-
» mes; que lorsqu'un membre de notre association
» a, dans son esprit, la conviction qu'il est de son
» devoir de parler dans nos réunions d'adoration, il
» lui est permis de le faire. S'il le redemande, il

» est considéré comme en épreuve, et à la fin, la » question est posée à un *meeting* de discipline. Alors, » si l'on sent évidemment que cette personne est ap- » pelée, elle est reconnue comme ministre par un » acte du meeting ; enfin nous lui dîmes que, comme » en Christ, homme et femme, ne sont qu'un ; nous » admettons les femmes qui paraissent bien qualifiées » à exercer leurs dons comme ministres, conformé- » ment à ce qui se pratiquait dans la primitive Eglise » et à l'exemple des quatre filles de Philippe.

» Ce sujet fit naître chez l'Empereur, des réflexions » pleines d'intérêt et de sentiment. Il remarqua que » l'adoration de Dieu consiste non en cérémonies ex- » térieures ou en répétitions de mots que les pécheurs » et les hypocrites adoptent aisément, mais à avoir » l'esprit vraiment prosterné devant Dieu. »

D'après ce récit, nous sommes autorisés à croire qu'Alexandre reconnaissait la possibilité d'un ministère religieux des femmes au milieu de la société, et que Madame de Krüdener ne devait rencontrer chez lui aucun préjugé contraire à l'accomplissement de sa mission. Mais pour écouter et comprendre son langage, il fallait qu'Alexandre reconnut plus sincèrement et plus profondément sa propre misère; en vain parlait-il avec abandon et une componction touchante de ses combats, de ses tentations et du besoin constant qu'il avait d'être gardé ; en vain demandait-il à des amis pieux des encouragemens et des exhortations : il se faisait encore défaut

à lui-même, en mêlant son œuvre à celle de Dieu, en s'appropriant ses grâces et s'en faisant comme un mérite, il les dépouillait de leur efficace salutaire.

Bientôt l'adoration dont il se vit l'objet le trouva sans défense. Les séductions de la beauté, les charmes de la volupté l'atteignirent encore dans la portion la plus vulnérable de son cœur, et son séjour à Vienne lui fit perdre tout le fruit des austères leçons du malheur. Une fois retombé dans les entraînemens de ce cœur si facile à séduire et désarmé contre les suggestions de la flatterie et les enivremens de sa gloire, il perdit la paix de son âme dans une lutte incessante et stérile. Il croyait toujours à la souveraineté de Dieu ; il ne succombait pas sans reconnaître ses torts. Chaque violation de la loi sainte lui causait des remords et un retour sur lui-même aussi douloureux qu'humiliant ; mais de tous ces repentirs particuliers dont chacun peut-être était vif et poignant, il ne résultait pour lui qu'un mécontentement sourd, un malaise général sans effet pour sa régénération. Chaque fois qu'il avait failli, il se plaisait à ne considérer sa chute que comme un accident, sans comprendre que cette faiblesse trahissait un vice radical, sans oser s'avouer que son défaut habituel, la volupté, accusait l'âme entière de révolte et dénonçait sa corruption. En un mot, il se repentait de ce qu'il faisait, et non de ce qu'il était.

De bonnes résolutions, en bonnes résolutions, de

réformes en réformes, il n'abordait point encore cette réforme profonde qui change tout le cours et tout le fonds de la vie. Habituellement humiliée, mais non consolée, chaque jour, son âme perdait quelque chose de sa foi; d'une défaite à l'autre, elle se reposait moins sur elle-même, la réaction devenait plus faible, et chacun de ces élans infructueux ôtant quelque chose à son énergie, lui laissait un vide qu'un nouveau mécompte élargissait davantage. Cet état douloureux ne pouvait se prolonger sans péril. La voix de la conscience se lasse, elle perd son accent dans le cœur qui n'a pas su prendre la courageuse résolution de devenir supérieur à lui-même, d'opposer son avenir à son passé : il s'habitue à ses reproches; il les entend sans tressaillir et tombe enfin dans cet impassible désespoir, terrible avant-coureur de la mort de l'âme, de la mort sans Dieu. Tel était le danger qui menaçait Alexandre : chaque jour les chaînes du péché s'appesantissaient encore sur ce cœur rongé de soucis et de convoitises : pour les rompre, il fallait un miracle de Dieu.

Tout-à-coup, l'on apprit à Vienne que Napoléon avait quitté l'île d'Elbe; bientôt la surprise, la stupéfaction et l'anxiété succédèrent au sourire de l'incrédulité et du dédain, lorsqu'on reçut la nouvelle de son débarquement en France et de son arrivée à Paris. Une nouvelle coalition se prépare et les armées alliées se mettent en marche. Alexandre part de Vienne

pour se rendre à son quartier-général. Des soucis domestiques cuisants, les chances incertaines de la guerre, et l'effrayante responsabilité des chefs des nations jetaient un voile encore plus lugubre, sur cette âme si habituellement assombrie ; toutes les pensées d'Alexandre étaient concentrées sur ces grands sujets. En traversant l'Allemagne, à peine pouvait-il dérober aux yeux de son entourage, l'ardeur dévorante de ses inquiétudes. Aussi se hâta-t il de se soustraire aux hommages empressés et à la curiosité des Bavarois, qui lui avaient préparé une réception splendide ; mais il ne put échapper de même à celle qui l'attendait aux frontières du royaume de Wurtemberg. C'était à Heilbronn. Obligé d'en subir la fatigue pendant une journée entière, il n'attendait que le moment de rentrer dans la solitude, et il se retira à l'entrée de la nuit dans son appartement.

« Je respirais enfin, racontait Alexandre lui-même, » et mon premier mouvement fut de prendre un » livre que je porte toujours avec moi, mais mon » intelligence obscurcie par de sombres nuages, ne se » pénétrait point du sens de cette lecture. Mes idées » étaient confuses et mon cœur oppressé. Je laissai » tomber le livre, en pensant de quelle consolation » m'aurait été dans un moment pareil, l'entretien d'un » ami pieux. Cette pensée vous rappela à mon sou- » venir, je me souvins aussi de ce que vous m'aviez » dit de Madame de Krüdener et du désir que je

» vous avais exprimé de faire sa connaissance. — Où
» peut-elle être maintenant et comment la rencontrer
» jamais ? J'avais à peine exprimé cette idée, que
» j'entends frapper à ma porte. C'était le prince
» Wolkonski qui de l'air le plus impatienté, me dit,
» qu'il me troublait bien malgré lui, à cette heure
» indue, mais que c'était pour se débarrasser d'une
» femme qui voulait absolument me voir. Il me
» nomma en même-temps Madame de Krüdener. Vous
» pouvez vous figurer ma surprise. Je croyais rêver.
» — Madame de Krüdener ! Madame de Krüdener !
» m'écriai-je. Cette réponse si subite à ma pensée
» ne pouvait être un hasard. Je la vis sur le champ
» et comme si elle avait lu dans mon âme, elle
» m'adressa des paroles fortes et consolantes qui cal-
» mèrent le trouble dont j'étais obsédé depuis si
» long-temps »

Dès ses premières paroles, Madame de Krüdener arracha le voile qui dérobait à l'Empereur son état de péché ; elle flétrit sévèrement les désordres de sa vie passée, sa coupable légéreté et l'orgueil qui s'était mêlé à tous ses plans de régénération ; mais elle le fit avec cette onction pénétrante, cette douceur et cette force qui lui étaient particulières. S'animant par degrés, en voyant l'attention que lui prêtait Alexandre, et son étonnement de l'entendre traiter ouvertement de chimère sa conversion à Dieu. « Non, Sire, lui dit-elle, vous ne vous êtes pas

» encore approché de l'Homme-Dieu comme un cri-
» minel qui vient demander grâce. Vous n'avez pas
» encore reçu grâce de celui qui seul sur la terre
» a le pouvoir de remettre les péchés; vous êtes
» encore dans vos péchés; vous ne vous êtes pas
» encore humilié devant Jésus; vous n'avez pas encore
» crié comme le publicain du fond de votre cœur :
» — O Dieu! sois apaisé envers moi qui suis un grand
» pécheur! Et voilà pourquoi vous n'avez point de
» paix. Ecoutez la voix d'une femme qui a été aussi
» une grande pécheresse, mais qui a trouvé le pardon
» de ses péchés au pied de la croix de Christ. »

A ces paroles, Alexandre versait d'abondantes larmes, et se cachait le visage dans ses mains. Tout-à-coup, Madame de Krüdener se rappelle que c'est à son souverain et à l'Empereur de toutes les Russies qu'elle adressait de si dures leçons; elle s'arrête et veut s'excuser de la vivacité et de la franchise de son langage. Alexandre la rassure..

— « Non, Madame, continuez, vos paroles sont
» une musique pour mon âme. »

Trois heures s'écoulèrent dans cet entretien. Quand elle exprima le regret qu'elle aurait d'avoir proféré quelques paroles qui l'eussent blessé : — « Soyez
» sans crainte, interrompit-il, tout votre discours s'est
» légitimé à mon cœur : vous m'avez fait découvrir
» en moi des choses que je n'y avais jamais vues;
» j'en rends grâce à Dieu, mais j'ai besoin d'avoir

» souvent de pareils entretiens, et je vous prie de
» ne pas vous éloigner. »

Telle fut cette première entrevue. Les discours de Madame de Krüdener n'avaient rien de bien nouveau, c'était la prédication de l'Evangile, toujours la même dans tous les lieux et dans tous les temps ; mais l'onction de Dieu, en mettant les paroles de la vérité sur ses lèvres, avait disposé Alexandre à les recevoir. Pour la première fois, il sentait un cœur chrétien palpiter dans chacun des argumens que Madame de Krüdener employait pour lui démontrer la vérité ; il sentait que sa véhémence était celle de la charité qui respirait jusque dans ses menaces. Aussi cette parole, à la fois si divine et si humaine, foulant aux pieds les vaines objections de l'intelligence, pour aller droit au cœur d'Alexandre, y laissa une trace brûlante. Dès ce jour, une sainte contrition, et une repentance durable y prirent la place du découragement et du remords.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

Préface .... v.

CHAPITRE I.er

1764. — 1786.

La Livonie et la Russie. — La famille Wietinghoff. — Le Conseiller privé de Wietinghoff. — Madame de Wietinghoff et le maréchal Munich. — Naissance de Barbe-Julie de Wietinghoff. — Voyage à Spa et à Paris. — Portrait de Mademoiselle de Wietinghoff à l'âge de 13 ans. — Les Encyclopédistes. — Vestris. — Voyage en Angleterre. — Demandes en mariage. — Le baron de Krüdener. — Gellert. — J.-J. Rousseau. — Sentimens de Mademoiselle de Wietinghoff. — La générale de Mayendorff. — Théâtre de société. — Le comte et la comtesse du Nord à Mittau. — Naissance du baron Paul de Krüdener. — M. de Krüdener, ambassadeur à Venise. — Départ de Mittau. — Saint-Pétersbourg et Vienne. — Arrivée à Venise. — Le corps diplomatique. — La comtesse Brenner. — Théâtre de societé. — Le duc de Fleury et le comte Brenner. — M. de Krüdener, jugé par sa femme. — Détails d'intérieur. — Séjour à la Mirà. — L'orage. — Alexandre de Stakieff. — Bienfaisance de Madame de Krüdener. — M. de Krüdener est nommé ambassadeur en Danemarck. — Voyaye en Italie. — Angélica Kaufman. 1 à 23.

CHAPITRE II.

1786. — 1790.

Le comte Skawronsky. — Paul Jones. — Miranda. — Portrait de Madame de Krüdener. — Le comte Léopold-Frédéric de Stolberg. — Départ d'Alexandre de Stakieff. — Conséquences fâcheuses. — Lettre à Bernardin de Saint-Pierre — Voyage de Madame de Krüdener à Paris. — Développement successif opéré chez Madame de Krüdener. — Son désir de s'instruire. — L'abbé Barthélemy.

— Voyages du jeune Anacharsis. — Séance de l'Académie Française. — Bernardin de Saint-Pierre. — Promenades champêtres. — Aimables qualités de Madame de Krüdener. — Commencement de la révolution. — Perturbation morale qu'elle entraîne. — Singuliers contrastes chez Madame de Krüdener. — Départ pour Montpellier. — Séjour à Nîmes. — Description. — Danger que court Mademoiselle de Krüdener. — Séjour à Avignon. — Retour à Montpellier. — L'influence des passions. — Mademoiselle Piozet. — M. de Lézay. — Barèges. — Succès de Madame de Krüdener. — Paul et Virginie. — Course à Luz. — La marquise de Livron. — Insouciance des jugemens du monde. 24 à 40.

CHAPITRE III.

1790. — 1792.

Retour à Montpellier. — Excursion champêtre. — Madame Ohanly. — Le comte Charles de Frégeville. — Départ ajourné. — M. Armand et Mademoiselle Piozet. — Séparation douloureuse. — Un protecteur dangereux. — Séjour à Paris. — Trouble de conscience. — Sophismes. — Lettre de Madame de Krüdener. — Remords. — Retour de Louis XVI de Varennes. — Départ pour Bruxelles. — Lettre de Madame de Krüdener. — Arrivée en Danemarck. — Maladie de M. de Frégeville. — Son départ. — Madame de Krüdener se rend à Riga. — Le général de Frégeville en 1841. — Lettre de M. de Frégeville à l'auteur. — Lettre de Madame de Krüdener. — Voyage à Pétersbourg. — Mort du conseiller privé de Wietinghoff. — Projets de réunion avec Madame Armand. — Lettre de Madame de Krüdener. — Visite d'Alexandre de Stakieff. — Emotion salutaire. 41 à 56.

CHAPITRE IV.

1792. — 1800.

Madame de Krock. — Embarras de M. de Krüdener. — Noble résolution de Madame de Krüdener. — Rapprochement. — Lettres de Madame de Krüdener. — Riga. — Arrivée à Berlin. — Départ pour Leipsick. — Lettre à Bernardin de S.t-Pierre. — Style épistolaire de Madame de Krüdener. — Voyages en Allemagne. — Retour à Riga, en 1794. — La société de Riga et Madame de Krüdener. — Séjour à Kosse. — La langue Esthonienne. — Le

comte de Stackelberg et Catherine II. — Les serfs Esthoniens. — Retour à Riga. — Départ pour la Suisse. — La société de Lausanne. — Course à Genève. — Passage du général Bonaparte. — La danse du schall, décrite par Madame de Staël. — M. Quirin de Cazenove. — Invasion de la Suisse par les Français. — Schoenhoff. — Hommage aux Suisses et à l'Avoyer Steiger. — L'abbé Becker. — M. de Krüdener est nommé ambassadeur à Madrid, puis à Copenhague. — Réunion à Munich. — Mademoiselle Juliette de Krüdener. — Lettre de Madame de Krüdener. — Dresde. — La comtesse de Wattsdorff. — Séjour à Tœplitz. — Départ pour Berlin. — Les maximes improvisées. 57 à 79.

CHAPITRE V.

1800. — 1801.

Bonnes résolutions de Madame Krüdener. — Difficultés pratiques. Lettre de Madame de Krüdener. — Son inexactitude vainement combattue. — Diners diplomatiques. — Séjour à Riga. Lettres de Madame de Krüdener. — Sa société à Berlin. — Le comte Alexandre de Tilly. — Tilly et Rivarol. — Fête donnée à la grande duchesse Hélène de Mecklembourg. — Vers de Tilly. — Paul 1.er et le titre de citoyen. — Une dépêche inopportune. — Belle conduite de M. de Krüdener. — Dangers de sa résolution. — Récompense. — Lettre de Madame de Krüdener. — Son erreur sur le but et les effets de la prière. — Jean-Paul Richter. — La princesse Louise Radziwill née princesse de Prusse. — Théâtre de société. — La Reine de Prusse. — Sollicitude maternelle. — Sage direction de la Providence. — Lettres de Madame de Krüdener. — Résignation. — Mort de Paul I.er — Départ pour Tœplitz. — Erreurs des biographes. — Lettre de M. de Krüdener à sa femme. — Lettre de Madame de Krüdener. 80 à 100.

CHAPITRE VI.

1801. — 1802.

Toeplitz. — Le prince Radziwill et la princesse Louise. — La princesse Clary. — Le prince Henri de Prusse. — Le prince de Ligne. — Emploi de la journée. — Théâtre de société. — Projets de

voyage en Suisse mis à exécution. — Lettre de M. de Krüdener. — Réunion à Coppet de Mesdames de Staël, Rilliet-Huber, Necker de Saussure et de Krüdener. — Madame de Krüdener à Paris. — M. de Châteaubriand. — Hommage de l'auteur du Génie du Christianisme à Madame de Krüdener, — Visite inopportune de Madame de Staël. — Embarras de Madame de Krüdener. — M. de Châteaubriand et Madame de Krüdener. — 1802 et 1815. — Opinion de M. de Châteaubriand en 1840. — Travaux littéraires. — Madame de Krüdener et la poésie. — Plaisanterie de Vanderbourg. — Bergasse. — Garat. — Entraînements. — Lettres de Madame de Krüdener. — Projets de retraite. — Mort de M. de Krüdener. — Stériles regrets. 101 à 118.

CHAPITRE VII.

1802. — 1805.

Voyage à Genève. — Le docteur Gay. — Lettre de Madame de Krüdener au docteur Gay. — Projets maternels. — Voyage à Lyon. — Valérie. — Projets de retour à Paris. — Lettre au docteur Gay. — Delphine. — Sidonie. — Vers à Sidonie. — Lettres de Madame de Krüdener. — Elégie en prose du docteur Gay. — Châteaubriand. — Ducis. — Lettre à Madame Armand. — Lettre à Mademoiselle Sophie de Krüdener. — Départ pour Paris. — Valérie. — Bernardin de S.t-Pierre. — Apparition de Valérie. — Stratagèmes d'auteur. — Madame de Krüdener et les magasins de modes. — Le baron Portal. — Succès de Valérie. — Lettre à Madame Armand. — Quelques mots sur Valérie. — Jacques Ymbert Galloix. — Voyage à Riga. — Lettres de Madame de Krüdener. — Séjour à Kosse. — Lettre à M. L. P. Bérenger. — Etat moral de Madame de Krüdener. — Son état spirituel. — Sa conversion. — Les voies de Dieu merveilleuses de simplicité. 119 à 148.

CHAPITRE VIII.

1805. — 1808.

Madame de Krüdener éloignée de Dieu. — Illusions de sa piété. — Une mort subite. — Révolution morale chez Madame de Krüdener. — Terreurs de la mort. — Désolation. — Le cordonnier Morave. — La joie chrétienne. — Entretien salutaire. — Repen-

tance et conversion. — Madame Blau. — Lettre à Madame Armand. — Les fruits de la foi. — L'amour des âmes. — Lettre à Madame Armand. — Bonheur du Chrétien. — Epreuves. — Wiesbaden. — Koenigsberg. — La reine de Prusse et Madame de Krüdener dans les hôpitaux. — Relation ignorée. — Le grand duc Georges de Mecklembourg. — Dresde. — Klein-Welk. — La comtesse Werther. — La princesse de Reuss. — La comtesse de Hohenthal. — Journal de Madame de Krüdener. — Hernhut. — Kaufman. — Goerke. — Les évêques Quandt et Risler. — Course à Bautzen. — Dresde. — Combat contre le monde. — Jung Stilling. — Le grand-duc Charles-Frédéric de Bade. — Lettre à Madame Armand. — La margrave douairière de Bade. — La cour à Carlsruhe. — Séjour en Wurtemberg. — Retour à Carlsruhe. — Visite des pauvres malades. — Amour des pauvres. — La jeune servante. — Humilité de Madame de Krüdener. — La princesse de Solms-Braunfels. — Lettres de quelques gens du monde. — Le comte Wielhorsky. — Othilde ou le souterrain. — La reine Hortense à Baden. — Attachement de Madame de Krüdener. — Lettre de la reine de Prusse. — Othilde. 149 à 172.

CHAPITRE IX.

1808. — 1809.

Tendance de Madame de Krüdener au mysticisme. — Jung Stilling. — Swedenborg. — Communications avec le monde invisible. — Oberlin. — L'illuminisme. — Ses conséquences funestes. — Comment elles se produisent ordinairement. — Frédéric Fontaine, pasteur à S.te-Marie aux Mines. — Sa renommée. — La voyante Maria Kummrin. — Prédictions. — Visite de Madame de Krüdener à S.te-Marie. — Réception qui lui est faite. — Effet produit. — Examen. — Seconde vue de Maria Kummrin. — Lettres à Madame Armand. — Voyage à Genève.—Visite de Madame de Staël. —Embarras financier. — M. Gautier de Tournes. — Retour à S.te-Marie. — Lettres de Madame de Krüdener. — Prédiction de Maria Kummrin. — Délivrance du chevalier d'Ochando. — Etablissement à Bonigheim. — Lettre à Madame Armand — M. Elie Weguelin. — Lettre à M. Weguelin. — Correspondance avec Madame de Staël. — Affluence à Bonigheim. — Frédéric I.er, Roi de Wurtemberg. — Maria Kummrin est arrêtée. — Madame

de Krüdener est expulsée dv royaume de Wurtemberg. — Lettre au prince de Ligne. — Bonne réception dans le grand duché de Bade. — M. Bignon. — M. de Norvins. — Jugement de M. de Norvins. 173 à 195.

CHAPITRE X.

1809. — 1810.

La grande-duchesse Stéphanie. — Le baron Bignon. — Lettre à M. de Norvins. — Maria Kummrin sort de prison. — Annonce de calamités. — Lettre de la reine de Prusse. — Mécomptes. — Difficultés suscitées par Fontaine. — Lettre à M. Wéguelin. — Le Quiétisme. — L'amour pur. — Lettre à Madame Armand. — Support des humiliations. — Sévérité des Chrétiens tièdes. — Préventions accréditées. — La Biographie universelle. — M. Parisot. — M. S.te-Beuve. — Critique violente. — Réclamation.— Anecdote citée par M. S.te-Beuve.— Lettre de M. S.te-Beuve. 196 à 218.

CHAPITRE XI.

1810. — 1812.

Indépendance des jugemens humains. — Lettre à Madame Armand. — Anéantissement de la vanité. — Pièges d'une âme tendre. — Lettres à Madame Armand. — Privation salutaire. — Lettre à Madame Armand. — Souffrances de cœur. — Lettre à Madame Armand. — Difficultés d'un départ. — Voyage à Riga. — Arrivée à Berlin. — Lettre sur la reine de Prusse. — Arrivée à Riga. — Convalescence de Madame de Wietinghoff. — Guérison. — Mort de Madame de Wietinghoff. — Lettre de Mademoiselle de Krüdener. — Joies spirituelles. — Fréquente communion. — Le pur amour. — Embarras matériels. — Délivrance. — Renoncement. — Départ de Riga. — Lettre à Madame Armand. — Retour à Calsruhe. — Fontaine. — Le quatrième. — Soumission et sincérité de Madame de Krüdener. — Hypocrisie de Fontaine. — Piété solide de Madame de Krüdener. — Confiance trop facile. — Etude des voies de Dieu. — Lettre à Madame Armand. — Profession chrétienne. — MM. Moulinié, Gautier de Tournes, Pétillet, de Langallerie, de Divonne, de Dampierre. — Lettre à Madame Armand. — Lettre à M. Gounouilhou. — Absence d'inquiétudes. — Tranquillité en présence d'une ruine imminente. — Lettre à Fanchette Depierraz. 219 à 240.

CHAPITRE XII.

1812. — 1813.

Voyage à Strasbourg. — Le baron Paul de Krüdener. — Le comte et la comtesse de Lézay-Marnezia. — Excursion au Ban de la Roche. — M. de Lézay et Oberlin. — Prières exaucées. — Lettre à Madame Armand. — Évangélisation à Strasbourg. — Confession de misère. — Disciples de Mademoiselle Brohon. — Les victimes. — Arrestation du baron de Krüdener. — Lettre à Madame Armand. — Projets d'un voyage à Genève. — Etat religieux de cette ville. — Troupeau Morave. — M. Bost. — Société des *Amis*. — M. Henry-Louis Empaytaz. — M. François Guers. — La réunion des *Amis* se dissout. — Le professeur Bonnard. — Espérances de Madame de Krüdener. — Arrivée à Genève. — Exhortations à la fermeté. — Le baron de Steinglin. — Départ de Madame de Krüdener. — Lettre à M. Empaytaz. — Visite d'un membre de la Compagnie des Pasteurs. — Lettre de Madame de Krüdener à l'Eglise de Genève. — Opposition ecclésiastique. — M. Empaytaz est cité devant la Compagnie des Pasteurs. — Délibération. — Arrêté de la Compagnie. — Lettre de Madame de Krüdener à M. Empaytaz. — Travaux d'évangélisation à Bâle. — Lettre à l'Eglise de Genève. — Anxiétés de M. Empaytaz. — Conversation avec un Professeur de théologie. — Difficultés matérielles. — Lettre à Madame Armand. — Lettre à M. Empaytaz. 241 à 268.

CHAPITRE XIII.

1814.

Conseils d'un Professeur de théologie. — Arrêté de la Compagnie, du 10 juin 1814. — Invitation de Madame de Krüdener. — Lettre à M. Empaytaz. — Il quitte Genève. — Arrivée au Ban de la Roche. — Le pasteur Oberlin. — Madame de Krüdener à Carlsruhe. — La grande-duchesse Stéphanie. — L'impératrice Elisabeth. — Mademoiselle de Stoudza. — Lettres à Mademoiselle de Stourdza. La reine Hortense. — Fâcheuse disposition des esprits. — Le palais de Catherine II. — La Reine de Suède. — Sympathie de Madame de Krüdener. — Mademoiselle Cochelet. — Ses Mémoires.

Réfutation. — Préoccupations d'avenir de la reine Hortense. — Lettre de Madame de Krüdener à Mademoiselle Cochelet. — Lettres à M. Empaytaz. — Arrivée au Ban de la Roche. — Fatigue de la vie au milieu du monde. — La maison d'Oberlin. — Emploi de la journée. — Excursions. — Lettre à Madame Armand. — Mort du comte de Lézay. — Lettre à Mademoiselle Cochelet. — Madame de Krüdener, à Strasbourg. — Lettre au candidat Banzet. — Réunions chez M. Wéguelin. — Le baron François de Berckheim. de 269 à 294.

CHAPITRE XIV.

1814. — 1815.

Le congrès de Vienne. — Lettre à Mademoiselle de Stourdza. — Prédiction du retour de l'île d'Elbe et de l'expulsion des Bourbons. — Madame de Krüdener et l'empereur Alexandre. — Erreur de M. Capefigue. — Retour à Carlsruhe. — Le pasteur Fontaine. — Le domaine de Rapenhoff. — Humilité de Madame de Krüdener. — Prédiction de catastrophes. — Séjour à Bade. — Journal de de M. Empaytaz. — Le Capucin de la Forêt-Noire. — Lettre à Mademoiselle de Stourdza. — Le prince de Ligne. — Sa maladie. — Son impiété. — Triste fin. — La mort du voluptueux. — Zèle de Madame de Krüdener pour la conversion des pécheurs. — Association de prières. — Les enfans et Madame de Krüdener. — Lettres à Mademoiselle de Stourdza. — Course à Strasbourg. — Etablissement à Schlucktern. — Exaltation religieuse des Wurtembergeois. — Travaux d'évangélisation. — Napoléon quitte l'île d'Elbe. — Lettre à Mademoiselle de Stourdza. — Attente pleine d'émotion. de 295 à 322.

CHAPITRE XV.

1815.

Jeunesse d'Alexandre. — Son jugement sur Catherine II. — Difficultés de sa position. — F.-C. de Laharpe. — Sensibilité d'Alexandre. — Inquiétudes secrètes. — Premiers désirs religieux qu'éveille chez Alexandre la prise de Moscou. — Le prince Alexandre Galitzin. — La bible de l'impératrice Elizabeth. — La parole

semblable à une épée à deux tranchants. — Notions religieuses incomplètes. — La fête anniversaire du couronnement. — Fondation de la société Biblique. — Son développement. — Anecdote. — Le typhus à Wilna. — M. de Saint-Priest. — Départ de Riga. — Le Psaume XCI. — Le général Moreau. — Bataille de Dresde. — Retraite. — Détresse d'âme d'Alexandre. — Consolations données au cœur brisé. — Changement de fortune. — Voyage en Angleterre en 1814. — Entretiens avec les Quakers. — Récit de Villiam Allen. — Le ministère des femmes. — Propre justiçe d'Alexandre. — Congrès de Vienne. — Faiblesse et rechute. — Insuffisance du repentir. — Langueur de l'âme d'Alexandre. — Napoléon débarque en France. — Alexandre quitte Vienne. — Il arrive à Heilbronn. — Troubles de son âme. — Visite de Madame de Krüdener. — Elle lui montre son état de péché. — Emotion d'Alexandre. — Conversion. 323 à 342.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

Pau, Imprimerie de E. Vignancour.

ERRATA

DU TOME PREMIER.

Un certain nombre de fautes qui ont été corrigées pendant le tirage, subsistent dans quelques exemplaires et ne sont pas indiquées dans cet Errata.

Page. 6	*ligne* 27.	Comme nous l'avons dit, elle échappa *lisez* : La jeune de Wietinghoff échappa
45	24.	comme si je *lisez* : comme je
63	23 à 25.	Il faut guillemetter la citation depuis : « L'idée qui etc. jusqu'à—pli. »
64	13.	avait repris tout son *lisez* : avaient repris tout leur
68	9.	à la campagne de la Solitude, *lisez* : dans une maison de campagne, appelée *la Solitude.*
78	5.	voulons *lisez* : volons
81	16.	je regretterai, *lisez* : je préférerai
84	8.	donnait *lisez* : donnaient
85	3.	étaient *lisez* : était
86	20.	pouvaient *lisez* : pouvait
99	14.	pour se rendre, *lisez* : pour s'y rendre
138	23.	Tel le lut *lisez* : Tel qui lut cet ouvrage
»	26.	qui le reprend *lisez* : le reprend
149	11.	Kaufman — *lisez* : Madame Kaufman—
151	8.	mort *lisez* : mourant
152	24.	son expression *lisez* : l'expression
161	10.	avait quitté *lisez* : devait quitter
»	16.	1806 *lisez* : 1807
234	28.	elle aurait *lisez* : Mme Armand aurait
256	10.	1840 *lisez* : 1740
»	12.	19e *lisez* : XVIIIe
284	18.	annihiler *lisez* : atténuer
296	5.	Voici cette lettre *lisez* : dans la lettre que voici.

